

Au Sud du ciel

Livre 3

Xavier Ribot

Ce que j'ai lu ce matin dans les plis de mon drap, le drap housse, celui qui enveloppe le matelas, celui sur lequel mon corps ne cesse de se retourner la nuit. Se retourner, se frotter, s'essuyer, s'épancher.

Ce que j'ai lu ?

Je sais que c'est mauvais signe si les plis sont nombreux et serrés. Cela veut dire que j'ai tourné sur moi-même toujours dans le même sens. J'ai dû m'enfermer dans un tambour de machine pour laver des saletés de rêves. Il n'est pas sûr que je sois parvenu à cette fin, c'est ça qui m'inquiète. Quelque chose va revenir et me hanter, c'est ce que j'ai lu ce matin dans les plis du drap. J'aurais dû faire mon lit avant de prendre le petit-déjeuner mais je me suis jeté sur le jus de fruit tellement j'avais soif. Et puis ensuite le café, j'en ai repris, sans le sucrer. Tellement j'avais encore soif.

J'ai tendu de nouvelles sangles mais je ne crois pas qu'elles vont changer grand-chose. Ce que j'ai lu dans les rides du drap, ce sont les grimaces du temps. L'espèce de prophète venu du Groenland, à l'origine de cette science, disait vrai. Rien ne transparissait de son visage absolument lisse, ses yeux sombres ne disaient rien non plus, surtout quand ils fouillaient les entrailles. Pour cet homme-là, toutes les traces que nous laissons méritent une lecture. Par-delà les changements saisonniers, les *tempéries* ou les érosions, notre perception du naturel dépend des sécrétions du vivant.

Les chirurgiens qui pratiquent des liftings savent depuis deux générations qu'il ne faut pas trop lisser les peaux. Comme je ne regarde plus de films, je ne saurais dire si le monde des actrices est toujours aussi jeune : j'ai fait partie de ces gens, avec le Groenlandais, qui ont réclamé un changement dans le recours aux images. Elles n'ont plus autant de succès aujourd'hui et c'est une bonne chose. En revanche, nous fouillons sans cesse les détails du réel pour qu'ils délivrent leurs secrets.

Là où je vais dormir, il n'y aura rien à lire que l'écrasement des feuilles, ce sera préférables aux plis des draps et aux souillures. Je me sortirai de l'emprisonnement. Je n'aurai plus à quitter le lit comme on abandonne un champ de bataille. Le garçon qui m'a enculé en salopant mon lit a déclenché en moi un tel dégoût pour la sexualité que je suis devenu incapable d'y inviter qui que ce soit. Quelques femmes auraient aimé s'endormir dans mes bras ou réveiller mes sens mais je n'étais plus certain de pouvoir les pénétrer raisonnablement. Je m'abstiens de comprendre les signes du charnel. Quand mes pollutions nocturnes se mêlent aux plis du drap, je me demande pourquoi je suis encore là.

Je traverse le couloir pour ouvrir la fenêtre de l'atelier puis j'allume la radio. Encore une fois, je me dis. Une bientôt dernière fois. J'aime ces musiques du monde, je les écoute en travaillant mais leurs points info ressemblent plus à des coups de poing. Ils pourraient se contenter d'annoncer les choses mais il faut qu'ils en rajoutent. Pourquoi dramatiser ? Faire de l'audience ?

La manivelle est de plus en plus dure, il suffirait que je procède à une dizaine de remontées pour retrouver les pectoraux de mes vingt ans mais je me contente d'habituer mes yeux à la luminosité, chaque jour ça me demande des efforts. Il me faut bien attendre de les remonter aux trois quarts pour cesser de cligner des yeux et observer mon début de journée. J'ouvre la fenêtre. Besoin de me laisser bousculer par un petit courant d'air frais, besoin de la fraîcheur matinale pour tenir la journée.

Ils sont déjà là.

La vie du carrefour

Est-ce qu'ils se donnent rendez-vous ? Il n'y a rien pour eux, je ne vois pas ce qui les réunit ici. Des passereaux tombés dans mon carrefour ; des hommes, plutôt jeunes. Leurs cheveux noirs, leurs yeux noirs, leurs vêtements, leurs peaux : tout est sombre. Je cherche toujours les visages féminins dans les groupes, il y en a mais les dos sont tournés. Les foulards sur leurs cheveux me permettent de les repérer. Un groupe au loin, qui bouge dans tous les sens mais ne s'intéresse pas à ce qui passe dans la rue. Des adolescents, ils portent des vêtements pleins de couleurs et de jeunesse qui n'ont rien de morose comme ceux des hommes.

Je ne suis pas spécialement un pervers, mais je commence toujours par comprendre à quoi ressemblent les femmes quand je croise un groupe. Ou même un couple : d'abord la femme puis ensuite l'homme. Dans le cas des lesbiennes, je compare pour savoir s'il y a une masculinité (parfois, oui). Ça reste un mystère l'attraction entre deux personnes, un mystère qui s'épaissit quand je vois des couples qui ne m'annoncent pas leur séparation alors qu'ils ne cessent de s'envoyer des piques. Plus je vieillis, plus je pourrais passer des heures à écouter les histoires amoureuses qui unissent les gens. Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? Personne ne répond en disant je vis avec Untel, Unetelle. Non, toujours et encore le travail, le métier.

Les femmes sont rares dans la rue, je les repère parce qu'elles sont immobiles comme des statues et portent de beaux tissus. Je devrais dire vêtements mais non, ce sont des tissus qui les voilent ou les enveloppent quand elles ne sont plus ados. Elles ne bougent pas, sauf quand elles se fâchent. Au début je croyais que les groupes s'engueulaient : des gestes partout, de la virilité plein les bras, hommes comme femmes. Mais non, ils se parlent : des journées à se chercher, s'apostropher, se quereller et s'accorder. Chaque jour sous mes fenêtres, quelque chose les arrête et les redémarre.

Ils sont arrivés là parce qu'ils veulent une autre vie. Moi aussi je suis arrivé là pour une autre vie. Il y a longtemps. J'ai tenu le coup malgré Sabine. J'ai tenu le coup parce que je savais que ce serait une étape. Je ne regrette rien, l'étape a duré longtemps. A chaque fois que j'ai douté, je me suis dit ce n'est qu'une étape, réfléchis encore un peu, réfléchis à tête reposée.

Ce sera bientôt l'heure de changer ça, ce n'est pas un hasard si le volet devient difficile à remonter et les draps toujours plus bouchonnés. Ce n'est pas un hasard ce qui se passe sous la fenêtre de mon atelier. Eux me le disent, ils viennent de loin, parfois de très loin, pour qu'on échange nos places.

Ils fument, ils gesticulent. Plus la soirée avance, plus ils sont debout. Je les vois comme s'ils étaient dans une salle d'attente. Ils patientent, ils se regardent. Il n'y a plus guère que les têtes qui bougent. Leur nombre augmente, ceux qui les rejoignent commencent par s'asseoir, sur le trottoir ou les marches de la supérette. Ils sont plus nombreux devant la vitrine du coiffeur. Au début je pensais que c'était le coiffeur qui avait du succès mais ça n'explique pas tout. La foule grossit à mesure que la clarté du jour prend une teinte dorée.

Une sorte d'habitude s'est installée, j'ai mon lot d'immigrés, comme chacun dans la ville a le sien, à proximité d'un carrefour ou d'une zone passante. De temps en temps, des voitures à l'arrêt au feu rouge font des signes, les mains sortent des fenêtres pour donner quelque chose à ceux qui s'approchent. Ce sont les plus jeunes qui se déplacent, un peu comme à regret vu la manière dont ils se regardent avant de bouger. Ce serait de la drogue ? Je ne remarque rien ; quand il y a des groupes comme ça, on pense tout de suite à un trafic, des vendeurs qui attendent leurs clients ou qui interpellent les passants.

Au début, j'ai cru observer des dealers sous mes fenêtres. Des trucs louches, plus vrais qu'au cinéma. J'avais envie de circuler entre ces mecs engaillardis par une politesse de façade. Je voulais jouer au promeneur, blasé par les années, la puissance de ses années. Frôler la politesse virile des bandits m'excitait, louvoyer entre espoir et désespoir, jeunes et moins jeunes, ou bien mourir d'une balle perdue, recevoir un mauvais coup. Sentir la délinquance pour en respirer l'énergie : j'avais envie de plonger mes sens dans l'univers extrême du monde urbain cosmopolite.

Et puis rien de tout cela, je me suis habitué aux groupes, leurs fluctuations, leurs misères et leurs forces de résistance. Ces migrants ont déserté leurs vies lointaines, bien plus que mon patelin. Je ne suis pas là pour les accueillir, je les observe, c'est tout. Je les observe comme j'observe mes semblables en lisant la presse, en me posant aux terrasses des cafés ou en prenant des transports en commun d'une manière aléatoire. Ça c'est ma spécialité : déambuler au hasard, tout essayer de temps à autre.

Quand j'ai dit non à JJ et Mart' (Jean-Jacques et Martine, mes grands-parents) je n'en avais rien à faire de leurs machines, rien à faire de leurs bolides agricoles qui bousillent les champs. Et puis ces types qui descendent de leurs tracteurs en se caressant les couilles. Je ne pouvais pas travailler avec une engeance responsable de la malbouffe. Machinisme et machisme, j'ai dit ça à JJ pour qu'il pince encore un peu plus ses lèvres. Mart' a fait monter de l'eau dans ses yeux bleus, une fois de plus. Je ne les ai pas chargés, pourtant ! Ils m'ont payé des études d'ingénieur commercial alors que j'ai fini par prendre des cours aux Beaux-arts. Si j'avais dû me lancer dans la vente de matériels, j'aurais commencé par écouter les bios, les

durables, les *permaculteurs*. J'aurais vendu ou fabriqué des choses qui n'existent pas encore, comme ces gens qui ont commencé dans leurs garages et qui ont changé le monde bien plus que les politiciens.

Aujourd'hui, la motivation change de camp et je ne peux pas la raisonner, ça se bouscule dans ma tête. Je suis là et je ne suis pas là. Je regarde les migrants s'agglutiner, je vois une foule s'emprisonner dans une nasse sans que les responsables se décident à soigner le mal en amont.

Mes grands-parents sont partis de rien, JJ faisait des jardins avec son motoculteur jusqu'au jour où il s'est procuré un modèle japonais que ses clients ont voulu acheter à leur tour. Alors il s'est mis à vendre des matériels motorisés pour les jardins, puis des engins pour les petits maraîchers, puis des machines pour les fermiers, puis des monstres pour les agro-industriels. Il s'est associé avec un frère, plus jeune que lui, un agriculteur qui achetait du matériel pour ses terres et pour la location. Ils se sont retrouvés à la tête d'une société qui ne comptait pas ses heures. Ils travaillaient tellement qu'ils ont confondu leurs enfants avec leurs meilleurs clients.

J'étais trop petit quand ils m'ont recueilli, ils m'ont traité comme la plus belle machine de leur existence, avec dévotion et rigueur. Mes cousins avaient une carte de fidélité à la place du cœur, pareils pour les oncles et tantes, fidèles avec succursales loyautés. Des allers-retours de services rendus, une petite couche affective pour tamponner le rapport. Bien sûr que j'en ai profité : j'ai grandi au milieu de gens passionnés, absorbés par la réussite, plein d'espoir avec des projets pour tout le monde.

J'ai palpité quand arrivaient les derniers modèles de moissonneuses, des machines grandes comme des usines, avec des barres de coupe belles comme des sourires de pin-up. C'était un privilège de passer une peau de chamois sur les carrosseries les journées de portes ouvertes et de comices agricoles. Ces journées : des fêtes ! Les balades à dos de poneys permettaient aux parents de se libérer des enfants pour tester les matériels et passer leurs commandes, les familles venaient au complet. JJ et Mart' ne reculaient devant rien pour faire plaisir aux clients, ils étaient capables de prêter un tracteur dernier cri, tout neuf, pour un mariage. Un char du corso fleuri était sponsorisé par l'entreprise, avec ses personnages en ballots de paille qu'on peignait de toutes les couleurs...Voilà comment je me suis lancé dans les beaux-arts !

Les voitures klaxonnent de partout. Je referme la fenêtre, c'est l'heure des infos.

Ça recommence ! C'est de la folie ces bombardements sur les villes de l'Est, une folie intense, il n'a pas été possible d'extraire tous les corps. La situation n'était pas nouvelle mais la soudaineté de la violence, sa puissance et le nombre de victimes n'en finissent pas de choquer. Les représailles vont s'étendre à toutes les vallées.

Des Etats envisagent l'implantation d'une puce afin d'aider à retrouver leurs concitoyens en cas de disparition. Entre les migrations, les enlèvements, les destructions et sans oublier les exils volontaires (un peu comme mon projet), les gouvernements n'hésitent plus à prendre des décisions radicales. Les gens préfèrent tester des mesures désagréables plutôt qu'attendre indéfiniment des compromis qui, au final, ne conviennent à personne. Les Néopoliticiens ont opté pour *la réactivité par la nouveauté*, ils ont le mérite de ne plus être obsédés par leurs réélections, c'est déjà ça.

Quand j'ai appris que des recherches étaient en cours pour le lancement des puces intra-corporelles, j'ai compris que des multinationales avaient certainement déjà testé et re-testé des prototypes de nano-traceurs. On rend officielle une réflexion d'ordre sanitaire, faisant croire qu'elle s'inscrit dans un protocole de marché public mais je suis sûr que des entreprises comme Terecho sont derrière le processus, directement à l'origine de ces décisions politiques. Je n'attendrai pas d'être *pucé*. Les personnes vivant seules seront prioritaires : un privilège que je laisse aux autres, c'est le moment de passer à la nouvelle étape de ma vie. Il est temps de me façonner dans l'oubli des autres, il est temps de décharger ma conscience de tout attachement aux règles sociales.

Avec le suivi médical obligatoire, rien ne dit qu'on ne profitera pas de ce rendez-vous semestriel pour glisser un mouchard dans mon corps. Je vois mal mon médecin glisser son grain de riz sans me prévenir et en même temps, si je refuse, cela reviendra à me faire remarquer. Depuis les pandémies, il y a encore des gens qui acceptent n'importe quoi en pensant se mettre à l'abri mais quand ils ne se bombardent pas, il faudrait les mettre sous cloche.

La vraie question, c'est de savoir comment vont agir les gouvernements face aux mélanges de populations, il est trop tard pour mettre des GPS dans la peau des migrants. Les puces, c'est juste valable pour les anciens qui ont peur de tout, qui restent cloîtrés dans leurs résidences ultra-seniors ou qui s'enferment dans des paquebots de longs séjours, ces croisières pseudo-culturelles qu'on a voulu me vendre dès mes 65 ans !

Mieux que la reconnaissance faciale, les puces contiendront des informations mises à jour régulièrement *en faveur de la santé du porteur*. Je voudrais bien voir ça, quel mensonge ! Elles donneront des indications sur les organes susceptibles de satisfaire une demande de transplantation. Chaque jour qui passe est présenté comme une conquête sur le droit d'avoir un rein, un cœur, un œil. Dans les équipes de secours, il y a toujours une personne responsable des prélèvements d'organes.

Un jour, on découvrira une collusion entre les industriels de l'électronique et ceux de la médecine. Je ne sais pas ce qu'en pense Terecho mais ce serait génial si j'étais la puce à fouiner partout. Il suffira de lâcher des testeurs au-dessus des ruines fumantes pour localiser les corps riches en organes. Après les pluies de bombes, il y aura pêche aux organes.

Géronticide

Personne n'en a parlé mais l'élimination des plus de quatre-vingt-dix ans a été foudroyante. Beaucoup de conseils d'administration ont été contaminés, surtout au moment des bilans annuels où les administrateurs passaient d'une réunion à l'autre sans réfléchir à autre chose qu'aux dividendes. Le personnel soignant des maisons de retraite a mené des opérations dignes des grandes épurations de la seconde guerre mondiale. Epurations : le monde gériatrique javellisé d'un coup, par la faute du *visonvirus*, un coronavirus développé dans les élevages de fourrures. Les sociétés cotées en bourse ont été bousculées par les jeunes dirigeants qui en ont profité pour inverser les rapports de force. Les gouvernements n'ont pas vraiment cherché à endiguer le fléau, laissant les caisses de leurs Etats s'enrichir avec les taxes sur les successions, une manne très vite réinvestie dans des économies audacieuses. Dans ces circonstances, la juridiction des collectivités a évolué avec l'émergence des néomairies. Les journaux avaient quand même bien du mal à travestir leurs analyses pour que celles-ci ne paraissent pas faire l'apologie d'une maladie mortelle. On a fait croire qu'il fallait attendre quelques années pour comparer les pics de mortalité, laissant le travail aux historiens et sociologues des prochaines décennies.

Marcher, oublier

Chaque jour je sors de chez moi pour faire une longue marche. Pas une promenade pour prendre l'air ou dégourdir mes jambes, non, une marche soutenue, très physique, pour préparer mon corps. Chaque jour, ma tête se met à la disposition des muscles. Elle le sait bien, il faudra qu'elle cesse de réfléchir et d'organiser ses choses à elle pour que les jambes embarquent l'homme. Ma tête aura le spectacle des paysages et des rencontres, ce sera bien suffisant. L'exercice physique est maintenant prioritaire : voilà le message qui passe dans les muscles, les lombaires et les poumons. Chaque journée me réveille avec le même constat : la peau ne se retend pas.

Je vais partir. Partir et marcher. Marcher sans fin. Je vais marcher pour oublier ce que je n'ai jamais réussi à faire. Marcher sans respecter l'usage de la vie. Ne pas dire quelque chose comme : demain je pars à 9h après le petit-déjeuner. Un dernier repas, des chaussures, un sac à dos avec une couverture, une bouteille d'eau, un grand sac en plastique ou quelque chose comme ça pour me protéger de la pluie.

L'animal domestique ne cherchera pas à revenir chez lui. Plus de repère, plus de confort : j'émigre. Rester ici, rester moi-même, rester ne m'apporte plus rien. Je veux m'éloigner de ce qui m'a attaché à la vie, ce qui m'a forgé une vie. Attacher, forger : des mots qui veulent représenter cette chose abstraite qu'est le devoir de vivre alors que rien ne nous y oblige. J'ai multiplié les amitiés, les relations vers l'autre, les événements les rêveries, comme des fixations pour rester accroché au réel, comme une sous-couche de peinture pour que la vie tienne mieux. Mais cela ne m'intéresse plus de connaître le sens des mots nouveaux, ni l'actualité des réseaux sociaux ni les pensées d'un être cher.

Le contraire d'aimer n'est pas forcément haïr, il y a la pure négation des choses qui touche au refus comme à un degré zéro. Je ne vais pas dire non à la vie, je vais tout simplement séduire la mort, séduire, *seducere*, détourner du chemin. Le degré zéro du refus : marcher à rebours. Vers le Sud, par exemple, montrer ma solidarité en échangeant ma place avec les migrants qui attendent sous ma fenêtre.

Derniers invités

Ils ne le savent pas, c'est mon dernier repas en leur compagnie. Je ne rejoue pas la Cène, je veux juste dire au revoir à des personnes que la vie m'a prêtées. Merci, voilà tout ce que j'ai à dire avant le clap de fin. *Je suis venu te dire que je m'en vais...* Aurai-je le courage de sortir une phrase comme ça ? Je n'ai rien à inaugurer, ils sont sur ma liste, dans la colonne de droite.

J'ai monté deux grandes tables à tréteaux, l'une pour le sucré, l'autre pour le salé, j'ai aménagé un coin pour les boissons, un autre pour la vaisselle, j'ai vidé les placards en pensant que je ne les remplirai pas à nouveau. Je pourrais demander aux invités de repartir avec leurs couverts. Comme souvenirs. Pourquoi nettoyer quelque chose qui ne servira plus ? Avec les premiers arrivés, nous avons préparé des petits îlots de convivialité, des tables, des chaises, des bougies pour quand la fatigue se fera sentir. Quand on ne pourra plus tenir debout, on s'installera comme on voudra, avec du hasard ou pas, contre ceux qui restent collés ensemble alors que j'aime bien voir mes amis se mélanger, se découvrir.

Je ne crois pas à la manœuvre mais si je ne fais rien, Elian et Marion ne vont jamais se connaître. Romain, aussi, pourrait plaire à Marion. Et peut-être Julien ? Sauf que Julien n'est pas là. J'ai lancé les invitations, on verra bien. Je ne serai plus là pour voir la suite.

Elian et Romain discutent du vin que j'ai mis à l'apéro, un Chablis naturel qui perle un petit peu. Je savais bien que ce vin-là en ferait parler quelques-uns. Marion s'est collée à un groupe de filles qui veut absolument décorer la table avec des objets oubliés. Qu'est-ce que ça veut dire, un objet oublié ? Les filles ont fait le pari que j'avais des trésors abandonnés, au-dessus de l'atelier ou dans les dépendances. Pourquoi pas ? Ce pari semble aussi intéresser Elian et Romain. Mes deux célibataires suivent les nanas jusqu'au moment où Romain est pris en otage par un

couple qui veut des renseignements pour un emprunt immobilier. Là, je me dis que j'avais oublié que Romain travaille dans une banque. C'est un bon métier mais je ne vois pas Marion vivre encore avec un homme d'argent, je doute de la réussite de mon complot. Ceci dit, ce n'est pas lui que j'ai mis en première ligne. On verra bien.

Tout le monde est crevé d'être debout pendant deux heures à prendre l'apéritif. Ou à circuler, entre les remises du dernier étage, l'atelier et les abris du jardin. Donc ça y est, passage à table, relance des braseros, nouvelles bougies. S'asseoir et bavarder avec des visages éclairés à la flamme : je voulais marquer la soirée avec une idée qui change de l'habitude et puis écouler mon stock de bûches. Les feux crépitent, les langues aussi. Elian et Marion se sont assis l'un près de l'autre, avec presque tous les fameux *objets oubliés* devant eux. Ils sont partis sur de grandes conversations avec ces trésors qu'ils font circuler dans leurs mains. Je n'ose pas m'approcher d'eux pour savoir comment se passe la soirée, Marion savait que j'allais inviter trois hommes pour elle, dans l'espoir que l'un d'entre eux lui plairait. Elian, Romain, Julien, des garçons comme si je les avais faits. Un peu garnements ou frondeurs mais top. Ils ont passé l'âge du premier amour depuis longtemps, je les sais exigeants, je connais leurs aventures amoureuses. Ils ne courent pas après les blessures.

Marion m'a regardé tout à l'heure avec un grand sourire alors que son groupe invitait Elian et Romain à les rejoindre. Elle n'a pas de chance avec les hommes, ceux qu'elle choisit ne la respectent pas. Peut-être que son manque de confiance se retourne contre elle ? La dernière fois, elle a prêté sa Cooper à un type qui s'en est servi pour draguer une fille dont le parfum a fait beaucoup d'histoire. J'ai eu droit à une inspection olfactive de sa voiture, il y avait effectivement quelque chose d'un peu écœurant. Celui d'avant, il lui demandait du fric sans arrêt. Elle m'a promis qu'elle allait changer. Depuis quelque temps, elle me parle d'un psy, à cause de sa méthode pas comme les autres. Je la crois. Mais je crois que son intelligence la dessert, elle analyse trop. Elle me fait confiance. On s'est embrassé une fois mais je n'ai pas voulu remettre ça, j'aurais eu l'impression de nous mentir. Elle est trop jeune pour moi, je ne voulais pas être son père, même si je la soupçonne de rêver un peu là-dessus. J'avais mieux à lui proposer, mon amitié, ma disponibilité. C'est quand même mieux que la protection paternelle.

Marion est aux anges avec Elian. C'est bien qu'Elian soit venu sans sa nana. Je ne lui ai pas demandé de venir seul mais j'ai calculé mon coup, connaissant leurs petites habitudes. Elian vit avec une fille que je trouve d'un triste ! Elle fait tout le temps la morale, sous prétexte qu'elle travaille dans le social. Comme ils n'habitent pas ensemble, je me suis dit qu'un vendredi, il viendrait tout seul, surtout si j'ai des invités qu'elle ne connaît pas.

Elian et Marion ne regardent même pas ce qui se passe autour d'eux, ça me fait plaisir de les voir dans leur monde, comme s'ils le partageaient depuis longtemps. Après tout, je les ai un petit peu façonnés. Romain est toujours prisonnier des deux tourtereaux de l'Assemblée Nationale ! Je les appelle comme ça, tourtereaux, damoiseaux, jouvenceaux, depuis qu'ils se sont connus en travaillant pour un député

qui aimait utiliser ce genre de vocabulaire, un homme un peu précieux mais grand amateur d'art.

Toutes mes bouteilles ont été sorties. Dernier jour, liquidation ! Nombreuses sont celles qui gardent le souvenir d'une visite de cave. Année après année, nous avons pris soin de choisir des viticulteurs talentueux, leurs discours passionnés ne s'oublient pas même si j'ai fini par les mélanger un peu. Cela n'a jamais été difficile d'organiser nos circuits, il suffisait de bien repérer les adresses, caler les dates et s'y tenir. La magie du chai, la petite cérémonie de la dégustation, les commentaires, les préférences et, pour finir, des cartons estampillés de nos prénoms sur un diable. Nous ne ferons plus tourner le vin dans le ballon pour goûter notre existence.

Sabine avait imaginé monter une petite affaire sur un mode Tupperware, des dégustations-ventes de vins, à domicile, organisées grâce à son réseau, un réseau exclusivement féminin. Elle pensait que les hommes pourraient être présents mais en petit nombre, très discrets. Ce qui comptait pour elle, c'était de permettre aux femmes d'exprimer leurs goûts en toute liberté, sans qu'elles aient l'impression de dire des âneries. Sabine savait très bien, par expérience, que les premières phrases prononcées dans une dégustation faisaient autorité. *Moins les hommes prendraient la parole, mieux ce serait.*

Elle se voyait organiser une contre-culture féminine, puissante et décomplexée. Les femmes avaient acquis beaucoup de responsabilités dans le monde des entreprises, elles devaient aller plus loin, affirmer leurs goûts, leurs préférences, dans les domaines les plus variés. Le vin faisait partie de ces domaines qui ressemblaient encore à des citadelles masculines ; elle voulait casser ces évidences masculines, déhiérarchiser la vie.

Plusieurs amis m'ont dit qu'ils apportaient leur spécialité. Ce n'est pas maintenant que je vais mémoriser des secrets ni demander qu'on m'explique comment le plat est devenu une spécialité. Moi, j'ai préparé une souris d'agneau cuite à basse température, une recette que j'ai découverte dans un restaurant de la baie du Mont Saint-Michel. Une cuisson peut agir comme une nuit de sommeil, apporter repos et maturité au moelleux parfumé de l'agneau.

Je ne voulais pas inviter tous mes amis en une soirée parce qu'il y en a avec qui je n'aurais pas échangé d'autre mot que bonjour, au revoir. J'ai fait mes groupes : champignons-confitures, art-théâtre-danse, jeux-vins... J'ai terminé par Elian, Marion et le vin mais le plus dur s'est passé avec les enseignants qui m'avaient accueilli pour une résidence. Comme ils sortaient de leurs conseils de classes, ils n'ont pas été capables de parler d'autre chose que de leur boulot. Mon curry, légué par l'un d'entre eux à son retour d'Angleterre, n'a pas suffi à les distraire. J'avais beau demander des nouvelles de tel ou tel élève il y en avait toujours un ou une pour relancer un problème. Que des problèmes de comportement, enseignants, parents, élèves, surveillants....

Je me suis toujours organisé pour donner de mon temps aux scolaires, partager mon expérience, faire passer les installations comme des choses simples et naturelles, par le biais de résidences ou d'expositions dans les établissements. Il me suffisait de quelques grappes de temps. Voir des élèves me laissait croire que je ne vieillissais pas. Quelques projets sont partis à l'aventure dans des proportions monumentales, comme la fois où nous avons imaginé des *Paratections*, des parasols peints ou décorés symbolisant la protection. Les parents avaient tellement bien joué le jeu que c'est toute la ville qui avait été touchée ; on retrouvait des *Paratections* dans des endroits inattendus, avec des messages de poésie. Ça ne s'oublie pas.

Dernier atelier

Les invités ont pris ce qu'ils voulaient dans l'atelier, je n'avais plus que des petits formats, des volumes très modestes. Lorsque Quarante-ans, la fée prometteuse, m'a conseillé de réfléchir à mon exode, elle m'a montré que je devais m'exprimer autrement, créer des œuvres-valises, assembler des objets sans faire du surréalisme, pour me débarrasser des choses accumulées au fil des années. Les *objets oubliés* m'ont rendu célèbre auprès de mes amis.

Dernières choses

Il n'y a pas que des formalités à accomplir quand chaque chose est peut-être la dernière chose.

Il n'y a pas de fin, seulement des recommencements. Quand je bois un verre d'eau, je sais qu'il y en aura d'autres mais il y a des petits détails, des rencontres, des repas qui me posent cette question : est-ce la dernière fois ? Plus je rêve de mon éloignement, plus je regarde les choses d'une manière soupçonneuse. Le Sud m'attend mais le rendez-vous est intemporel, il commencera avec la dernière des dernières choses.

Raconter en corps

Il y a des jours où le crayon pèse plus lourd que la pensée. J'ai à peine commencé que je n'ai déjà plus la force de raconter les choses, même dans le désordre, même par petites doses. La fatigue ! Le veilleur de nuit que ma conscience a embauché pour le voyage fait ses tournées péniblement, certaines parties de mon cerveau s'ouvrent dans le vide. Je sens des pièces blanches dans ma tête, je les sens bien alors qu'elles sont vides ! Quand il y a des papiers à remplir, les bruits de la nature se mêlent à ma pression artérielle, mes oreilles se rétractent alors qu'elles ne sont même pas fatiguées.

La fatigue ne faisait pas partie de ma famille jusque-là, je n'ai aucune envie de l'adopter maintenant. De près ou de loin. La sécheresse des mots à mon égard est devenue impitoyable. J'ai encore les moyens de payer plein pot mon passage sur terre, il est hors de question que je vive en retrait. Mon voyage n'est pas une démission, je veux juste terminer ce qui est commencé.

Une partie de mon corps est prête à abdiquer, l'autre demande à poursuivre, même par inertie, sur sa lancée, comme un navire qui glisse sur l'eau, moteurs coupés. J'ai déjà connu un état comme celui-là, extrême : le repos se présentait à moi comme une récompense. Une opération chirurgicale m'avait transformé en pantin. On m'avait administré un anti-douleur pire qu'un somnifère, si je restais deux secondes sans bouger, je m'endormais, sur place. Je criais à mes neurones de me trouver de l'aide pour maintenir mes yeux ouverts, le temps d'expliquer le problème.

Je ne veux pas m'effondrer comme une chiffonnette molle, je vais écrire à l'intérieur de ma pensée avant que la nuit descende à toute vitesse. Raconter encore et en corps.

Empoignade

Ce que Cathy nous a raconté l'autre soir, encore sous le choc devant la connerie humaine, je ne veux pas que cela m'arrive. Elle attendait pour prendre de l'essence, il y avait beaucoup de monde à cause de la menace d'embargo. Une espèce de femme s'est précipitée sur un vieil homme qui se tenait pétrifié devant l'automate, la furie avait rongé toute sa patience. Elle s'est lâchée, elle a hurlé. *Qu'est-ce que vous faites là ? Quand on est à la retraite, on n'a pas sa place ici ! J'ai du travail, moi, je dois me déplacer ! C'est quand même plus urgent que vous !*

L'homme ne comprenait pas comment fonctionne une pompe à essence en libre-service, il lisait et relisait les consignes, il avait peur de se tromper, il cherchait, il cherchait. Les cris de la femme dans son dos, puis l'engueulade qui a suivi parce que deux automobilistes ont pris sa défense, tout cela l'a achevé. Heureusement, Cathy a compris qu'il était bloqué par l'automate, elle s'est approchée du monsieur pour lui venir en aide, tout doucement. C'était la première fois qu'il venait ici. Elle l'a guidé.

Elle nous a dit que les conducteurs se cachaient derrière leurs pare-brise, comme un troupeau de vaches, le même vide dans les yeux. Elle était écoeurée parce que ce monsieur avait la double peine : c'était sa femme qui payait avec la carte bancaire et elle venait de décéder.

Cathy n'a rien inventé, c'est sûr. S'il s'agit d'une prémonition, il n'y aura pas de veuve parce qu'il y a longtemps que je ne couche plus avec elle. D'une part, je n'aurai pas besoin d'essence puisque je pars à pied, d'autre part, je ne vieillirai plus jamais une fois en route.

Futur hanté

Tous ces rêves qui montrent mon avenir, les villes, les gens, les paysages qui m'attendent. Il faut que je parte bientôt sinon je vais habiter un futur dont je ne pourrai plus me débarrasser. Plus aucun trouble ne devrait hanter ma conscience quand je me serai familiarisé avec les fées qui me poussent à partir. Septante m'a préparé une sorte de plumier à conseils, des petites baguettes de sourcier qui ne répondent que par oui ou non à mes questions

Dix-ans m'a demandé cette nuit de construire un bassin à la sortie d'un bosquet, elle désire utiliser l'eau d'une source pour en faire une baignade de jouvence, quelque chose de légendaire réservée aux jeunes filles qui viennent d'avoir leurs règles. Je reconnaitrai l'endroit mais il me faudra beaucoup de journées, de semaines et de mois pour y parvenir.

Poésie

Quelque chose nous a coupés, j'étais en pleine conversation avec la poésie. Nous nous racontions nos petits malheurs et nos petites joies aussi. Il n'y a pas d'ordre dans ce monde pour se donner rendez-vous avec les bonnes choses, nous passons quelquefois de la beauté à la puanteur sans transition. La poésie me dit que je suis là pour tout ressentir, ma mémoire va collectionner une pagaille d'événements, jusqu'au reflux des choses connues, Ulug Depe, Troie, Babylone, Delphes...

Ma liste

A mesure que la date de mon départ approche, je note sur une feuille punaisée bien en évidence la liste de ce que j'ai à faire. A gauche, ce que je dois emporter, l'indispensable. J'entoure les mots quand c'est prêt. A droite, les démarches à effectuer. Je les barre au fur et à mesure. Au milieu, les explications que je dois donner : arguments très synthétiques, comme si j'avais besoin de sortir mes dix commandements. Chaque jour je regarde ma liste pour me convaincre que j'ai raison. J'ai vu beaucoup de films où le héros prend la route pour changer les choses de sa vie : tout se passe comme si je savais ce qui allait m'arriver.

Je vais partir quand tout aura été pointé, réglé. Je me sens capable de partir avec un choix de vêtements très restreint et, en même temps, je me vois partir nu de tout bagage, seulement des chaussures robustes pour marcher dans les fossés et un manteau de cowboy pour résister aux intempéries et dormir n'importe où.

Je trie ce que je ne vais plus posséder, les souvenirs me diront ce que je dois garder. Le propriétaire de la maison attendra un peu avant de la remettre en location, j'ai confié à un notaire un lot de testaments, des courriers, qu'il postera quinze jours

après mon départ. Peut-être aurai-je quitté le territoire lorsque les destinataires me liront ? Il y a eu des moments de ma vie où les choses se sont arrêtées brutalement, à cause d'un accident de santé. Maintenant j'inverse l'expérience, je vais partir afin que les choses tournent autour d'un lit vidé par son malade, comme dans ces films où l'on voit l'âme quitter le corps.

Je fais du tri, je vide mon passé comme un portefeuille qui laisse tomber sur le comptoir son paiement. Je regarde une dernière fois ma fortune : des images, rien que des images, surtout celles de Sabine. Rien que Sabine. Je pourrais voyager avec elle, il suffit d'une mémoflash. Cela me fera une amulette porte-bonheur.

Une grosse colonne manque à ma liste : toutes les raisons de partir. En réalité, j'ai raturé chaque raison depuis longtemps, il ne me reste plus que Sabine. Quelques vidéos que je dois enterrer correctement.

Ma liste de fées

Chaque nuit elles se présentent à moi, vêtues de blanc ou de gris, jamais de couleur parce qu'elles ne veulent pas se sentir cataloguées. Elles se veulent neutres avec des nuances veloutées, nacrées. Ni bleues, ni roses mais nacrées. Je pense qu'elles n'ont pas de corps, fées mais pas femmes, féminités mais pas femmes. Elles ne veulent pas de définition parce que leurs formes ne sont pas finies. Je perçois des âges, je perçois des symboles, leurs apparentes apparitions sont fabriquées dans une nacre pure. Des formes spirituelles apparentées au féminin, que je rêve avec naturel parce que je suis déjà en route. Ce sont elles, surtout la plus jeune, qui me demandent d'apprivoiser les mirages dès maintenant, les déserts viendront plus tard.

J'ai fait une dernière liste ; à gauche, les fées penchées sur mes rêves, à droite, leurs pouvoirs. C'est moi qui résume d'après ce que j'ai compris (je ne suis pas sûr des orthographes pour les noms), j'ai mis du temps à formuler cette liste parce que, quoi que j'écrive, une liste pareille ne peut être que réductrice.

Dix-ans : l'innocence juvénile, l'enfance de la beauté, le jeu de la vie.

Vingt-ans : la promesse de vivre sa liberté, le don de plonger dans la vie.

Trente-ans : la maturité de l'élégance, l'intelligence de la jeunesse dynamique.

Quarante-ans : l'expérience des belles choses, avec l'infini en perspective.

Cinquante-ans : la floraison du goût de vivre, le charme des senteurs.

Soixante-ans : l'assurance de rester curieuse, la vitalité du désir d'être.

Septante-ans : l'attention pour la respiration et le souffle des bonnes choses.

Octante-ans : les premières rides du plaisir, les premières larmes du bonheur.

Nonante-ans : le récit continu des grands dépassements, des grandes histoires.

Sabine ne dit rien sur la soirée, le concert, l'ambiance. Comment ça s'est passé, tout ça : rien. Ce silence paraît suspect à ma voix qui l'interroge, elle a forcément rencontré quelqu'un. Elle ne partait pas toute seule mais rejoignait son groupe de copines, celles du travail et du cours de fitness. Ces filles-là, une fois parties, rien ne les arrêtait. Folles ! Comme Sabine, quoi ! Toujours l'envie de faire sauter les verrous. Elle m'a dit un jour : *je ne manque de respect à personne, c'est l'injustice qui mérite mon insolence*. La dévotion, la hiérarchie, ce n'était pas son genre, elle était gourmande de libertés, avec un grand S au mot liberté.

Sabine aimait faire la fête, elle s'en donnait les moyens. Je n'en savais pas plus, jusqu'au jour où elle me présenta un homme, un musicien d'allure sportive, souriant et plein d'autres qualités. Mais je n'en savais toujours pas plus, jusqu'à un autre jour où elle me dit que c'est fini, trop collant, trop casanier, trop macho et plein d'autres trop. Jusqu'au jour où elle éclata : *ras le cul des mecs* ! Quand elle disait ça, j'avais l'impression qu'elle ne me voyait pas : elle parlait, elle parlait mais c'était à elle qu'elle parlait, c'était à elle que s'adressaient les paroles furieuses. Je l'écoutais, comme pour lui indiquer dans quelle direction elle pouvait aller : c'est par là ! C'est par là qu'il faut dire ce que tu as sur le cœur. Par-là, avance, il y a encore du chemin mais tu ne peux plus te tromper.

Son *ras le cul des mecs* me traversait aussi violemment qu'une porte claquée par la colère. J'avais devant moi la perturbation d'une inconnue, mon calme devait l'aider. Ce calme n'était pas volontaire, je ne savais pas trop ce qu'était une colère sentimentale.

L'attente

J'ai fait un drôle de rêve. Nonante-ans m'a fait rêver que le Sud se terminait sur une plage, un ruban de sable comme on en voit beaucoup sur la côte atlantique, de la Vendée au Pays Basque. Dans mon rêve, la plage semblait ne pas avoir de limites, sa largeur était constante. J'arrivais face à la mer, j'avancais à peu près jusqu'au milieu, je ne voyais pas de vagues, l'eau était devant moi, sans plus. Je regardais à gauche, je regardais à droite, je prenais une direction mais dès que je faisais une pause, je revenais à mon point de départ, tout recommençait : j'arrivais, je traversais une bonne moitié du sable avant d'obliquer et de marcher le long de la mer... Jusqu'au moment où je m'arrêtais. Pourquoi je m'arrêtais ? Je ne sais pas, juste une pause, pas très longtemps après être arrivé sur la plage.

A un moment donné, la plage s'est inclinée puis s'est rétrécie comme trop bordée de rochers, comme si je me retrouvais quelque part en Bretagne, dans le petit espace tranquille d'une crique. Je me suis allongé sur le dos en pensant que je n'avais plus qu'à attendre que la fin vienne me chercher. Que la mort ou un bateau

m'embarquent, c'était pareil, j'avais achevé mon voyage. Ma condition terrestre s'arrêtait là, maintenant, tranquillement. Une sorte de nouveau voyage m'attendait, je n'avais qu'à patienter en restant adossé à quelque chose qui pouvait être l'oreiller d'un lit d'hôpital, une selle de cowboy ou une motte de sable retenue à des graminées.

En me réveillant, je me suis senti rejeté, rejeté par la terre, rejeté par la mer et rejeté par le sommeil. Viré de mon rêve. Ma fin ne veut pas s'écrire comme une attente au bord de la mer. L'attente sur le sable d'une plage en pente.

Sabine/ thé/ fichier vidéo.

J'avais préparé du thé, avec des petits trucs à grignoter, des chocolats et des clémentines. Une rose en bouton dépassait juste ce qu'il faut d'un verre étroit. Pour moi, cette fleur était un symbole du renouveau, je l'avais choisie bleue malgré son prix élevé mais en même temps, il y avait deux événements à marquer. Sabine sortait d'une hystérectomie et je venais de vendre une œuvre à un collectionneur suisse qui m'invitait dans son domaine pour une résidence de création.

Sabine parlait de vacances qu'elle aimerait passer avec un guitariste. Je voulais savoir ce qui la faisait rêver, maintenant qu'elle était sortie d'affaire. Vacances ou convalescence, c'était pareil. Une semaine sous une tente, comme dans un nid, avec un matelas et un duvet, la mer à côté pour faire la brasse quand l'eau remonte sur le sable chaud. Sortir sur le port pour saluer le soleil couchant, profiter d'un petit concert, avec un verre de rosé...

Sabine en midinette débordée par le bonheur parlait doucement. Je crois que sa position assise la faisait un petit peu souffrir mais elle tenait à me raconter son agenda, il était déjà rempli de plein de *pas grand-chose*. Sa raison de vivre, son moteur, puisait sa source dans les concerts, au pied de la scène, au pied d'une musique vivante, avec ses pauses, ses accélérations ou ses imprévus. Les musiques qu'elle écoutait chez elle provenaient de ces découvertes-là. Il lui fallait une histoire, des images, du vécu.

J'avais filmé la table basse du salon, en plan fixe, avec les conversations hors champ. C'était l'époque où je voulais tout essayer. Je n'allais pas maintenant tout visionner, surtout cette phase de confidences à n'en plus finir.

Ulug Depe

Vingt-ans me conseille de partir dans le Turkménistan pour réveiller les cités de l'âge du bronze. Ce n'est pas parce que les civilisations disparues me passionnent que je dois les visiter, je me débrouillerai avec ce que je trouverai sur ma route, Ulug Depe est trop à l'Est, je ne veux pas m'écarter autant. Aujourd'hui je vise le Nil, je pense à sa vallée parce que l'assèchement du Sahara en a fait l'un des premiers grands

berceaux de l'humanité mais demain me dira peut-être que le Nil a été dévié par un peuple en sécession, alors je changerai de Sud.

L'Asie centrale contient de nombreux sites réputés pour les dons de voyance de sa population. J'ai du mal à croire que dans certaines villes des rues entières proposent au public des extra-lucides, des shamans ou des mediums, des oracles ou des pythies. Ma place est peut-être là-bas, je comprends le message de ma petite fée. Cela voudrait dire que je succédrais au devin Tirésias, passant le reste de mes jours à rencontrer des gens venus me consulter. C'est m'accorder un talent pour lequel j'ai déjà œuvré en tant qu'artiste plasticien. Certains sont capables d'exercer leurs dons jusqu'à la mort, ce n'est pas mon cas, du moins plus dans les mêmes proportions.

Le club des Négatives

Je voulais retrouver la série de petites vidéos dans lesquelles Sabine se filme en solitaire. C'était parfois clownesque, tout comme son club de Nées-gatives. Beaucoup d'autodérision. La seule fois où j'ai tenu sa caméra une journée entière, c'était pour un clip anti-commercial : elle se déplaçait dans un appartement avec des changements de vêtements en fonction des pièces. Des tabliers pour la cuisine, des pyjamas et des nuisettes pour la chambre, des tailleurs pour le bureau, des joggings pour le couloir d'entrée et un tas de belles robes pour le séjour et la salle à manger.

Je ne sais pas comment elle s'y était prise pour les fringues mais son club : du grand n'importe quoi ! La fois où elle semblait se réveiller et s'excuser de la vie, elle marmonnait. *Nulle, incapable, moche, douée pour rien, pas séduisante, pas intéressante, rien à proposer, insignifiante, pas de conversation, monotone, inexistante.* Des mots comme ceux-là, entrecoupés d'une double interrogation *Qui veut ? Qui veut ?* Et puis une question précise : *Qui veut partager sa vie avec un profil aussi appétissant qu'un papier buvard ?* Elle reprenait ses mots après des petits silences de réflexion, des mimiques. Elle éteignait la lumière, recommençait ses litanies comme au réveil d'une sale nuit. Un club, les Nées-gatives ? *Moins plus moins égale plus plus plus.* Un club adepte de vidanges cérébrales.

Sabine n'était qu'une grande solitaire qui accumulait les portraits filmés.

Derweze

Vingt-ans, ma petite fée a insisté, elle pense que je devrais me rendre au village de Derweze parce que je serais peut-être capable d'éteindre le gaz en feu depuis si longtemps, presque un siècle (c'est Nonante qui m'a soufflé l'idée qu'il y avait des mauvais génies en Asie Centrale). Vingt-ans a dit *peut-être* en baissant les yeux : j'ai compris que je n'étais pas le premier à qui elle proposait cette mission déguisée. En quoi cela pouvait la concerner ? La question m'a réveillé ! Quel rapport entre les fées

et cette tragédie ? Ce n'est pas une tragédie, le sol s'est effondré, libérant le gaz qu'ils voulaient exploiter. Ce n'est pas une tragédie, juste une connerie humaine de la fin du XX^{ème} siècle, les années 70 je crois. Comme le gaz est toxique, il valait mieux le brûler. Pouvaient pas savoir, les apprentis sorciers, que les réserves de gaz se donnaient rendez-vous en Asie Centrale ? Pouvaient pas savoir que de mauvais génies s'échapperaient ici ou là (Nonante, encore, qui m'a demandé si j'avais entendu parler de Cher Nobyl).

Une mission à risque, ce village. Tant de voyances pour des mystères qui restent entiers. Je n'ai pas envie de m'approcher d'une terre dont les sous-sols renferment des pouvoirs puissants, ma place n'est ni à l'Est, ni au service d'humains en mal de divination. Derweze, comment une simple *porte* est devenue *la porte de l'enfer* ? Je suis sûr que Nonante est à l'origine de ce cratère en feu ! Elle a demandé à l'innocente Vingt-ans de me convaincre mais ils sont si nombreux à tenter leur chance là-bas que je n'y mettrai jamais les pieds.

Néomairies

Le mouvement s'étend de plus en plus sous l'égide de l'ONU, ce qui ne pourra que faciliter mon exode. La citoyenneté mondiale fait son chemin. L'ONU était à deux doigts de subir le même sort que la SDN mais le renflouement de sa force d'interposition a fait basculer les combats. Je vais traverser des zones d'influence où mon âge et mon projet seront mes seules garanties. J'espère que les néomairies feront mieux que tous les printemps politiques que j'ai connus.

Machin

On m'appellera Machin quand j'aurai refusé mon prénom et ma place dans la société. Même à la lisière, ma présence vaut acceptation, donc je dois partir. Demain, je vais quitter ma maison, ma ville, pour le Sud. Uniquement le Sud, seulement le soleil comme source de vie. Je veux me rapprocher du soleil pour qu'il purge mon corps de ces choses inutiles que la société impose. J'ai fait ma part de travail, j'ai fait ce que j'avais à faire. Je prendrai le temps qu'il me reste à vivre pour franchir des espaces inconnus. Mes derniers espaces, j'ai l'âge de conjuguer *dernier* à tous les modes, je ne compte pas m'en priver. Cela ressemblera à un livre, je serai tellement desséché que mes pensées auront l'épaisseur et la couleur de feuilles noircies d'écritures.

Venir au monde n'est pas volontaire mais s'en échapper est salvateur, le quitter est négociable, par le rêve ou par la mort. On m'appellera Machin parce que j'ai rêvé mon prénom et mon grand départ, avec la complicité de Trente-ans, seule conseillère capable de me dire la vérité avec élégance et dynamisme ! La géographie des sentiments ne m'oriente pas vers le confort, j'ai besoin de lumière et

de chaleur parce qu'une force négative se répand en moi depuis que j'ai commencé à vieillir.

Je n'emporterai qu'un manteau pour me protéger du froid pendant le sommeil, je me glisserai sous les camions, j'inventerai des terriers, je me cacherais pour ne pas être pris en charge par des services de secours. Tout reste à inventer, une idée comme la mienne devra se rassasier avec peu de choses.

Quand j'étais gamin, je n'hésitais pas à explorer une crevasse ou un effondrement. Une entrée de grotte faisait ma joie, tout ce qui pouvait ressembler à un souterrain faisait mon bonheur. Il me fallait des passages secrets, des failles temporelles. Mon imaginaire ne faisait pas défaut. Machin va convoquer ce passé pour me lancer dans l'aventure du retour. Machin va tracer une route à même les champs et les forêts, je veux qu'il explore des terriers avec la partie cynique qui habite ma conscience. Le goût de la terre ne me fait pas peur, il est passé dans les champignons et les racines que j'ai mangés pour la naissance de Machin.

Machin est pressé de creuser des refuges, écarter des caillasses, empoigner la glaise, respirer le profond de la terre. Maintenant une grande envie : m'enfoncer comme un obstiné quatre-pattes, ne plus aboyer mais gratter les sols, pleurer la rage d'être finissant.

Sabine/fichiers

J'ai mis des heures à interroger les photos de famille, Jean-Jacques et Martine en faisaient peu mais elles étaient soignées. Je n'ai jamais vu un cousin, ni un oncle, ni une tante, ni un voisin avec un regard, une expression trahissant un quelconque malaise. Pourtant, avec une loupe, j'ai cherché les retouches, les montages. Autrefois, j'étais amateur de romans policiers et d'enquêtes scientifiques, je me permettais de tout soupçonner... sauf ma filiation.

Inceste, viol ? Je n'ai rien trouvé, seulement des questions. Ce jour-là, il n'y a eu que moi pour disperser ses affaires, mes « frères et sœurs » ont disparu sans laisser d'adresse ni signe d'existence. Quel héritage ! Le notaire m'a dit que j'aurais du boulot. Légataire universel, sans réservataire : je n'étais pas fait pour comprendre la vie de cette famille fantôme, mon génogramme était gonflé comme un ectoplasme. Je dois me réjouir d'avoir grandi loin de cette famille.

Intranquillité

Le vent collait la robe sur son corps, le tissu était plaqué par de brusques à-coups. Des mouvements qui couvraient puis découvraient sa silhouette. De la nuque aux chevilles, son corps montré par une force invisible. Le vent pour respirer sa peau, le désir pour nourrir le corps, la sensualité comme règle de vie. La sensualité fut comme une nourriture, entre mes yeux et la paume de mon sexe, entre mes yeux et

la peau de mes rêves. Il y avait en moi plusieurs surfaces, dont une, la plus grande, pour le désir.

L'une de mes mains caressait la ligne dessinée par le vent, pendant que l'autre déshabillait l'esquisse. L'étroitesse du chemin rendait la promenade délicieuse, je ne demandais pas autant de chahut pour notre première rencontre. Elle me devançait, elle me tendait. Il n'y avait plus de corps mais des présences pleines de vérité. J'aimais le vent, j'aimais les robes.

C'était un jeu classique : jouer à cache-cache avec les sentiments. Montrer qu'on s'aime en glissant sous les objets du quotidien des signes : un mot d'amour, un cœur en papier coloré, un bijou naturel... Sous l'oreiller, sous l'assiette, derrière la brosse à dent : donne-moi un soupir, régale-moi, brille encore. Cela n'était pas systématique, nous restions dans la surprise. Nous étions partis pour vivre sans compter notre temps, conscients que lui, caché partout dans nos corps, nos habitudes et nos environnements, s'amusait de tout. Je n'étais pas inquiet, rien ne m'entraînait à l'être mais je restais lucide, il y avait là comme partout ailleurs, de la fragilité. Vérifier son amour, c'était surtout vérifier que je savais faire attention, que je savais entretenir les sentiments qui nous unissaient, cette petite souffrance qui encombre l'esprit amoureux.

Guetter le moment où tout peut basculer, c'était monter aux créneaux mais je ne voulais pas de murailles. Je ne voulais pas ériger une quelconque protection parce que le moindre souffle de sa part en aurait eu raison. Il n'y a rien à édifier contre l'intranquillité.

Sabine/ Ineffaçable séquence

Il y a ce film où Sabine s'écrie *Mais tu ne comprends rien* à plusieurs reprises. Elle donne le sein à un bébé qui hurle et puis à nouveau *Arrête ! Arrête ton film, efface ça ! Je te l'avais bien dit*. Une voix derrière : *Tu ne veux pas passer au biberon ?* Sabine répond, comme exténuée : *Je n'ai pas voulu ça, je ne m'y retrouve pas. Je t'en prie, arrête*. Elle ne pleure pas mais l'émotion est palpable, peut-être y a-t-il trop de fatigue ?

Cette séquence s'est glissée entre deux autres, plutôt insignifiantes : le panoramique d'un bord de mer, une plage peu fréquentée, qui s'arrête sur des jambes de femme puis aussitôt après, une visite d'appartement commentée en voix off.

Une séquence qui aurait dû être effacée. Qui est ce bébé hurleur ? Moi ? Je pense que c'est moi. Une séquence impossible à effacer, tellement résistante.

Sabine a élevé ses autres enfants mais je n'ai pas cherché à les retrouver. A quoi bon chercher à comprendre une vie pareille ?

Sabine passait des soirées entières à rédiger des listes de mots rimant avec des prénoms. Un prénom par fiche, le prénom en premier, au milieu, et dessous une colonne de mots, souvent raturés mais lisibles, parfois soulignés ou bien écrits gros. Réécrits, aussi : elle pouvait repasser plusieurs fois sur l'écriture. J'avais entre les mains de belles pages qui tentaient peut-être de me transmettre un message.

J'ai cherché mon prénom, j'ai cherché à deviner ceux de mes frères et de mes sœurs mais comme je ne les connaissais pas et que je ne les avais jamais vus, j'ai laissé tomber. J'avais grandi presque tout seul chez mes grands-parents, avec de temps en temps des cousins pour me faire comprendre que je n'avais rien d'unique.

Dans la nuit, je me suis réveillé parce que j'ai cru avoir compris pourquoi il n'y avait pas de fiche sur mon prénom. Il y avait des mots inventés, ça me plaisait, mais l'absence me travaillait. S'il n'y avait pas de fiche, c'est que je n'existais pas. Une absence qui allait de pair avec mon placement chez Martine et Jean-Jacques. Sabine avait-elle eu peur que je lui porte malheur ?

La vie est illégale

J'ai été refusé mais j'ai fait avec, je me suis bien débrouillé. Il y a des molécules pour ça, elles sillonnent la tête pour réparer-rassurer. Pas de conneries ! Je suis conscient d'arriver au bout d'une vie, mon programme s'achève. Je ne vois plus rien à faire ici pour moi mais ce constat n'entraîne pas de cessation d'activité, tout est fait pour vivre. Encore. Encore et encore. Ça commence en brillant : fabriquée en toute illégalité, la petite créature réalise qu'elle n'a rien signé. Ni recommandé, ni accusé de réception. Le bonheur des parents ferait loi ?

Je n'aime pas vivre parce que je n'ai rien choisi, j'ai appris à vivre parce que j'ai été soigneusement bordé par un couple d'adultes. Ensuite, perpétuellement en négociation avec moi-même.

Je n'aime pas vivre mais je fais avec. Je mange et j'avale n'importe quoi à partir du moment où l'odeur n'est pas désagréable. La vérité ne fait plus partie de mon langage. Je me débrouille pour soulever les tapis et mettre le nez dans la poussière mais je n'ai pas le même résultat que la Terre qui sédimente ses déchets à force de tourner en rond.

Sabine ?

Pourquoi tu me racontes tout ça ? Je lui ai posé cette question sans réfléchir mais elle n'arrêtait pas de vider son passé, un grand sac plein de créatures malsaines, pour lesquelles je ne ressentais aucune empathie. Quelle violence ! Je n'avais pas besoin d'entendre ses aventures. Des aventures de *Femme libérée*... ? Quoi qu'elle

dise, elle restait mère fautive. J'ai fini par l'écouter comme on lie connaissance avec une personne un soir. Quelque chose de supérieur aux convictions me disait qu'elle avait passé l'âge d'être excusée

Chassé du paradis

Les religions monothéistes vont fusionner mais ça ne changera rien. Rien ! Les nationalistes tentent le tout pour le tout mais ça ne changera rien. Les assemblées religieuses ne seront pas à la hauteur, vu comment elles ont tardé à comprendre la mondialisation des confinements. Après tout, ce n'est pas mon problème ! Je regrette de ne pas avoir été chassé le premier du paradis ! Nous rejouons l'événement avec un zèle particulièrement destructeur. Faut le faire quand même ! Affirmer que nous avons été chassés du paradis alors que nous vivons sur un paradis, affirmer que nous allons rejoindre un paradis après la mort, alors que nous vivons sur un paradis. Pour combien de temps encore ? Ce n'est plus mon problème !

Ne me parlez pas d'acédie, je ne suis pas malade, je ne suis pas rongé par l'ennui, la mélancolie et tous ces états d'âme qui emprisonnent le goût de vivre. Je ne cherche pas à fuir, juste à rebrousser chemin pour retrouver l'origine de toute chose. Je pars en croisade, Adam et Eve, revenez ! Attendez-moi !

Machin Chalumeau

Je me suis acheté un petit chalumeau au gaz. Mon outillage, ma signature, pour dessiner des migrants en marche sur les tapisseries abandonnées ou les dernières affiches avant le passage au code couleur des publicités. Dessiner à la flamme, directement sur les murs, faire siffler le gaz sur des formes humaines. Ma brûlure ne sera pas inquisitrice, je vais réinventer la peinture carbonisée des temps préhistoriques.

Il n'y aura pas que les formes qui m'intéresseront, je veux sentir le brûlé, l'enfer d'être encore là. Ce n'est pas l'idée de punition par les flammes, je laisse ça à ceux qui ont inventé la religion pour masquer leurs problèmes. Je n'ai pas de problème, moi, sinon que d'être placé à un endroit que je n'ai pas choisi. Alors je vais me mettre en route avec le chalumeau, direction le Sud, et partout je dessinerai des trucs sortis de mes cauchemars, des formes humaines fuyant la torture, des formes humaines poursuivant d'autres formes humaines.

Il n'est pas lourd mon chalumeau, un gros crayon capable de noircir mon geste dessinateur, un outil de cuisine qui va mordre les papiers peints démodés. Une fine langue bleue réglée pour caraméliser le sucre des crèmes flambées va lécher des scènes champêtres et des fleurs glauques, à coups de chalumeau, je ferai tout pour que ma tête se vide, pour que les fantômes ne me suivent pas. Les cicatrices noires

danseront, l'odeur âcre me fera pleurer mais je serai fort dans le dessin. Ma main appuiera sur la plaie en remontant le chemin pour fermer la pensée.

J'aurai vingt mille ans quand les archéologues retrouveront les dessins. Ils diront que je me déplaçais d'atelier en atelier, ce sera la route de Machin Chalumeau, un nom comme ça. Ma signature !

Départ

Je pars. Je ne pars pas pour toujours, je pars toujours, tous les jours, chaque jour. Plus j'avancerai, plus je m'éloignerai : cache-cache avec le passé. Plus j'avancerai, moins je tomberai : cache-cache avec l'équilibre. Mon voyage sera ce mouvement qui empêche de tomber.

Murmuration

Je n'ai pas pu déposer mes clés dans la boîte aux lettres sans marquer le coup. Claquer la porte une dernière fois, jeter ces petites choses métalliques dans une fente... J'ai tant de fois déménagé que ça m'a fait tout drôle de sortir de chez moi les mains vides. Un sac à dos, pas grand-chose dedans, les mains presque dans les poches. Je ne croyais pas que c'était aussi simple. Définitivement simple.

J'ai regardé les gens sans les voir puis je me suis concentré. *Regarde bien*, je me suis dit, *ne fais pas comme d'habitude, tu vas t'en aller, il n'y aura plus jamais de visages familiers*. J'en ai pris une dizaine avec mes yeux, des passants au visage fermé. Je les ai suivis quelques secondes pour partager leurs vies sans les envahir. J'ai partagé des masques ambulants pour en soulever l'anonymat, c'était ma manière de dire au revoir au quartier.

Les femmes étaient toutes un peu Sabine, toutes un peu Vingt-ans, Trente ou Septante, toutes un peu amoureuses de moi, toutes élégantes jusqu'au trait de couleur sur les lèvres. Les hommes étaient des hommes, plus dans le visage que dans l'habit. Trop peu d'hommes étaient capables d'élégance, trop peu savaient jongler avec les formes et les couleurs des vêtements. Plusieurs circulaient avec une tenue de travail, ce n'étaient plus des hommes mais des professionnels, des opérationnels jusqu'à la mallette d'outils au bout d'un bras.

La rue était encore clairsemée, quelques migrants stationnaient déjà. Peut-être aurais-je dû leur donner mes clés ? Je voyais des étourneaux à visages humains se poser quelques temps avant de repartir. *Murmuration*, il n'y a pas d'exodes mais des envols dont on ne peut pas écrire le trajet.

Vieillir est un métier

Vieillir est un métier où il faut désapprendre la vie. Notre monde ne connaît pas ses origines mais chacun d'entre nous dispose d'une parcelle de temps pour y faire pousser son existence : j'ai détesté les modèles et les modes d'emploi. Du dimanche au dimanche, chaque lundi, chaque mardi, chaque mercredi, chaque jeudi, chaque vendredi, chaque samedi, chaque jour sans modèle.

Grottes préhistoriques

Lascaux, Pech Merle, Chauvet... Je vais marcher en remontant les grands axes préhistoriques, quand les migrations ne connaissaient pas de frontières. Nonante veut me mettre sur une piste pour découvrir la source de l'humanité, elle pense que je vais faire un Sud préhistorique, option symbolique.

Je passerai à Lascaux pour renifler l'odeur des peintures calcifiées, taguer les entrées rugueuses avec la flamme de mon brûleur, j'aimerais faire ça aussi dans les vallées qui longent la Dordogne, la Vézère ou le Lot, après avoir découvert de nouveaux refuges. Sur les conseils de Nonante, j'ai étudié des cartes géologiques, j'ai lu des récits de découvertes: il y a encore bien des abris préhistoriques à explorer. J'ai eu des visions, je sais à quoi ils pourraient ressembler. Je me contenterai de laisser des signes pour que de jeunes archéologues s'en emparent, des gamins impatients de se faufiler dans des boyaux rocheux.

Imaginer le monde aux premiers matins, faisant abstraction de tout. Profiter de la fraîcheur des rivières et croiser des hommes vêtus de peaux ou de fourrures : je les arrête pour lier conversation, je m'informe de leurs voyages, je regarde leurs outils, je manipule les quelques objets de leur quotidien.

Fasciné par les grandes migrations, j'ai étudié le magdalénien, le celte, le hun, j'obtiendrai leurs conseils pour parcourir de longues distances.

Tensions dans la file d'attente

Cela n'a pas tardé, j'ai parcouru trois territoires et c'est reparti ! Le bruit circule qu'il n'y a plus de farine, d'huile et de sucre. Les gens stockent des produits qui se conservent, ils font des réserves mais ça se retourne contre eux, maintenant je les vois accourir dans les supérettes pour le beurre, la viande, les œufs. La peur de manquer ! Ils se croient en pénurie alors qu'ils ont rempli leurs placards, ils font la queue, ils s'engueulent. Je suis entré dans le magasin pour voir de plus près ce qui les énervait mais ils parlent trop vite, je ne les comprends pas. J'ai vu une dame prendre trois paquets d'un coup, puis deux autres sur le rayon à côté. J'ai fait celui qui cherchait quelque chose d'important.

Des syndicats bloquant quelques dépôts, les stations d'essence finissent par brider les pompes, quelques heures seulement après l'ouverture. Pour l'alimentaire, les réseaux sociaux amplifient l'affolement alors les gens quittent la ville d'un coup, à la recherche de ravitaillement ! Ça bouchonne, ça klaxonne, ça gueule.

Merde alors !

Une dame se lâche, elle a crié parce qu'elle ne voulait pas attendre. Je vais me retrouver dans une foule qui n'aura pas envie de m'accorder l'hospitalité. Les crises deviennent de plus en plus fréquentes mais tout le monde ne s'y habitue pas. Panique, panique... Il doit y avoir d'autres problèmes pour que les gens réagissent de cette manière. Pas de guerre, pas de grève, pas de confinement, pas d'épidémie ; alors quoi ? Lassitude nerveuse ?

On me regarde bizarrement. Mes cheveux gris ont encore poussé, je les porte comme je peux, hirsute certainement. J'avais oublié ce détail. J'ai donné des coups de ciseaux pour y remédier mais cela n'a fait que renforcer le désordre de mon âge et peut-être souligner l'égaré qui commence à me caractériser. On s'écarte pour me laisser passer alors que je m'efforce de me déplacer doucement au milieu des groupes que je juge un peu tendus. Mon visage embarbé et mon cuir échevelé font-ils signes de sagesse ? Mon aspect extérieur reste un mystère pour moi car il ne correspond guère à l'idée que je m'en fais. D'où viennent ces rides et ces taches que je croise dans les miroirs malicieux des belles vitrines ?

Calcifié

J'ai rencontré hier un homme qui a été licencié de son travail alors qu'il ne s'y attendait pas, il m'a dit que ça lui avait fait la même chose que si sa femme l'avait quitté brusquement. *Sentimental*, un mot qui est revenu souvent dans ses propos. Ses collègues, sa hiérarchie, ses clients : il m'a décrit son quotidien comme s'il avait eu une liaison avec chacun. Un rôle qui le rassurait mais *calcifiant à la longue*. Toute la soirée, j'ai réfléchi à ses expressions et à ses métaphores : le divorce, la calcification... Il a insisté sur la solidité de son investissement, rien ne lui permettait d'être exclu. Il avait un boulot très répétitif, mais la certitude d'avoir une bonne place. J'ai compris : place au paradis, j'ai compris qu'il avait une place dans le monde du travail qui lui permettait de ne pas se poser de questions. Parce que des questions, il s'en posait maintenant. Il avait cessé de boire le jour où sa femme l'avait menacé de rompre, il avait cessé de fumer le jour où un toubib l'avait questionné sur ses poumons. Mais là ? Impossible d'avoir une seconde chance.

Je lui ai dit que le chômage ne pouvait pas arriver comme un accident. Il a réfléchi pour savoir si des signes prémonitoires s'étaient montrés : *peut-être, peut-être*, il a dit. Là j'ai senti son dos se courber : il n'a pas voulu voir venir son malheur, c'est ce qui l'a affecté. Son calcaire, comme il disait, lui a ôté toute souplesse.

Quand je lui ai demandé de me raconter son travail, ce qu'il faisait avant, tout s'est apaisé en lui. J'ai commandé des bières, il les a regardées, il a regardé la table comme si des outils étaient posés dessus. J'ai vu ses yeux choisir les mots du récit, en même temps que l'index de sa main droite pilonnait le sous-bock. Sa voix avait changé, j'entendais un héros faire le récit d'une journée de labeur, le travail semblait ingrat mais, éclairé par le sens du devoir, il était fondamental. Je devinais un homme travaillant dans l'ombre et divinisant sa hiérarchie, *ceux d'en haut*.

Nous nous sommes levés quand tout a été dit, je l'ai raccompagné chez lui, à sa demande. Il voulait que je voie sa femme, que je lui parle, que je lui dise quelque chose qu'elle pouvait croire parce que lui, non, ce n'était plus possible. *Il n'avait plus de crédit*. Toute la philosophie de sa vie dans ce terme-là, *crédit*. Sa femme lisait un magazine en buvant une infusion aux odeurs de plantes champêtres, c'était la première fois que son mari lui présentait quelqu'un comme moi, tout juste rencontré. Son visage s'est détendu lorsque je l'ai complimentée sur le parfum de sa boisson. Elle rentrait du travail, un petit peu fatiguée mais inquiète de l'absence de son mari. J'avais vu cela dans son regard : lui, moi, puis lui à nouveau, l'interrogation d'une femme qui se sent en faute d'avoir été inquiète. Tout de suite elle m'a proposé de partager sa décoction. Nous avons échangé nos connaissances sur les bienfaits des plantes bouillies. Je suis reparti avec un sachet de plantes, c'était l'heure de prendre le bus pour fuir une zone urbanisée.

Les gens *calcifiés* m'adressent volontiers la parole, tant que j'ai de quoi me poser à une terrasse.

Ki va maider se soir ?

A l'écart se tient un groupe de quatre hommes en pleine conversation, ils parlent fort, très fort, avec des gestes vigoureux. Ils sont jeunes, je ne sais pas d'où ils viennent, leur langue ne me dit rien. J'ai beau essayer de saisir les sons mais je ne capte rien du sens qu'il y a là-dedans, tout ce que je peux comprendre, c'est que j'apprécie la musique du langage. Mes oreilles me disent que c'est du parler-chanter, du slam, de l'énergie à l'état pur. Je devrais m'asseoir pour les écouter, sans les déranger. Les graves dominent, les lèvres sortent des mots géants. Une même force musicale dessine leurs muscles, autour des yeux, la joue, le cou, les épaules. Ils sont tellement jeunes !

Les gens regardent, les paroles tracent des flèches dans la rue. Ceux qui n'ont pas leur couleur de peau se figent parfois. J'entends une vieille dame grincer : *on n'est plus chez nous*. Je la rattrape pour m'apercevoir qu'elle n'est pas vieille mais triste, toute grise. Ce qu'elle a dit est resté sur son visage pour le salir et le tordre.

Pourquoi dites-vous ça ? Elle ne me comprend pas, je le vois dans les plis de son front et le tremblement des paupières. *Vous avez peur ? Ces hommes noirs vous font peur, n'est-ce pas ?* Elle me fait de la peine, sa réponse ne parvient pas à trouver un passage à travers les crispations de son visage. *Ils parlent fort....* Son regard se

brouille, j'enchaîne : *Ils sont noirs, ils occupent une rue qui ne vous appartient pourtant pas. Vous auriez les mêmes hommes en bleu de travail ?...* Elle est perdue. Je n'insiste pas, inutile de s'énerver, peut-être qu'on se recroisera.

Je plains les jeunes à la recherche de distractions, on a construit du logement sans se poser de questions. Les petits cubes possèdent les bases du confort mais il aurait fallu des années entre chaque bâtiment pour bien faire, des années pour varier les formes, les vies, les idées. Le *chez-nous* de la vieille dame était triste, j'ai vu la vieillesse gémir sa haine quand la vie s'approche d'elle.

Il n'y a rien d'homogène dans la population, je me trouve là depuis quelques jours, tout le monde squatte tout le monde. J'ai été retenu par une asso qui cherchait un bénévole *KI VA MAIDER SE SOIR*, j'ai répondu *MOUA* au chalumeau. Ils avaient mis des affiches avec la question écrite en bleu, à l'entrée de la ville. Comme il pleuvait, je m'étais proposé, le temps de récupérer forces et motivation.

Ce qui me plaît dans le quartier, c'est de voir le soin que mettent les gens à s'habiller, se coiffer, se maquiller. La rue est un tapis rouge pour eux, leur vie n'est que castings et auditions. Ils parlent comme s'ils traversaient une scène de théâtre. Ils mettent le paquet sur la voie publique pour être recrutés : le téléphone dans une main, un fil à l'oreillette, le regard à l'horizontale, ils n'attendent que le succès.

Je ne peux pas me moquer de ces jeunes, dire qu'ils sortent de leurs cuisines. On m'a confié des petits frères et des petites sœurs qui parlent d'eux avec fierté. Les fillettes ont moins de spontanéité que les garçons alors que ce sont elles qui me racontent tout.

Disparition de la confiance

Se faire confiance ne suffit plus pour rompre les tensions. Je me sens ridicule au milieu de gens appliqués à respecter des lois qu'on leur fabrique d'heure en heure. Le petit jeu continue alors que le barrage va céder. Des effets de baudruche pour gouverner ? Quoi, les évasions barbares ? Le monde s'expatrie en attendant une planète meilleure. Ce qui est là ressemble à une tectonique des peuples, il faudrait un bon coup de pied dans chaque nationalité pour engager le dialogue. Je ne m'attendais pas à une telle accélération, il faut que je m'éloigne des fourmilières. Tout a changé en quelques semaines. Une poignée de semaines, quelques centaines de kilomètres. Maintenant, il faut que je m'éloigne de moi-même, je ne veux plus d'actualité.

Ampoules

Il m'a regardé en riant, ce monsieur nettement plus âgé que moi et dont tout le monde prend soin. Avec des gestes simples, les jeunes viennent à lui pour le saluer, ils ne lui rappellent rien, ils l'entourent. C'est tout. Moi, on ne m'entoure pas. Ça lui

permet de se moquer de moi parce que je suis une *ampoule fatiguée*. Il m'a expliqué qu'il avait *éclairé des enfants comme des poussins* ! Je connaissais la technique d'élevage, à base d'ampoules infrarouges ; les gens qui produisaient eux-mêmes leurs volailles l'utilisaient dès la naissance des poussins. Je n'ai jamais vu de naissances sous incubateurs mais je comprends très bien de quoi il parle avec ses lampes, faites plus pour la chaleur que pour l'éclairage. Maintenant, c'est presque le contraire dans ces élevages ! Alors, comment ça se passe pour les poussins ?

Trains écrasés

Spectacle fascinant : trois wagons gisent au fond d'un ravin, au milieu de squelettes de bovins aux cornes imposantes. La blancheur des os donne l'impression que le sol se fissure, entre les ombres et la lumière, les cages thoraciques ressemblent à des toiles d'araignées. Le convoi s'est désolidarisé des restes du pont, comme s'il avait tenté de poursuivre sa course après la destruction de l'ouvrage.

L'accident remonte à une vingtaine d'années, les lieux sont restés tels quels, trop difficiles d'accès, et puis cette région a longtemps été troublée par les conflits. Une opération de sabotage pour empêcher la livraison de viande fraîche.

Journal de confinement

Ça m'a fait tout drôle de découvrir une vieille affichette du Courrier du Midi qui vantait le journal de confinement d'une personnalité littéraire : c'est effrayant de réaliser comment le délabrement s'est propagé. A l'époque, beaucoup d'écrivains publiaient leurs témoignages, des lignes gorgées de métaphores que je lisais forcément puisque les réseaux sociaux n'avaient que ça à partager, ça et les nombreux commentaires ironiques sur le confinement. J'avais été agacé, je ne comprenais pas pourquoi il fallait prendre connaissance des témoignages de gens célèbres, les *peoples*... leurs envies, leurs peurs, leurs quotidiens de parents, toutes sortes de sincérités plus authentiques que celles des lecteurs.

Je suis resté un moment à contempler l'affiche brunie par le soleil, laissant les actualités de l'époque remonter à ma mémoire. 2020, une date facile à retenir, les confinements avaient secoué la planète, chaque pays avait adopté des mesures, plus ou moins sévères. Entre L'Espagne qui interdisait aux enfants de sortir et la Suède qui ne confinait pas, les Américains avaient trouvé le moyen de politiser le virus. Les Républicains jouaient les costauds qui ne portaient pas de masque alors que les Démocrates se montraient prudents avec la sécurité sanitaire. Chez nous, les politiques prenaient la parole pour dire tout et son contraire, si bien que les particuliers exploraient parfois des pistes complotistes pour tenter de comprendre la pandémie, la première pandémie. Le monde n'était pas en guerre mais les couvre-feux et les restrictions produisaient le même effet.

Les conflits étaient de plus en plus fréquents dans les réunions internationales, des conflits souvent générés par des *fake news* de populistes qui balayaient régulièrement le travail des journalistes comme de la poussière au service d'un crypto ordre mondial.

Saturne

Saturne a dévoré les enfants de Sabine, j'ai vu l'ombre de ses dents pour commencer et puis ensuite la chair coincée par endroits, comme si les corps s'étaient déchirés sur une falaise escarpée. J'ai eu un haut le cœur, de l'acide est remonté dans ma gorge, j'ai toussé, j'allais vomir : de la bile, peut-être. Cinquante s'est approché de moi, elle avait un panier en osier avec ce qui ressemblait à des pétales de fleurs. Elle a pris ma main libre alors que l'autre se pressait à mes lèvres et l'a guidée doucement pour quelle puisse s'emparer d'une poignée de son précieux chargement. Ce n'étaient pas des pétales mais des papillons, ils chatouillaient ma main, me faisant oublier la brûlure au fond de ma bouche pour que j'esquisse un rire, un tout petit rire parce qu'il n'y avait guère de place pour du plaisir à ce moment-là.

Je me suis redressé, une multitude de papillons recouvraient les corps de mes frères et sœurs. Ça n'en finissait pas, les paupières descendaient en essuyant toute révolusion puis remontaient avec une douceur immense, cherchant à occulter Saturne sans y parvenir parce que je l'ai vu s'enfuir, alourdi par son funeste repas. Je me suis étonné de le voir déguerpir mais Cinquante m'a fait signe de patienter encore un peu. Jusqu'à l'instant où une lumière a explosé, j'ai cru que les papillons allaient se retourner contre le monstre et se jeter dans sa chevelure pour l'empoisonner dans d'atroces souffrances.

Bourgeons

Au fur et à mesure que je marche, je sens le regard des plantes, leurs bourgeons qui grossissent doucement, se perlent, se cloquent. Je ne sais pas comment le végétal se débrouille pour inventer sa renaissance mais je profite de cette énergie. Feuilles et fleurs en devenir, je suis invité à croquer les écorces brunes qui s'arrondissent en fausses graines. Pour me nourrir, pour avancer, je mange des bourgeons. Je les mastique lentement, le goût amer se transforme en une saveur qui flambe ma salive.

J'ai une préférence pour les arbres à baies parce que le fruit, n'étant pas encore formé, livre un parfum à l'état pur, une sorte d'élixir qui ne se retrouve pas dans la chair murie. Je goûte et je provisionne mes poches, je stocke des billes tendres pour me donner confiance lorsqu'il faudra traverser des prairies totalement vides ou pelées. Une petite haie me propose des fruits rouges et charnus, en forme de tétons. Message érotique ou confiance naturelle, je les fais rouler dans le creux de mes mains. Je ferme les yeux pour ressentir le soyeux légèrement granulé. On dirait des

mûres qui ne veulent pas noircir mais se gorger de jus rose, des framboises mutantes, compactes et tendres à la fois.

Tout est en mutation maintenant, je dois débusquer ce qui est positif. Un temps propice que j'écoute. Observer ce qui est mangeable. Je ne touche pas aux petites choses qui poussent tout en haut, je les laisse aux oiseaux. Je n'ai plus l'âge de grimper sur des branches ni celui de jouer avec une bande de copains au-dessus des champs labourés.

J'ai un faible pour les escargots. J'ai tenté de les cuisiner au chalumeau mais ce n'est pas très économique. J'ai essayé de les exposer au soleil, sur des pierres brûlantes, mais cela demande trop de temps, contrairement aux criquets, un bon goût de noisette mais plus difficiles à attraper. Je mange surtout les criquets récoltés dans les fermes qui m'accueillent. Je partage mes récoltes avec les gens que je rencontre, ça peut faire drôle de sortir des escargots de sa poche mais ce n'est pas une monnaie de singe, je paie ma part.

A cause de la pollution, j'ai trop peur de me désaltérer dans les ruisseaux qui coulent au pied des vallons, je ne suis en confiance que dans les hauteurs, là où rien d'autre que la pluie ne se déverse. Je tombe souvent sur des fermes qui pratiquent une agriculture bio (ou *raisonnée*), des fermes qui sentent le foin ou le lait.

Je croise parfois de jolies personnes que mon projet intrigue. Je ne me rends pas compte du caractère décalé de ce qui me fait marcher. Les femmes se montrent plus curieuses que les hommes dans leurs questions et puis très vite elles n'en posent plus. Je sens la pudeur. Je n'aime guère dévoiler mon passé ou mes désirs parce que je ne veux rien connaître de ceux que j'aborde, même si je perçois des ressources séduisantes.

Vagabondage

Le sourire végétal des arbres lorsqu'ils s'habillent au petit matin dans la lumière, le silence humide du jeune fleuve. Et ma silhouette de vieux héron qui s'étire quand le soleil se présente.

Mes yeux débordent. Je leur demande de me poser sur les galets de la rivière, qu'ils me laissent là quelques instants. Un moment à moi sur les galets blancs de la rivière. Parfois c'est difficile de quitter les lieux. Mes yeux suintent, à cause de ce petit canal qui ne draine plus mon liquide lacrymal. Il y a comme des épines, il faut que j'enlève ces épines. Ça me picote, ça me fait pleurer. *L'âge fait pleurer les anciens*, c'est ce que je pensais quand j'étais enfant, c'est à mon tour d'avoir ces yeux-là, humides et piquants. Mon corps se démobilise. Par petites touches.

Les jours mauvais ne savent pas se mettre en quarantaine, il faut les traverser. Je suis embarqué dans une chose qui me dépasse. Rien n'est vraiment toxique mais la douleur ne manque pas une occasion d'essuyer ses pieds sur moi, partout dans moi.

Je dois faire provision de lumière et de chaleur pour rester digne, je peux me contenter de galets blancs chauffés au soleil, leur polissage est une métaphore qui sied à la peau d'un homme vieillissant.

Avec des matériaux volés aux souvenirs, mes pensées tricotent un filet protecteur qui devrait me permettre de contenir les démissions de mon corps. Sur les conseils de Nonante, je ne crains pas de laisser vagabonder mes douleurs, certaines en profitent pour s'assouplir alors que d'autres fugent pour ne rentrer qu'à l'aube. Quand une douleur ne revient pas, je ne me plains pas. Quand une douleur rentre avec du retard, je ne dis rien. Mais si l'une d'elle insiste, je marche un peu plus fort pour ne pas y penser.

L'hôtel de passe

Je l'ai étranglé avec l'un des câbles qui gisaient au pied de son bureau, ça grouillait comme des serpents, noirs et crades.

Dans cet hôtel, derrière chaque porte, la même bande son. Parcourir le grand couloir éclairé par des appliques vaguement luxueuses n'avait rien de réjouissant, la moquette étouffait le bruit de mes chaussures mais pas cette litanie de gémississements.

Pousse la porte ! Pousse la porte ! Si elle est entrouverte, c'est le signal !

Je n'étais pas là pour comprendre les résidents, comment ils occupaient leurs soirées après le repas. La scène pouvait se répéter dans chaque cellule de l'hôtel. Celui qui s'était arrangé pour que je l'approche n'avait peut-être pas envisagé son suicide aussi rapidement mais c'était sa chance, il ne l'avait pas gâchée. Je n'ai pas vu son regard puisqu'il me tournait le dos (et puis c'est la règle), j'ai agi au moment où il a accéléré sa masturbation, j'ai accompagné sa frénésie. Dans la seconde qui a suivi la première éjaculation, j'ai serré au maximum, profitant de l'effet anesthésiant de l'orgasme. Quand le câble a mordu la chair de ma main, j'ai pensé que je faisais peut-être une bêtise. Il ne s'est pas débattu, j'espère que j'ai été bon.

Par ici, le sexe reste une offense à la religion, on continue à privilégier les garçons pour la première naissance, avec l'aide de la médecine qui pratique des avortements. La région creuse son déficit de femmes. Une association a trouvé une solution légale (et létale) pour les hommes qui ne réussissent pas leur vie, elle a imaginé des refuges, réservés exclusivement aux célibataires. Des sortes de harems suicidaires. Une femme, une professionnelle du sexe, une seule fois par jour et par harem, choisit son mâle et fait l'amour avec lui tout en se laissant observer par les autres, qui se sont engagés à mourir.

Les *hôtels de passe* sont moitié auberge, moitié monastère, réservés aux hommes qui répondent à des critères assez stricts. C'est basique : un petit lit, une lampe bleue vissée au-dessus, un lavabo, un écran posé sur un bureau en pin vernis avec une boîte de mouchoirs encastrée. Une chaise et un tapis souillé.

Il y a eu le briefing et puis le débriefing. 15 personnes, plus d'hommes que de femmes. J'étais le moins jeune et en même temps le seul novice.

Tour de table des motivations, à l'aller comme au retour, c'était le rituel. Rendre service en luttant contre ses propres pulsions suicidaires. Je ne savais pas que j'étais suicidaire, maintenant je le sais. L'animateur nous demandait d'être brefs mais chacun d'entre nous ne demandait pas mieux... sans y parvenir. On ne se débarrasse pas comme ça de ses émotions.

Les lois sur l'euthanasie ont pris un nouvel essor dans ce petit Etat multi-religieux, on nous a réexpliqué notre rôle dans le succès du moratoire mais il ne faudra pas compter sur moi à l'heure du bilan complet, je serai loin. Il est évident que les hommes seuls, ceux qui vivent dans une totale solitude, sans ami, sans famille, ont droit à un traitement de faveur pour leurs derniers jours, mais peut-on parler d'un soin ?

Les civilisations sont mortelles, l'inverse est aussi vrai : la mort se veut civilisée. Cet aspect-là m'intéresse, c'est la raison pour laquelle j'ai bien voulu me prêter aux expériences de l'hôtel. Je l'ai fait parce que j'ai traversé des régions pleines de vies et parce que j'ai vu d'autres réponses aux mêmes demandes.

Personnellement, je l'ai dit à l'animateur, il y a une transition à gérer, la toute-puissance machiste peine à se reconvertir, l'éducation des garçons est arrivée trop tard pour canaliser le reflux. Il n'y a pas que le suicide comme remède aux violences sexuelles, la société doit se montrer neutre. Pas ouverte mais neutre, parce que l'ouverture a souvent été synonyme d'euphorie. Et l'euphorie, c'est comme les vacances, ça ne dure pas.

Il y avait des institutionnels dans la salle mais ils ne prenaient pas la parole au nom de leurs administrations. Trop compliqué ou encore trop tôt d'ici la fin du moratoire, je ne sais pas. Certains participaient aux actions accompagnatrices en tant que bénévoles parce qu'ils avaient reçu une formation : protocole, gestes, drogues, médicaments, religions...

J'aurais bien tenté autre chose que l'étranglement mais mon statut d'itinérant ne me le permettait pas. J'ai appris qu'il y avait de faux suicides ! L'exploit d'investisseurs visant des créneaux plus riches en fantasmes qu'en bien-être.

Quant aux femmes présentes, j'ai compris que les candidats au suicide ne résistaient pas aux petites faveurs que certaines leur accordaient. Ce n'était pas légal mais la

nature possède de nombreux exemples de femelles assassines. Le cannibalisme sexuel.

Hasard

C'est le nom que se donnent les fées quand elles prennent une décision collective. Je continue à les appeler fées parce que j'y vois du féminin et de la magie mais elles ressemblent plutôt à de l'intuition. *Hasard* est le nom qui préside à mon cheminement depuis que j'ai abandonné l'idée de me guider avec un GPS. Plutôt communiquer en direct avec les gens qu'embarquer une technologie avec batteries à recharger et écrans non protecteurs. Le réel, le présentiel et *Hasard*.

J'ai connu toutes sortes d'addictions avec les outils numériques. Leurs forces de calcul, leurs sens de la recherche, leurs mémoires, leurs faces et interfaces, autant de forces séduisantes que ma génération aimait *liker*. On donnait son avis, on croyait tout connaître alors que c'était le contraire, j'étais de mieux en mieux repéré, de mieux en mieux vendu. Vendu comme client potentiel.

Mes petites fées n'auraient pas aimé me voir déprimer, elles n'auraient pas trop su comment réagir alors elles ont inventé Sabine, le retour de la maman. Machin n'a jamais cherché à comprendre sa mère mais il a joué le jeu en acceptant de combler une incertitude. Je n'avais rien demandé, j'étais loin d'être déprimé. Elles ont joué la carte du retour de la maman fantôme.

Bénévolat en HDP

J'ai repensé à la femme qui a partagé ma vie pendant une longue période sans jamais accepter de vraies relations sexuelles. Quelle sorte de fantasme pouvais-je être pour elle ? Elle voulait mes caresses, elle voulait mon corps, mais quand mon désir parvenait à son paroxysme, le sien disparaissait. Il m'avait fallu une année, au moins, avant de prendre conscience que nos échanges étaient déséquilibrés.

J'aurais dû recourir à des professionnelles mais je me suis contenté de visionner des pornos. Je passais mon temps à cliquer sur la liste alphabétique des propositions érotiques, toujours impressionné par l'ardeur des comédiennes dans les sodomies. Une escalade de figures invraisemblable dont je n'ai jamais cherché à connaître les prix de revient.

Mon bénévolat dans l'hôtel de passe (HDP) peut être vécu comme une revanche sur mes déceptions sexuelles, toutefois, je n'ai jamais pris mes érections pour des aiguilles aimantées dans le creux d'une boussole affolée. Chacun se débrouille comme il peut avec ses pulsions, personnellement, je choisis toujours la discrétion et la curiosité. Découvrir, mettre à nu : tout cela prend du temps et je ne crois pas qu'il m'en reste assez.

Ça ne se voit pas mais cela se sent. Et quand ça sent, je n'aime pas. Donc je me débrouille pour ne pas ressembler à un pouilleux. Soit je badigeonne mon corps avec mon pain d'herbes, soit je prends un bain. Je ne possède pas beaucoup de vêtements de rechange parce que je compte sur la générosité des gens mais j'ai emporté un minimum. Je n'ai évidemment pas de costume ni de vêtement de soirée. À chaque fois que je dois solliciter une aide ou un service, demander un simple renseignement, j'ai droit au même regard silencieux. C'est terrible d'être scruté comme ça mais je suis blindé : à partir du moment où mes apparences sont neutres, j'ai mon laisser-passer en quelques secondes d'observation.

Comment rester semblable à un humain quand on veut sortir de son cercle ? Toutes les fois où j'applique mes mains humides sur mon visage, je tente de répondre à cette question. Le passage de l'air frais dans mes narines me libère du doute, je suis parti sans me poser la question de mon apparence.

Je traverse des régions où l'hospitalité est un devoir, il suffit de ne pas attendre d'être crade pour la solliciter.

Biche

Je regardais devant moi, à l'affût des sons lointains, quand j'ai senti une présence sur le côté. Une biche sortie de la forêt m'observait, sa tête légèrement relevée pour flairer l'air. Elle était à la fois absorbée par l'analyse des effluves et intriguée par ma posture figée. Instinctivement j'ai pensé aux créatures qui ne sont sensibles qu'aux mouvements des contrastes, je n'ai plus bougé, ma tête n'a pivoté que de quelques degrés. Mes oreilles continuaient à faire le même travail que ses narines : les sons et les odeurs des présences vivantes.

L'élégance de ses grands yeux m'a frappé : un noir profond, un maquillage de grande soirée. Mais que pensait-elle ? Je découvrais la créature emblématique des forêts, je découvrais les fameux yeux de biche, une splendeur féminine occupée à me respirer et me surveiller. La finesse de ses pattes ne correspondait pas à l'idée de course telle que j'avais pu l'imaginer grâce aux films documentaires qui avaient nourri mon enfance. Je savais qu'en prenant la route comme maintenant, je serais amené à croiser d'autres vivants que les humains. Cette biche avait les pattes arrière acérées comme des boomerangs, prêtes à bondir. J'aurais bien aimé qu'elle s'approche de moi au lieu de secouer ses grandes oreilles.

Un moment, j'ai cru que nous allions marcher ensemble. Pourquoi s'était-elle approché de moi sinon pour laisser sa curiosité flirter ? Elle cherchait d'où pouvait venir le danger tandis que moi, c'était les vies que j'espionnais de loin. Il m'avait semblé entendre une voix de femme alors que ce coin de campagne, bordé de forêts et de garrigues, me semblait déserté. Plusieurs fois j'ai marché dans la campagne en dressant mes oreilles à éviter les rencontres soudaines. Je ne suis pas un sauvage

mais je ne veux pas faire de rencontre pendant mes journées de marche, je ne me sens pas disponible. J'évite d'avancer vers les bruits qui me signalent des vies humaines.

Feuilles écrasées

J'avais rêvé de feuilles écrasées mais je ne savais pas qu'elles perdraient leur âme pendant la nuit : elles ont blanchi, comme une pelisse argentée.

J'avais peur de casser les feuilles séchées, les premières nuits parce que je maltraisais la nature pour le confort de mon sommeil. Mais non, elles restent plates, terriblement plates. Nombreuses, fragiles, mais assez souples pour se placer les unes sous les autres afin de former un tapis presque moelleux. Je m'enfonçais dedans, sans penser au mal que je peux faire aux petites bêtes qui ont élu domicile dans les feuilles.

Quand elles sont sèches, elles ne sont plus parasitées, contrairement aux zones humides que j'approchais par manque d'expérience. C'est fini tout ça, Septante-ans m'a donné des tas de conseils, sous la forme de petites plumes lunaires. Comme je dors très peu, elle a compris qu'il ne me fallait pas d'élément perturbateur. Je suis devenu un petit peu superstitieux, capable de voir des signes, des présages pour un oui, pour un non. Un rapport très binaire avec les éléments du paysage que je ne parviens plus à rationaliser, je ne comprends plus très bien comment se prennent mes décisions.

Traverser une mer

A bonne distance des macaques, j'ai cherché un chemin pour rejoindre le port. Je voulais traverser la mer mais quand j'ai vu tous ces bateaux blancs, rangés comme des sanitaires ! Ces embarcations de riches m'ont découragé, je ne me voyais pas quémander une place auprès d'un skipper habillé de bonnes manières. Peut-être qu'il ne serait pas habillé de blanc, peut-être qu'il serait décontracté et sympa, mais il y aurait trop de propreté pour moi.

J'ai regardé une bande de singes tourner autour d'un couple de touristes qui semblait se réjouir d'une expérience avec la nature. Je n'aurais pas voulu être à leur place, surtout qu'ils étaient équipés de choses plus encombrantes les uns que les autres : sacs de shopping, appareils photos, glaces, boîte de pop-corn... Je leur ai conseillé de s'écarter mais j'ai dû leur paraître rabat-joie avec ma mine de vagabond. Je les ai laissés à leur jeu et j'ai fait demi-tour. Quand j'ai entendu les hurlements de la femme, une partie de mon visage a esquissé un sourire sans attendre mon agrément.

Je suis reparti à la recherche d'une solution parce que je ne voulais pas me mélanger à des touristes. C'est comme si j'avais fait le tour d'une ville pour atterrir au beau milieu d'une réception de notables.

De l'autre côté de la baie, un cimetière de containers, des grosses boîtes rouillées. Les deux gros bateaux amarrés me faisaient envie, ils ressemblaient aux cargos du capitaine Haddock et de Tintin mais il n'y avait pas de mouvement autour d'eux. Rien, pas d'activité. La coque noire allongée, le château à l'arrière, la grosse cheminée : j'aurais bien aimé concrétiser un vieux rêve de lecteur, partir moi aussi à l'aventure sur le Sirius...

Avant d'arriver au port, j'ai eu un village entier pour passer ma nuit, à côté d'un terrain de golf. Une combinaison Poble Espanyol et parc d'attraction, avec des architectures aux façades traditionnelles pompées sur des régions du monde. Un village kitschissime qui commençait à avoir la beauté fantôme des ruines romantiques, malgré son formatage en logements deux-pièces-cuisine-garage

J'ai passé la nuit sur la terrasse d'une datcha tyrolienne, le bois ne craquait pas mais l'odeur du pin, encore bien présente, m'a servi de couverture.

Antonio

Antonio est un pêcheur catalan qui a accepté de me prendre à son service, le temps de me faire un peu d'argent pour traverser la mer. Il est arrivé dans la région à la suite du programme immobilier de la cité kitsch. Il a projeté de rallier une île à la voile, en mémoire de Saint Antoine de Padoue. Chaque matin, l'aube n'est pas encore là qu'Antonio me raconte sa passion pour les destins spirituels. Les grands destins, ceux qui ont *tout lâché pour donner leur vie à la religion* (moi je dirais : une croyance religieuse).

Au début, je trouvais que ce n'était pas simple de porter des filets en écoutant ses recommandations, qu'il mêlait à des histoires de saints et de prophètes. Au bout de trois jours, je me suis senti à mon tour enivré par ses histoires légendaires : les aventures qu'il me déroulait se superposaient à mon projet. Je me suis dit qu'il n'y avait pas *Hasard* mais je n'ai pas vu de signe envoyé par une entité pour me faire l'apôtre d'une religion. Ce que j'avais commencé à découvrir à travers les néomairies allait plutôt dans le sens d'une récession.

Antonio m'a plu parce qu'il a compris qui je suis ; je pense en revanche que lui a vu en moi un messenger, venu le conforter dans sa passion pour les prédicateurs du duecento. *Douétchento* : Antonio est un spécialiste de ce siècle alors que moi, à part *Le Nom de la rose*, je n'y connais rien en moines. Il m'a dit que cette histoire était postérieure à son siècle préféré et qu'elle touchait à l'Inquisition.

Il me demande mon avis sur l'expulsion des juifs de son pays en 1492. Je sèche, c'est tout juste si je savais qu'Isabelle et Ferdinand les avaient mis à la porte après

leur victoire sur les musulmans. Musulmans ou Arabes ? *Tu vois, les fameux rois très catholiques ont mené une double reconquête, à la fois militaire et religieuse. Torquemada a joué un très grand rôle. Excessif mais compréhensible : l'Espagne était morcelée. Pense à ton Louis XIV, qu'est-ce qu'il a fait des protestants et des jansénistes ? Hein ? Expulsion !* Je l'écoute parce qu'il me trouble à exhiber l'histoire catholique de cette manière-là.

Lorsque je quitte son chalutier, en fin de matinée, je suis épuisé. Je connais autant les poissons que les personnalités religieuses, surtout chrétiennes. Il y en a eu un sacré paquet à s'être converti, à basculer. Antonio pense que le métier de pêcheur prédestine l'homme au sacré, aux miracles. Les fondements de la vie, en quelque sorte.

Mahomet ? Un commerçant, comme François d'Assise. Mais c'est quoi, une révélation ? Antonio ne veut pas convertir qui que ce soit, il est passionné par ces destins qui basculent. Je sens bien qu'il m'a mis dans son répertoire alors que je n'ai rien à voir avec ce monde-là. Il y a des peuples plus religieux que d'autres, qui donnent parfois dans le polythéisme. *Tu le verras bien quand tu atteindras ton Sud, il y aura peut-être une nouvelle religion.* Je compte sur mon harem féérique pour me prévenir de tout ça.

Pourquoi veux-tu aller sur ton île alors que saint Antoine ne l'a pas voulu ? Il rentrait du Maroc parce qu'il était malade, c'est une tempête qui l'a déporté en Sicile.

C'est comme ça, un rêve mythique. Viendrais-tu avec moi ?

Voyage en mer

Antonio a troqué son chalutier contre un voilier ancien, un gréement effilé qui ressemble aux barques catalanes. Nous l'avons repeint et calfaté, une restauration de routine pour ce genre de bateau. Les couleurs de son embarcation ne reprennent pas la tradition pimpante, elles rendent hommage aux franciscains et aux dominicains : marron, noir et blanc. Il m'a invité à porter une corde en guise de ceinture. Je l'ai attachée en faisant plusieurs tours, ma manière à moi de fêter la fin du chantier et de faire un peu le gamin (et puis ça me maintient le dos).

Nous partons après quelques chaudes journées de travail, presque épuisés mais heureux de faire claquer la coque dans la houle. La météo étant favorable, Antonio ne veut pas négliger sa chance, nous nous reposerons en mer. Je préfère dormir sur le pont plutôt qu'en cabine, tant l'odeur de la peinture est forte. Je suis même capable de tenir une ligne de traîne en somnolant. J'aide à la manœuvre mais au minimum, je me contente de comprendre le jeune capitaine. C'est la première fois de ma vie que je vogue sur un voilier.

Première escale, je découvre que j'ai le mal de terre, je ne parviens pas à me sentir stable quand je marche dans les rue à la recherche de ravitaillement. Le sol me paraît instable, j'ai beau avoir le pied marin, la terre se moque de moi.

Juste après notre départ du port, une flottille de dauphins nous accompagne. Quelle chance ! La nage de ces animaux est magnifique, ils nagent et ils volent. Antonio se demande si ce ne sont pas des anges. La route qu'il s'est tracée ne correspond pas à un grand axe de circulation, il a cherché la solitude et nous voilà cernés. Guidés, peut-être.

Le vent est favorable. Je tiens la barre, une jolie barre à roue, la chose qui me semble la plus symbolique dans un bateau ancien. Par moments, je me sens ivre avec tout l'air que je respire, un air pur caressé par la brise marine. C'est la déchirure de l'eau sous la coque qui donne la mesure du temps et des forces en jeu. Le temps matériel. L'embarcation monte et descend, une ondulation à peine perceptible alors que je n'observe que des vaguelettes, comme si la surface de l'eau s'épluchait. C'est beau. Une vie de berceau en quelque sorte.

Antonio me dit que son bateau est rapide, il m'explique comment calculer sa vitesse avec une corde et des nœuds. Il ne parle plus de prophète mais de technique, je suis saoulé de termes nouveaux. Je ne comprends pas pourquoi mais ses paroles se brouillent avec des nœuds que je ne cherche pas à défaire.

Nous mangeons des fromages que je trouve aussi salés que l'eau. Heureusement que nos provisions d'eau douce sont abondantes ! Ce que je préfère, c'est le poisson que nous séchons au soleil, une fois sa chair levée en filets.

C'est presque à regret que je suis débarqué. Antonio me demande une bénédiction avant de reprendre la mer ! Je me limite à poser sa main calleuse sur mon cœur, en fermant les yeux et en marmonnant des remerciements sincères. Et puis je serre son visage de jeunot entre mes paluches gorgées de sel pour lui demander s'il veut que je l'adopte dans une vie prochaine. Nous nous séparons après une longue étreinte : tant de journées passées ensemble, comment faire après ça ? J'embrasse l'amarre avant de la lui lancer, cela vaut bien une bénédiction.

Boîte à livres

Je traverse un pays dont je ne connais rien de la langue ni de l'histoire. Rien : j'ai vu des drapeaux nouveaux, rouge, jaune, vert, bleu en fines rayures de part et d'autre d'une plage blanche. S'agit-il d'une principauté ? Partout des affiches toutes fraîches avec un personnage qui se donne des airs à la De Gaulle : beaucoup de grandeur et de décorations. Devant une bibliothèque et un drapeau, l'homme ne se présente pas de face mais de trois quarts comme pour un duel, il y a un petit effet de mouvement entre le torse et le visage, qui casse le ton hiératique de la photo.

Autrefois, je votais consciencieusement, j'hésitais rarement. On ne m'aurait jamais classé dans les indécis. Jusqu'à la présidentielle où tout a basculé : quelqu'un s'est présenté comme universaliste, tous les partis traditionnels ont été balayés. Ceux qui avaient des élus depuis toujours, les notables, éliminés par des centristes piochant à droite et à gauche pour finir par rien changer, l'inertie étant trop puissante. J'ai cessé de m'investir, pas de me renseigner. Mon changement politique est au Sud, alors je vais tout au bout du Sud.

Dans mon village, les adultes, les grands-parents ne parlaient jamais de politique en notre présence mais nous savions très bien qu'un jour ou l'autre Jean-Jacques tenterait sa chance au suffrage parce que Martine aimait trop se sentir respectable. Respect, respectable : elle avait ses mots à elle pour nous expliquer comment se comporter avec les voisins, les clients, le village. L'entreprise représentait une réussite qu'ils voulaient partager, cela s'est décidé politiquement quand je suis arrivé au lycée. JJ est devenu l'un de ces notables sans qui rien ne se décide.

L'élu, c'est comme ça que j'appelle l'homme de l'affiche gaullienne, a ensemencé les façades de son pays. Son visage est bien large, avec des joues bombées par l'appétit, la couleur de ses yeux a dû être tirée d'un jeu de billes, une couleur presque impériale, pourpre. Une couleur qui a dû lui servir de programme.

De magnifiques boîtes à livres sont parfois fixées sur l'affiche, juste au même endroit que la bibliothèque. Je me suis approché pour comparer l'image et le contenu de la boîte, quelque chose me disait que ce devait être pareil. Les bouquins sont presque neufs mais je ne comprends pas ce qui est écrit, l'alphabet mélange des signes latins avec du cyrillique et des formes orientales. Plusieurs ouvrages ressemblent à des manuels scolaires : photos, documentation variée, croquis, titres et sous-titres : j'en viens à me demander où sont les écoles et comment elles fonctionnent. En trois jours, j'ai croisé plusieurs fois des adolescents en pleine lecture, assis à proximité des boîtes, avec crayons et cahiers mais aucun jeune écolier. Je me suis retenu d'aborder les jeunes en plein travail, j'attends l'occasion de les découvrir au cours d'une halte en soirée.

Adolecteurs

Je pensais qu'ils rédigeaient des poèmes en commun mais non, leurs professeurs ne veulent pas les voir tant qu'ils n'auront pas écrit un *mémoart*. Un mémoire sur l'art ? Non... Ce n'est pas le sujet qui compte le plus mais la forme et la qualité de son contenu, ils peuvent écrire ce qu'ils veulent, seuls ou à plusieurs, mais le texte doit être copieux en informations sur le passé, et original, le plus original possible, l'écrit témoignant doublement. Témoins et témoignages mènent la trame des *mémoarts*.

En les écoutant travailler, il m'a semblé que leur exercice était comparable à l'âge d'or des scénaristes, quand les séries télévisées étaient écrites par des gens qui lâchaient leurs idées en commun pour bien les faire mûrir. Les Adolecteurs mélangeaient les souvenirs aux témoignages des enquêteurs.

L'homme que je voyais sur tant d'affiches avait promis de réformer toutes sortes de choses dont l'éducation scolaire et l'accès à la culture. Ils avaient tellement travaillé jusque tard en soirée que se retrouver aux boîtes à livres pour réfléchir ensemble, s'organiser, rédiger ou simplement se donner rendez-vous, les ravissait.

Quatre garçons, trois filles, habillés des mêmes couleurs sur le temps scolaire, vert pour le haut, bleu pour le bas, assis sur des pierres, des billots, des blocs de je ne sais pas quoi, en cercle. Lorsque l'une des demoiselles m'a questionné sur les origines de ma peau pâle, immédiatement les autres ont relevé la tête en me dévisageant. Ma peau n'était plus aussi pâle qu'avant mais personne ne pouvait le savoir. Ils ne cessaient pas de parler et d'écrire, de plaisanter et de bavarder en même temps mais là, en un éclair, ils ont cessé leur petit train-train. Un étranger pas tout jeune, effectivement ils avaient de quoi révolutionner le *mémo*. Ils ont su me retenir avec leurs fraîches curiosités, ils savaient prendre plaisir à écouter ce que je leur racontais. Je n'avais pourtant rien d'extraordinaire, plus ils me questionnaient, plus je répondais en mettant l'accent sur ma banalité. *Mais monsieur, si pour vous c'est banal, pour nous ce n'est pas le cas, on ne vit plus comme ça aujourd'hui*. Du coup, j'ai fait attention à ne pas dévaloriser mes petites histoires.

Je voyais des jeunes gens qui savaient profiter du trésor de leur jeunesse, ouvrant bien grand leurs coffres-forts pour y mettre des choses précieuses mais pas forcément ce que leurs parents nommeraient valeurs sûres. Ils se sont organisés jusque dans le questionnement : qui la nourriture, qui le travail, qui la politique. Celui qui m'a interrogé sur ce dernier point n'avait pas tant de mérite, la prise de conscience politique était obligatoire puisque chaque citoyen âgé de vingt-cinq ans devait justifier un engagement dans la vie publique.

Le refuge

Les fermiers m'ont donné un fromage et un pain pour me remercier. Si le refuge est pratiquement toujours libre, cela signifie qu'il ne doit guère être entretenu. Ils comptent sur moi. Je ne suis pas à une journée près, avec le sale temps qui m'accompagne depuis plusieurs jours, je pense que cet abri tombe bien. Il est réputé, je vais le soigner et me soigner. Son design est osé, il ressemble à un igloo pointu, ce qui est totalement incongru par ici.

Quand j'étais gamin, l'hiver, je rêvais que je construisais des cabanes d'esquimaux, mais d'année en année, je me suis contenté de penser que la neige reviendrait en masse l'année prochaine. On ne parlait pas de réchauffement climatique, je commençais mes murs avec les premières neiges et puis ça finissait en niche pour chien perdu. L'architecte qui a fait ce refuge a dû rêver lui aussi d'iglous, d'ours blancs et de phoques. Il ne reste plus maintenant qu'à protéger les livres qui racontaient la vie au Pôle Nord.

Le fromage sent bon, sa croûte cache des promesses que je vais faire attendre ; pareil pour le pain, son odeur n'est pas une excuse pour mordre sa chair fraîche. Le

mauvais temps m'invite à presser le pas. C'est un spectacle aussi, un jeu de nuages qui se chassent, gris clair contre gris foncé, volutes menaçantes d'énormité.

L'abri ressemble bien aux images, il est très simple mais je ne voyais pas les blocs comme ça. Une base en pierre, sur un tiers de la hauteur, et le reste en bois, un bardage de madriers, monté à clin. Il me faut plusieurs heures pour calfeutrer l'entourage de la fenêtre et consolider le chambranle de la porte.

Pendant deux jours je suis pris en otage par des vagues de flocons. Elles savent que je suis en partance pour le Sud et font tout pour me retenir mais la saison se termine pour la neige, je n'ai pas peur, je me contente de vérifier la solidité du refuge. Je mange petit à petit le fromage par lamelles, tout comme le pain que je découpe en fines tartines. Je bois une eau fraîche, prélevée dans le petit torrent juste à côté, de quoi penser que le refuge est son gardien.

Je n'ai pas l'opportunité d'explorer les lieux comme je l'imaginai, je n'y vois qu'à quelques mètres par moments ; quand ça se calme, je chausse les raquettes de service pour aller disperser mon urine dans la mousse blanche. La neige ne résiste pas au jet que je dirige au plus loin, c'est ma petite revanche, mon super pouvoir. Je peux faire crépiter le nappage ou creuser un puits sans fond. J'aimerais bénéficier d'éclaircies pour tenter d'autres aventures que pisser dans la neige.

Les vêtements que je me suis procurés me permettent de résister à cet épisode un peu extrême. Après tout, je l'ai bien voulu : un isolement dans la solitude, ce n'est jamais qu'une mise en abyme, un supplément d'expérience. Si je pouvais rester plus longtemps dehors à observer les changements, je serais comblé. Se retrouver au-dessus des nuages, c'est magique. Je ne suis pas un enfant de la montagne, cette neige est une distraction pour quelqu'un qui cherche le Sud, j'aimerais en mettre plein mes poches, faire descendre de ma tête le gamin qui m'a conduit dans ce refuge.

La neige pousse un dernier cri, une engueulade de flocons pour faire plaisir à un vieux monsieur qui ne tourne pas le dos à ses rêves mais s'en éloigne. Demain, c'est départ de l'igloo pour le Sud du Sud.

Solitude

Etre seul, ne pas vouloir rester seul, et puis pas de solution. Ma solitude est totale lorsque je marche mais mon corps est préparé à rencontrer des personnes. Je me sens bien comme ça, à marcher d'un pas assez rapide, à faire des pauses aléatoires parce que le paysage le mérite, parce que la fatigue le demande, parce que des mûres le proposent.

Les gens qui m'hébergent ou prennent le temps de me diriger vers une bonne adresse aiment entendre une voix chargée d'ailleurs, je leur sers un peu de banalité assaisonnée d'inconnu. La solitude qui m'accompagne me présente aux gens

comme une personne dont la dérive est avancée ; je ne suis pas le seul, je vois de loin en loin des silhouettes qui vagabondent comme moi, qui cherchent des routes rien que pour elles, pour se tenir à l'écart, quitte à attendre que je disparaisse de leurs vues pour reprendre le voyage.

Etre seul me garantit la liberté de choisir ma destination. Je veux rester maître de mon itinérance. Pas question de mettre du sentiment et du compagnonnage entre le chemin et mon corps. Les soirs où je reste parmi mes semblables, au milieu de femmes qui semblent s'émerveiller de mon projet et d'hommes qui interpellent mes observations pour nourrir leurs consciences, je sais que la fatigue limitera ces moments d'échanges.

Plus j'avance démuné, plus ma solitude s'épaissit. Parfois je ressens le besoin de respirer profondément pour expulser la rancœur qui tente d'envahir mes pensées. Je n'étais pas fait pour être seul. Plus je rencontre du monde, plus je veux creuser les choses en moi, vider mes possibles déceptions à l'avance.

Là où je marche, le paysage se fait nombreux

Je suis capable d'explorer l'intérieur des paysages que je traverse et qui me plaisent. Souvent je le fais parce qu'un indice me guide, un indice réel, pas un truc en rêve. Il y en a tant à découvrir que je n'ai que l'embarras du choix, entre la forme des arbres, de leurs bases aux ramifications, le façonnage des murs de pierres, la couleur des champs... plein d'indices existent sans pour autant me faire signe. Quand je ressens le besoin de visiter l'intériorité d'un espace, je cherche le meilleur endroit où m'asseoir, là où j'aurai une bonne visibilité pour que tout commence avec les vrais yeux. Je fixe l'indice, je respire profondément et tout s'élève jusqu'à ma conscience. Je devrais dire demi-conscience parce qu'il m'est difficile de tout retenir quand je rouvre les yeux.

Colibri

Des collectifs comme les groupes Colibri s'étaient constitués au fil du temps pour contrecarrer l'économie de marché et son modèle pas durable, je m'étais inscrit dans quelques ateliers, j'avais partagé mes connaissances sur les démarches artistiques en milieu ouvert et en retour, j'avais profité de celles des autres, dans le jardinage, les cueillettes sauvages et l'exploitation du bois, notamment. Je m'étais fait quelques copines gourmandes et au final, un chouette réseau.

Au tout début je trouvais ça un peu trop encadré, pas fait pour moi, mais quand j'ai commencé à m'investir réellement, j'ai vu que ce n'était qu'un formalisme de présentation, de la pédagogie pour ne pas se planter et partager du concret. Plus d'une fois je me suis pointé avec l'idée que j'allais remplir des paniers, je me devais de fabriquer moi-même de bonnes choses comme les confitures, les condiments à

base d'ail des ours ou de menthe poivrée. Il y avait les escargots, les champignons, les plantes médicinales, autant de ressources portées par des groupes que le mouvement Colibri avait fédérés.

Conscient qu'un jour je partirais dans une errance sans limite, je m'amusais de savoir quelle part de ces rêves serait la mienne. Si bien que pendant des mois je me suis inscrit dans des stages pour vivre autrement, évitant les nombreuses approches dystopiques, souvent synonymes de bunkerisation, pour rester un citoyen lambda, capable de se débrouiller comme une version pacifique de Rambo.

Quand j'ai commencé à regarder mon quotidien vieillissant, j'ai vu l'obligation d'expérimenter ma vie autrement qu'un objet de bonheur, faire de mon existence un matériau et non une déchéance. J'ai entendu des ermites expliquer leurs modes de vies, j'ai participé à des retraites sur le thème de la fin du monde. Le plus difficile, c'est de ne pas se sentir seul contre la société. Je ne voulais pas m'isoler du monde mais vivre à traverser une partie de ce monde comme des milliers d'hommes l'ont fait pendant des milliers d'années.

Chalumeau Machin

Un chiffon mouillé dans une main (l'idéal, ce serait un vaporisateur mais je n'en ai pas, trop encombrant), le chalumeau dans l'autre, la silhouette d'un homme se met en marche, voilà ce qui je dessine. En pratiquant une culture sur brûlis et en enrichissant le trait. Je vais encore traverser des régions qui ont connu beaucoup de douleur dans le passé : la brûlure de l'esclavage est toujours présente, elle est là dans les plantes commerciales, elle est là dans le cynisme pour faire consommer ce qui n'est pas nécessaire.

Le présent se voudrait pacifique mais il ne faut *pas s'y fier*. Tous ne veulent pas changer. Moi je le fais en taguant l'intérieur des maisons abandonnées. Une bâtisse par jour, avec un humain qui avance vers la droite. Il y a tout une organisation qui s'installe dans ma tête au fur et à mesure que je vieillis, je sens que ma vie n'est rien d'autre maintenant qu'un dispositif qui vise l'équilibre : marcher pour ne pas tomber,.

Parfois je peux dessiner une silhouette en hauteur, bien au milieu du mur, parce que j'ai trouvé une chaise ou un truc assez solide pour grimper dessus. De temps en temps, je montre les épaules dans le style égyptien ou je fais des déhanchements à la manière grecque, une torsion légère pour casser l'hiératisme. Mettre de l'action est source de fiction, je veux entretenir cette source.

Mon chiffon mouillé écrase le papier de la tapisserie quand celui-ci commence à gémir dans tous les sens. Parfois, le spectacle de la contorsion m'empêche d'intervenir, je me réagis pas devant l'agresseur de papiers peints en train de faire souffrir la matière. Je me découvre sadique, fasciné par la transformation de la peau du mur sous le bleu d'une flamme.

Quand j'avais douze ans, je pouvais être émerveillé par les graphs, mais quand JJ et Mart' m'ont lâché, quand Sabine a sonné à la porte de mon studio, ça n'a plus été pareil. Je vivais pas loin d'une école qui tentait de me former quand ma mère s'est enfin décidée à s'intéresser à moi. Elle avait un cadeau à m'offrir : son entreprise me prêtait ses murs pendant dix semaines pour y faire ce que je voulais et y organiser les soirées que je voulais. Le budget n'était pas conséquent mais il a joué le rôle d'un coup de pouce. Un collectif d'artistes s'est créé dans le but de gérer cet atelier éphémère. Il n'y avait pas moyen de se sentir totalement à l'aise dans les locaux de l'école, on nous poussait à produire tout en nous jugeant, nos trucs n'étaient même pas encore secs que les canons de la critique nous tiraient dessus.

L'idée d'un lieu de travail partagé n'avait rien d'original mais on en avait besoin. Pas évident sur le plan financier, c'était dur. La bière qu'on vendait les soirs de vernissage avait le goût de la ténacité, on ne faisait pas de cadeaux. Sauf aux collectionneurs, il y en avait quelques-uns.

Les entreprises qui devaient intervenir sur le chantier de la boîte de Sabine avaient fait du mécénat, des petites sommes d'argent qui s'étaient additionnées pour financer du matériel. Tous les murs avaient été peints, les artistes que nous avons invités avaient révolutionné le graph. J'ai découvert que le street art n'était pas un mouvement artistique mais un mode de vie, un nomadisme mondial, capable de toucher les populations qui voulaient se connecter autrement à la politique. La révolution voulue par les gauchistes des années 70 prenait le visage d'un changement tout autre, mettant hors-jeu compétition capitaliste et endoctrinement communiste.

Après l'engouement pour le développement durable, poussée par les Colibris, ma génération voulait aborder la vie par le partage. Les euphories individualistes, la succession de modèles politiques, les batailles religieuses : tout ça nous avait libérés.

Sabine est arrivée dans ma vie d'adulte naissant avec la légitimité d'une aventurière. Je ne pouvais pas lui reprocher d'avoir privilégié son existence puisque je ne la connaissais pas. A sa manière, elle m'a mis au monde une seconde fois. J'ai déchiré les modèles, les graphs, les belles images, les belles idées. En m'offrant un terrain d'expérimentation, elle a esquivé ses responsabilités passées.

Embarcation

Vider la rancœur, ne conserver que l'enveloppe pour la sécher et la transformer en embarcation. Creuser là où les émotions ont trouvé refuge pour ressusciter le berceau et alléger le voyage sans faire chavirer la conscience.

Ma conscience, ne sois pas rancunière, avance ! Ton moteur est là, le souvenir de tes émotions est pur. Ne démissionne pas de l'art, coupe, taille, ça repoussera.

Nidification

Si je dois dormir dans une forêt ou un endroit désert, je me confectionne un nid ; c'est le nom que je donne à mon assemblage, un rempart circulaire plutôt qu'un truc douillet. Confectionné le plus souvent avec la taille des arbres laissée sur place pour développer l'humus. La première fois que j'ai procédé à une nidification, c'était à cause d'une mauvaise nuit, où des visiteurs me frôlaient un peu trop.

J'ai une préférence pour les hébergements en dur, les abris sous roche, les maisons en ruine, mais ma route n'est pas tracée, mon circuit n'est pas organisé. Je m'adapte au terrain, les nidifications n'ont qu'un but : dissuader les mammifères de m'approcher pendant mon sommeil. Une barrière symbolique mais de plus en plus efficace, les curieux sont découragés par ce qui est instable, mes refuges sont construits pour déséquilibrer les visiteurs et les effrayer.

J'aime regarder mes nids une dernière fois avant de reprendre la route. Au début, je vérifiais que je n'oubliais rien mais, ne possédant rien, je me contente maintenant de saluer la partie de moi-même qui reste collée au nid. Une seule fois j'ai donné un grand coup de pied à mon tas de bois en me disant qu'il n'était pas assez mort. Sauvage parmi les sauvages, il devait y avoir trop d'humidité dans les mousses, la nuit avait été poisseuse.

Quand j'ai bien dormi et que je manque de mur, il m'arrive de taguer le fût d'un bel arbre, juste un petit coup de flamme bleue pour noircir l'écorce en souvenir de mon passage.

Le soir de ma vie

Je voyage d'abord avec les oreilles, ensuite les yeux et enfin les jambes. Je me dirige vers ce qui ressemble à du silence naturel, j' imagine que je vais reconnaître le Sud rien qu'aux sons. Le singulier pour *silence*, le pluriel pour *sons*. Il y a toujours des bruits dans le silence naturel : insectes, vent, oiseaux, je les apprivoise, ils me guident.

Les sons m'accompagnent très fidèlement. Dès que j'ouvre les yeux, ils s'animent. Je pense qu'ils n'attendent même pas que mes paupières se relèvent, ils travaillent directement avec mon inconscient, ils sont là pour me rassurer, surtout quand je traverse des zones désertiques.

Tout ce qui est humain ou d'origine humaine, comme les moteurs, je ne m'intéresse qu'en fin de journée et seulement si j'ai besoin d'un hébergement ou d'une aide. J'évite de croiser du monde dans la journée, j'évite parce qu'on me regarde

avec une insistance qui me gêne. Je détonne en plein jour alors qu'à l'approche de la soirée, je fais figure de pèlerin à qui on ne peut refuser gîte et couvert.

Les soirées tournent le dos aux journées. Si je dois un jour me retrouver incapable d'avancer, il y aura toujours quelqu'un pour accueillir un grand-père et lui offrir un geste de sympathie... *Le soir d'une vie*, cette expression commence à prendre tout son sens.

Jardinage

De plus en plus de lotissements inachevés sont aménagés en potagers, il n'y a pas de toitures, des vignes se sont accrochées aux charpentes posées à même le sol. Je traverse des rues où les travaux ont été abandonnés, de grandes herbes envahissent le chantier, on devine à peine les dépôts de sable, les talus, les tranchées. Les gens font leurs jardins comme ça.

J'ai bavardé avec un homme qui devait approcher des cinquante ans, un look jeune, le visage un peu rouge à cause de l'effort. Il a dû croire que je voulais lui poser une question parce qu'il s'est arrêté en faisant un pas vers moi. La journée se terminait. C'est vrai que je commençais à penser qu'il y avait bien une place pour moi quelque part dans ce lotissement fantôme. L'homme avait envie de faire une pause, nous avons échangé des banalités sur la météo, le travail de la terre, les engins qui tassent le sol, les ouvriers qui abandonnent leurs déchets, la mauvaise terre qui recouvre la bonne terre... Lui, il finissait de nettoyer un terrain, en le vidant de ses caillasses, des morceaux de parpaings et des grosses miettes de n'importe quoi. Il était inquiet à cause d'odeurs bizarres, certainement des produits chimiques qu'on avait laissé s'enfuir. Il avait purifié le sol avec des patates, la première année. J'approuvais son savoir-faire. Dès qu'il rentrait du boulot, il s'y mettait, comme beaucoup de ses voisins, il s'était lancé grâce aux réseaux sociaux et aux souvenirs de vacances chez ses grands-parents.

Je ne sais pas pourquoi je lui ai dit que j'allais chercher du travail dans le Sud, à la manière des Compagnons du devoir, en proposant mes compétences pédagogiques. Il a un peu ricané : *J'ai mis six mois à retrouver un job malgré mon expérience dans le traitement des déchets... j'ai bien cru que c'était moi, le déchet. Je n'aurais jamais dû travailler dans une boîte pour l'international, même si ça payait bien. On faisait de la logistique sur toute la planète, oui, ça payait très bien. J'aurais dû me douter que ça ne durerait pas...*

Je ne l'ai pas arrêté, je crois qu'il n'avait pas assez de mots pour retracer son réel, oublier son sacré boulot de merde à fourguer des ordures aux quatre coins de la planète. De temps en temps, j'en prenais pour mon grade : *Qu'est-ce que vous allez leur dire ? Que c'est une chance d'avoir du boulot ?*

Je lui ai demandé si les mentalités n'avaient pas changé dans sa branche pour qu'il soit dépité comme ça. *Forcément, si les gens produisaient moins de déchets, son job*

en prenait un coup. Il avait fait le mauvais pari, il n'avait pas voulu voir venir le changement. On ne jetait plus pareil, il fallait valoriser. Cet homme-là n'avait jamais su être un décideur et ça lui pesait. J'ai vu dans son regard quelqu'un qui ne savait pas faire face, quelque chose comme un blocage au moment où il n'en faut pas.

Les nombreuses mesures de rétorsion que se sont infligées les Etats, suite aux crises sanitaires, ont obligé les industriels à se détourner des productions à obsolescences programmées pour privilégier le recyclage. Il y a eu tellement de ruptures dans les approvisionnements que les gens y regardent à deux fois avant de jeter quoi que ce soit. C'est le bon côté des crises. *La crise est au capitalisme ce que le jouet est à l'enfant.*

Ça lui faisait du bien à mon jardinier de parler à un inconnu. Quand il a compris que je cherchais un coin pour dormir, il m'a proposé le gîte et le couvert ; je ne me sentais pas capable de l'entendre parler des heures et des heures, j'ai refusé la chambre mais accepté son repas. Quand la conversation a dévié sur ses photos de famille, je me suis senti rassuré d'apprendre qu'il n'avait pas coupé tous les ponts.

Petits commerces

Ils ont déposé sur des planches leurs légumes comme de précieux trophées. La production de leurs jardins n'encombre pas les étals mais cette rareté n'en est que plus précieuse. Les petites betteraves rouges sont ficelées ensemble, comme de précieux bouquets, avec les fanes, et puis d'autres lots, les prunes, les carottes, les pommes de terre, par quatre, cinq ou six, dans des barquettes de fortune séparées par des poireaux fringants. Ce petit jeu de regroupement m'interpelle, j'imagine qu'il y a un poids bien rond derrière, cinq cents grammes ou un kilo, mais il accentue le dénuement.

Autrefois dans les marchés, j'adorais les cascades de blettes ou de laitues, le déversement de la nature, sa générosité. Le talent des producteurs ! J'aimais moins les stands qui rangeaient fruits et légumes calibrés. Le désordre des légumes fraîchement arrachés et la convocation des habitués, caddies au pied, poireaux fringants. Oui, c'était un spectacle cette vitalité, où chacun donnait rendez-vous à ses copains pour un café face au soleil, quand ce n'était pas l'heure de déguster les huîtres avec un verre de vin blanc.

4 X 4 paléotomobiles

A l'entrée de la ville, deux grosses voitures sur un parking de covoiturage. Le panneau signalant le covoiturage était fatigué mais il restait stoïque avec son bleu pâlichon. Je me suis approché, je trouvais surréaliste le tableau de ces SUV, des 4X4 de films américains, occupant presque la totalité d'un espace paisible. On

semblait avoir respecté ces voitures comme des reliques d'un autre temps. Les propriétaires pouvaient-ils revenir ?

Je n'ai jamais été intéressé par l'automobile mais cela ne m'empêche pas d'être curieux pour ce qui sort de l'ordinaire : ces deux monstres de la route étaient carbonisés à l'intérieur. Les vitres étaient brisées, la rouille et une mousse verte s'attaquaient à la peinture, autour des impacts de balles qui avaient favorisé l'oxydation. Ces véhicules n'avaient rien à voir avec les voitures pourries qui n'attendaient plus rien au fond des hangars, à part la couverture marron de la rouille.

Celle qui avait un taureau sur son écusson était grise alors que l'autre, avec ses ailes, un B entre deux ailes, était noire. Des voitures de la drogue ? J'étais peut-être sur la route du cannabis ou de la cocaïne. L'un des derniers règlements de comptes parce que les politiques ont fini par capituler en légalisant tout ça.

J'ai fait le tour de ces voitures en me demandant si les enfants jouaient avec comme je pouvais le faire avec les vieilles machines des agriculteurs que JJ stockait dans son cimetière derrière l'entreprise, malgré les odeurs d'huile de vidange et les possibilités de se blesser sur les fourches. Je me suis attardé sur les taches sombres des sièges parce qu'elles formaient un creux très léger, faisant croire à un sang agressif plutôt qu'à une carbonisation. Quatre taches dans la grise et 3 dans l'autre, de quoi intriguer mes restes d'historien. Dans ces moments-là, ça papillonne, mon cerveau met les sièges en position *document historique* et ne m'autorise pas à m'éloigner du sujet tant que je n'ai pas livré un rapport.

Ces grosses voitures étaient maintenant attaquées par la nature et son complice, le temps. Je tournais autour de deux fauves qui se transformeraient en squelettes, tout doucement, pour rejoindre ma *Paléotomobile*.

Intrus

Je ne sais pas comment ça s'est fait mais je me suis retrouvé dans les ronces en me réveillant ce matin. J'avais rassemblé des branches pour sécuriser mon couchage comme j'en ai pris l'habitude, j'étais épuisé. Au réveil, j'ai cru que des araignées avaient tissé des toiles au-dessus de moi mais j'ai senti des griffures au lieu des petits craquements collants, rien de filandreux, seulement des tiges épineuses qui voulaient m'enchevêtrer. J'ai remonté les manches de ma veste pour protéger mes mains, puis j'ai balancé mes bras dans tous les sens pour déchirer le filet qui me recouvrait. J'ai hurlé pour reprendre confiance.

J'ai eu l'impression de me débattre avec du Velcro pendant une éternité. Les épines étaient trop jeunes pour mordre le tissu de ma vieille parka. Il n'y avait rien d'hostile mais c'était tellement bizarre et désagréable, comme si je devais émerger d'un champ de bataille alors que j'étais venu là pour me reposer.

Le sol de la forêt était tapissé de ronces, les plantes s'étaient levées la nuit pour envahir l'espace des feuilles mortes. Un garde-forestier qui m'avait vu cueillir des bourgeons m'avait prévenu que cette plante mal aimée, à l'exception de ses fruits noirs qu'il faut avoir la patience de laisser mûrir, cette plante était bénéfique pour les jeunes forêts, elle les protégeait des intrus.

Le bruit des civilisations disparues

Je me suis laissé guider sur un champ de ruines afin d'écouter les bruits des gens qui vivaient là. Beaucoup de conversations dans des langues vernaculaires mélangées à des idiomes internationaux. Le sol s'élevait tout doucement, je ne m'en rendais pas compte, mais il y avait eu plusieurs peuplements, comme la cité troyenne découverte par Schliemann. J'ai cru comprendre que les quartiers n'avaient pas été changés mais ceux qui les habitent actuellement sont essentiellement des archéologues, avec de très longues missions. Ces chercheurs internationaux se partagent l'histoire et le présent.

Publicités

Dans les campagnes que je traverse, le code des couleurs qui régleme la publicité donne moins de choix aux panneaux. Les gens n'achètent plus autant de véhicules qu'autrefois, ils les réparent, alors il n'y a que des affiches oranges, des pubs pour des pièces détachées très précises. A part les durites, les autres ne me disent rien. Batteries, pneus réchappés, ventilateurs... ça y va !

A part l'orange, il y a le blanc. Depuis la déferlante des coronavirus, il n'y a jamais eu autant de remèdes offerts aux publics, je crois que ça rend les gens malades. Toutes les tranches d'âge ont leurs gammes. Il faudrait de la pub sur la pub pour comprendre quelque chose mais je m'en moque, je ne prends plus de tranquillisants.

Entre le bleu *azur* pour le logement et le bleu marine pour les vêtements, il y a des malins qui ont rapproché les deux domaines, quelque chose comme vêtement hébergeur ou logement vestimentaire mais je n'ai pas compris le langage. L'autre jour je me suis servi intelligemment d'une bleu clair qui était retenue à un panneau par des cordes élastiques et je l'ai tendue entre les poteaux d'un arrêt bus. J'étais à l'abri du vent, allongé sur un grand banc. J'ai remis la pub à l'envers en partant, pour attirer l'attention. Plusieurs fois j'ai réussi à en démonter pour m'enrouler dedans ou me protéger. Je les remets toujours en place, elles servent à des gens comme moi et à des poètes. Je les passe rarement au chalumeau !

Quand j'avais un crayon feutre, j'écrivais quelque chose à mon tour s'il y avait un message qui me plaisait. Ils sont souvent mignons ces messages, ils manipulent un humour désabusé. Un observatoire aussi : j'y découvre le langage nouveau qui s'élabore autour de l'anglais. Et beaucoup de petites annonces. Les gens ne vendent

pas, ils troquent. Localement, ils alimentent leurs réseaux avec des annonces qui mélangent aphorismes et vie pratique. La morale de leurs sentences est pleine d'ironie.

Ces messages témoignent de sursauts dans lesquels tout, absolument tout se mélange. Les publicités ont le mérite d'amplifier la réalité, les codes RVB imposés par l'ONU suite aux crises commerciales incitent au détournement, c'est parfaitement distrayant. Les publicités coûtent de plus en plus cher. Autrefois les Etats se finançaient en grande partie sur les carburants, aujourd'hui ils pompent dans la publicité sous prétexte qu'elle n'est plus nécessaire.

Pause repas

De loin j'ai vu une belle forêt dense, j'ai accéléré mes pas pour échapper à l'orage qui menaçait mais la pluie n'est pas tombée, juste un peu de vent et de chahut. Tout ça pour me retrouver dans une curieuse forêt : pas de bruit, pas d'oiseau, pas de vent, un silence incroyable tout à coup. Les sapins ont été plantés tellement serrés que leurs branches sont mortes sur trois ou quatre mètres, privées de lumière. Je ne peux pas m'adosser aux troncs parce qu'ils sont hérissés de moignons ou obstrués par des branches, je dois me contenter d'un creux qui a dû abriter une famille de sangliers.

Hier je me suis arrêté dans un lavoir pour reprendre des forces. Un lavoir splendide, construit comme un cloître mais avec une forme oblongue pour le bassin et une charpente épaisse, soutenue par des poteaux noirs posés sur des socles en granit. Un mur de pierre tenait le vent en respect, laissant courir la limpidité du bassin dont la forme intriguait ma rêverie digestive.

A l'heure où les lessives industrielles disparaissent, les néomairies rénovent les lavoirs et bichonnent les rives empierrées, ces sites sont bien mieux entretenus que les chapelles ou les mosquées. Quand j'ai le choix, je n'hésite pas à faire halte dans une ancienne bâtisse religieuse, si le soleil tape fort et qu'il n'y a pas d'arbre, c'est l'idéal pour dormir. Les lavoirs, c'est ce qu'il y a de mieux pour une petite pause, à condition qu'ils ne soient pas fréquentés.

J'ai discuté avec l'une des communautés qui travaillent à recycler les matériaux des monuments anciens, je voulais savoir comment elles se décident, quoi détruire, quoi protéger. Presque tous les clochers et minarets ont disparu parce qu'ils devenaient dangereux, on a profité qu'une toiture s'effondre sur un enfant pour les raser. Les religions ont caché leurs agonies derrière cette excuse. Les salles de prières des néomairies assurent la relève, c'est bien qu'elles soient entretenues par toutes les confessions, à tour de rôle, mais je pense qu'il s'agit simplement d'une transition, les fréquentations baissent, c'est certain. Il y a encore des rassemblements évangéliques dans des espaces privés mais beaucoup moins depuis la première pandémie.

Quand je suis passé à côté d'eux, ils étaient occupés à jouer sur une sorte de parking. Calmes, assis sur des troncs d'arbres. Ils se sont arrêtés à l'instant où je me suis trouvé à leur hauteur, avec de drôles de regards dans leurs visages pâlots. Je leur ai dit bonjour. Ils se sont levés aussitôt, sans quitter leurs places. *Bonjour monsieur* : j'ai senti une question en attente, je n'ai pas bougé : *Ça va ?* Non, ça n'allait pas, j'ai vu des yeux rougis, des échanges de pensées silencieuses. Ils n'osaient pas me dire quelque chose. Je me suis approché un peu mais pas trop car je me sentais trop grand à côté d'eux. *Ça ne va pas, dites-moi ?* Je parlais lentement, ils voulaient me répondre mais ça ne sortait pas. *Vous allez où ?* a fini par me demander celui qui a frotté ses mains sur son pantalon.

Vers le sud, pourquoi ?

Le sud, c'est là où il fait plus chaud ?

Oui, tu connais ?

Notre mère est

Laisse !

Silence à nouveau.

On s'est perdu.

Non ! Dis pas ça !

Le plus grand, celui qui ne cherchait pas à essuyer ses mains sales a fait un geste en direction de l'autre garçon.

Vous êtes frères ?

Oui. On ne veut pas retourner au foyer.

Au foyer ?

Ils étaient habillés avec un certain soin, ce détail m'avait échappé à cause de leur attitude, la saleté sur les mains et une partie des vêtements. Ils avaient une mine pas formidable, les cheveux un petit peu en désordre. Entre huit et douze ans, gentils comme tout.

Vos parents vous ont mis dans un foyer et vous vous êtes enfuis ?

Je m'étais dit qu'il fallait les questionner doucement, et là, je commençais à m'emballer. J'ai continué mes questions en baissant la voix et en me penchant légèrement. Il ne fallait pas les brusquer, ces deux garçons n'avaient rien à faire sur cette route déserte.

Nous avons marché toute la journée, jusqu'à ce qu'ils reconnaissent les habitations d'un gros village et me demandent de les accompagner à l'école. La rencontre avec les adultes de cet établissement poussiéreux n'a pas été simple mais les mômes ont paru rassurés. J'ai dormi sous le préau après avoir partagé le repas du couple de surveillants.

La chute des lettres

J'ai rêvé que tous les mots d'une bâche, ceux dont je comprenais mal le sens du slogan, tous ils tombaient sur moi, comme des larmes parce que je ne les comprenais pas. En fait, je croyais secouer une couverture mais j'ai reconnu la bâche sous laquelle j'ai dormi il n'y a pas longtemps, avec sa couleur bleue qui commençait à se piquer. Des bâtonnets surgissaient, comme ça, comme des mouches attirées par ma peau, c'était un mouvement répétitif. Les lettres se détachaient en pivotant ou en tremblant, juste ce qu'il faut pour ne pas me réveiller. Mais j'étais réveillé ! C'est cela qui m'agaçait, le slogan voulait s'échapper sans me gêner mais j'étais réveillé, occupé à comprendre le sens du message. Une partie de moi me demandait de me secouer, pour me lever et partir, l'autre me disait de prendre mon temps puisque j'étais à l'abri.

J'ai reconnu l'installation vidéo de Tsang, dans laquelle il projetait des pluies de mots, en rouge, avec des sons d'averses très fortes. Pendant des années, après la biennale de Lyon où je l'ai découverte, j'ai rêvé de pluies moitié calligrammes, moitié Tsang, toujours avec des couleurs chaudes.

Soldats au repos

On m'avait prévenu : ils occupent la route toute entière jusqu'au pied des collines. Effectivement, ils sont là, partout de chaque côté de la route. Des tentes, des armes, des camions, des fringues : tout est uniforme. Certains ont juste ouvert la veste, laissant le T-shirt comme une tache claire sur le corps. Il fait beau, ils en profitent. J'ai l'impression d'être face à un champ de fringues militaires. Beaucoup de corps sont allongés ou adossés à des sacs kaki, leurs têtes rasées sont repérables : roses, blondes ou brunes, pas beaucoup de cheveux, pas de casque, même pas de lunettes de soleil. Même les filles ont des coupes sévères.

Aurais-je peur de traverser cette foule qui ressemble à un désastre ? Un désastre pacifique. Où est la menace ? Je me sens observé, à distance. Ils sont assez loin de la route, leurs regards ne pèsent rien, les visages bougent à peine. Un large silence domine. Il me fait presque peur, ce silence. Ils ne sont pas en guerre. Une mission d'entraînement, un exercice de plus pour forger un peuple de combattants. Les discours affirment qu'il n'y a plus de guerre mais qu'il faut s'engager pour la paix, faire respecter la paix.

On m'a dit qu'ils transportent un groupe de prisonniers. C'est la première chose qu'on m'a dite : des expatriés, des fuyards. On ne sait même pas s'il faut les considérer comme des migrants parce qu'ils portent un mélange de vêtements civils et militaires. Je fouille des yeux le bivouac à la recherche des captifs, tout en avançant sur la route. Je finis par repérer ces gens qu'on a arrêtés, une vingtaine. C'est le grillage qui m'a guidé : les prisonniers s'y tiennent adossés ou debout, les mains accrochées dans les mailles. Un groupe d'hommes jeunes. Tristes.

D'où viennent-ils ? J'interroge un soldat qui traverse la route en tenant une bassine à deux mains. Il marque un temps de surprise, me regarde des pieds à la tête avant de se décider à me répondre en reprenant son chemin: *Saoudiens*. Ce n'est pourtant pas un secret d'Etat, je me dis, il fallait bien que ce soit leur tour à eux aussi. En tout cas, ce ne sont pas des familles, ils ont tout pour être déserteurs. Leur royaume se déchire, ça va faire comme la Libye ou la Syrie, des années et des années... Les gouvernements maintiennent des unités militaires pour quadriller les zones frontalières et rassurer les opinions publiques. Le soldat qui m'a renseigné portait un insigne bleu sur ses épaulettes, c'est donc un régiment européen. Je suis sûr que les Saoudiens aimeraient revêtir cet uniforme.

Il me faut un long moment pour traverser le campement. Il se termine par un chapelet de camions bâchés, disposés comme un rempart, prêts à partir, avec des sentinelles casquées entre chaque véhicule. Des soldats verrouillés dans leurs uniformes, gardiens d'un champ de débraillés. Je continue de m'éloigner puis je me retourne, pour marcher à reculons et observer une dernière fois la forteresse de camions. Le crénelage redessine la vallée, comment croire que la guerre peut être concernée par un tel campement ?

Tenir en respect les pays qui maltraitent les droits de l'homme tout en refusant d'accueillir les ressortissants ? Les pays qui perdent les deux tiers de leur population devraient changer de nom ! On remercie les régimes qui libèrent de temps à autre un journaliste ou un avocat mais c'est se moquer des militants, c'est comme si on ouvrait une bonne bouteille pour fêter une transaction, dans le couloir d'une prison.

Rat et chien

Le rat qui renifle les mines anti personnelles, le chien qui recherche les fosses communes, l'âne et le mulet qui attendent des chargements... Cela fait maintenant plusieurs villages où je croise plus d'animaux que d'humains. La guerre en a éliminé bon nombre, ceci explique peut-être cela. J'ai observé les *cricétomes*: ils ressemblent à des rats géants, grattent le sol jusqu'à découvrir la mine puis attendent leur récompense. Comme ils ne pèsent pas assez lourd pour déclencher les engins explosifs et qu'ils sont dotés d'un excellent flair, les voilà employés comme travailleurs saisonniers pour repérer le TNT. Vu comment ils trottent, on ne les verra pas grossir à cause des friandises. J'adore les voir fouiner dans tous les sens avec leurs moustaches en balayette.

Quant aux charniers dont on parlait en baissant la voix, je les ai découverts avec un berger malinois qui a coupé ma route pour s'arrêter à quelques mètres de moi, là où le sol ne montrait pas de signes distinctifs. Il n'a pas aboyé, sa tête s'est balancée en soufflant mais on pouvait comprendre que le dressage était passé par là. Faire silence au-dessus des *zones mortifiées*, un mode de vie qui se développait jusqu'aux animaux. Le silence était rompu par les coups de marteaux, deux hommes piquetaient chaque parcelle repérée par le chien. Le bel animal reniflait les tiges rouges, une sorte de récompense-réflexe, son flair pouvait compter les âmes des morts fuyant par là. Quand le malinois s'est tourné vers moi, j'ai senti un grand calme dans son regard et en même temps, je me suis demandé où s'arrêtaient ses yeux. Ça m'a fait bizarre.

Deux jours

Temps maudit, je suis au bout du bout, le découragement me guette. Petit berger sans étoile, suis-je encore capable de prendre la route ? Pas fatigué mais sac vidé, l'énergie qui était en moi a disparu. Ni force, ni envie. Atteindre le bout devient impossible, ma volonté s'épuise. Et en même temps, je ne recherche que cela, l'épuisement. Rechercher et toucher ce qu'il y a d'ultime dans mon corps, j'imagine quelque chose qui ressemble à un pré-sommeil. Je suis dans un état de somnolence ambulante.

Dire de moi que je suis vieux, trop vieux pour continuer, et puis me relever, jeter mon sac sur l'épaule et penser *Je continue !* Ne prendre aucune résolution létale si ma conscience clignote en mode découragement. Encore deux jours. Je me donne deux jours d'attente météo, je suis trop avancé pour abandonner n'importe comment. Je suis vieux mais pas encore assez, il me manque deux jours.

La première fois que je me suis laissé surprendre par une intempérie, j'étais au milieu d'une lande. Cette fois-là, la première de ma vie nomade, j'ai cru que j'y laisserais ma peau. Le ciel s'était obscurci à une vitesse folle avant de me tomber dessus. Toutes les forces de la nature ! Je me suis recroquevillé, les jambes serrées contre la poitrine, ramassé, en boule. J'ai fini par pleurer puis mon cerveau s'est déconnecté. J'ai repris conscience avec la douleur de mes muscles, les crispations me lançaient des décharges électriques. Comme pour me réveiller aussi, parce que c'en était fini de l'apocalypse. Un vent doux m'a poussé à repartir, j'ai marché en automate.

Jade

La rivière n'est plus jaune mais jade, entre la couleur du jade et l'épaisseur d'une émeraude fondue. Mon regard a plongé dans la matière liquéfiée : j'ai beau avoir encore froid, j'ai beau contracter mes épaules, les couleurs bouillonnantes ont pris ma raison. Toute la richesse des pierres précieuses s'enfuit. C'est fascinant. Tant de nuances cristallines quittent les lieux, tant d'énergies. Une urgence bouscule les flots,

la rivière dégueule. les obstacles ne peuvent rien, l'eau passe en trombe, ivre, folle, déchaînée. Elle ne chante plus, elle vocifère.

Je ne peux pas me détacher de cette masse qui ondule entre les berges, mes yeux se gorgent du spectacle, la rivière chevauche son lit dans un galop qui déjoue les forces de la terre, elle les draine sans fin. Pourquoi ça ne s'arrête pas ? Elle est capable de nager et de voler en même temps. Sans vieillir. L'eau ne vieillit pas. Et celle-là encore moins.

Le banc

Je marche en parlant, je parle en marchant. Je me parle pour entendre ma voix et rester concerné par mon existence. Je peux marcher deux à trois journées entières sans rencontrer une seule personne avec qui échanger des mots ou des sons. Le pire, c'est qu'il m'est arrivé de croiser des gens tellement absorbés par leurs tâches qu'en leur disant bonjour, j'ai cru enrayer leur vie. Entre mon désir de remuer les lèvres et leur labeur mutique, il y avait de quoi s'effondrer. Heureusement, le rire nous a sauvés, je crois que chacun se retrouve surpris par la réaction de l'autre.

Un jour, peut-être au troisième mois, peut-être au sixième (je n'ai plus de calendrier), je me suis laissé attirer par le mur d'une grande bâtisse, une sorte d'église avec trois fenêtres aux vitraux pâles. Je me suis assis sur la belle pierre qui bordait ce mur, un bloc de granit poli par l'usage mais dont les bordures avaient gardé le grain, juste ce qu'il faut pour que la main s'y attarde. Et puis j'ai observé tous les changements de lumière qui environnaient le banc, en attendant. Attendant que des habitants viennent à moi qui ne bougeais pas, ou si peu, la tête légèrement renversée en arrière pour me reposer. Nourri avec ce qui restait dans mes poches. Avalant les petites choses qui tentaient de pousser entre les moellons des murs.

J'avais droit à des petits signes de tête, des bonjours. La politesse dans les regards, on me dévisageait rapidement. Jusqu'au moment où je me suis endormi, tout affaissé contre mon sac. C'est un couple d'enseignants qui m'a réveillé, vêtus de sombre tous les deux, elle avec un foulard soyeux, lui avec un bonnet de docker, ils parlaient un anglais tout simple mais qui me convenait parfaitement. Au loin, quelques groupes observaient la scène. Le couple m'a emmené pour me montrer à leurs élèves, ensuite ce sont les élèves qui voulaient me montrer à leurs parents.

Je ne sais pas pourquoi j'ai pensé que le Sud se trouvait sur ce banc. Exactement là contre un grand mur lumineux, presque sacré. Depuis ce moment, je m'intéresse aux pierres qui ont été converties en assises pour savoir si je peux poser mon derrière dessus pour participer à son usure.

Les pauvres s'en sortent mieux

Ce sont les familles les plus démunies qui ont sauvé de la famine les nantis, les gros riches comme il se dit encore par ici. Les commerçants, les restaurateurs et tous ceux qui profitent des beaux quartiers des centres villes n'ont échappé à la famine que grâce aux dons des habitués de la débrouille. Le confinement puis le couvre-feu et ensuite le blocus ont cassé les mentalités en mettant l'absence de nourriture sur la table. Eh oui ! Ça ne sert à rien d'avoir des sous quand il n'y a plus rien à acheter, et ça ne sert à rien d'être riche quand il n'y a plus de pauvres à manger.

Ils viennent avec leurs grosses voitures, quand ils réussissent à mettre du carburant dans le réservoir et qu'ils ont une récolte de légumes à ramener dans leurs hôtels particuliers. Ils travaillent la terre après avoir troqué les costumes ou les tailleurs neufs contre des vêtements qu'ils jugent démodés mais qui restent luxueux aux yeux de leurs « conseillers », ces gens qui ne changent de vêtements que les jours de fête.

Les pickups

J'ai vu les pickups stationnés sur le versant. Quand je me suis approché pour découvrir la vallée des oliviers, j'ai reconnu la blancheur agressive des véhicules de la milice. Des engins tout neufs venus faire connaissance avec le terrain, une ligne tranquille au-dessus d'une mer de feuillage mollement agitée. L'Etat avait enfin livré les communes frontalières, cela commençait à faire un bail que les milices travaillaient avec leurs véhicules personnels en attendant les pickups.

Les hommes que j'ai croisés plus tard avaient le physique de l'emploi, leurs visages de bouledogue m'ont reniflé à distance. Ils ont ralenti à mon approche, j'ai eu droit à des saluts brefs et respectueux. Mon physique un peu vénérable y est pour quelque chose, plus je m'éloigne des villes, plus je suis perçu comme un sage. Mon mètre quatre-vingt-dix en rajoute aussi. Je suis fréquemment précédé par des jeunes qui, m'ayant dépassé sur la route, parlent de moi aux notables de leurs villages. Les plus anciens m'attendent, mine de rien, pour s'informer. Alors me voilà à colporter des nouvelles ! Oui, j'ai vu ceci ; non, pas ça... Les pickups étaient tellement attendus que j'ai commencé par eux. Les gens pensent que ces véhicules vont permettre d'assister les fuyards. Leur campagne manque de bras, ils aimeraient que les migrants secourus s'installent sur leurs terres. Il y a du travail, celui-ci n'est pas difficile. Je me suis permis de douter officiellement des compétences sociales de la milice, ils avaient des têtes pas vraiment accueillantes. Les villageois ont paru surpris mais je crois qu'ils ont fini par comprendre pourquoi leurs plans n'avaient pas de succès.

Par sa démarche un peu rude et son regard embusqué, je devine le passé de mon voisin de table. J'en ai vu pas mal de gars comme lui, comment font-ils pour vivre enfermés des années durant, sous le régime d'une violence inimaginable ? Où trouvent-ils l'espoir d'échapper à la souffrance ? Je ne sais pas si j'aurais eu cette flamme, tenir tête à l'enfer. Une toute petite flamme, une chose secrète, que les dictatures sont incapables de détruire-

Le vieillard qui est assis devant moi me regarde avec du gris dans les yeux, il remonte des profondeurs alors que moi j'y descends. Je ne suis pas sûr de savoir de quoi je parle, je n'ai pas d'opinions qui méritent qu'on m'enferme. Mon voisin est libyen, je ne comprends pas tout ce qu'il dit, il passe de l'anglais au français pour me raconter sa vie dans les prisons. *Abou-Salim*, un nom qui revient souvent dans sa bouche.

Mon statut devient ambigu tout à coup : qu'est-ce que je fais dans ce centre d'accueil ? Tout ça pour avoir marché quelques jours au milieu d'un groupe d'hommes usés ?

Je regarde son plateau, j'ai l'impression qu'il se nourrit de rien. Il joue avec ses noyaux de dattes, il les fait glisser du bout de son index tout doucement sans s'arrêter de parler. Je l'écoute tard dans la soirée, devinant les murs, la haine, les privations, les souillures. Mais je ne sais pas pour la douleur, il y a quelque chose de pudique dans son attitude. *Ils m'ont tout fait*. Quand il lâche cette phrase, avec la lenteur de ses gestes et le silence de sa respiration, je comprends qu'une partie de l'homme continue à dériver. Il n'avait pas vingt ans quand on l'a arrêté.

L'eau n'est plus colorée

L'eau n'est plus épaisse. Elle a repris son écoulement tranquille, la foule a disparu, les engins sont partis. La patience du temps noyée dans les reflets du ciel, je suis remonté sur le pont pour contempler le spectacle. Me laisser entraîner par le rythme des flots calmés, mieux respirer, reposer le corps. J'aimerais dériver à la surface de cette rivière presque limpide. Presque : c'est ça que je regarde maintenant, le voile qui finit d'essuyer l'intérieur de l'eau. Les dernières traces de boue rouge filent vers l'oubli. L'odeur était encore terreuse quand mes doigts ont peigné la chevelure ridée de Cinquante, je ne pouvais pas faire grand-chose de plus, les éléments avaient trop de colère.

Il y a longtemps que les divinités ont déserté les légendes mais leurs énergies sont toujours présentes, elles emportent l'insaisissable et obligent mon corps à faire halte afin que mes songes se recueillent. Des gestes féériques s'emparent de ma volonté pour qu'elle ne résiste pas quand l'eau se métamorphose. Se déshabiller tout simplement et s'inviter au bain. Ce qui a été charrié pendant des jours et des jours

est passé dans les veines d'autres rivières. Il faut en profiter, la tiédeur du Sud commence. Je descends avec la promesse de purifier mon voyage.

Lorsque mes bras se sont avancés pour fendre l'eau, Cinquante s'est emparée de ma conscience, elle voulait me sauver d'un piège qui me dépassait. Je savais que je nageais malgré moi dans une chose inconnue, chargée de troubles. Un sacrifice éphémère, mes muscles pleuraient de vieillesse, je ne comprenais rien mais des forces comptaient sur moi. Quand j'ai retrouvé mes facultés, j'ignorais que j'étais au fond de l'eau, je me croyais au théâtre face à un spectacle des forces divines qui se jouait derrière un épais rideau rouge. J'étouffais de ne rien comprendre alors, instinctivement, mes bras ont écarté l'étrange tissu, j'ai répété ce geste plusieurs fois pour échapper au malaise qui m'oppressait et c'est comme ça que je me suis retrouvé à la surface de l'eau. Grâce à un mouvement de brasse, je suis remonté à l'air libre.

Tempête

L'odeur de l'air m'écoeürait quand un tourbillon de poussière rouge s'est brusquement levé. Je me suis approché de l'eau, espérant m'échapper de l'affolement qui gagnait la troupe. Hommes, femmes et enfants hurlaient toutes sortes de peurs et de cris. Par-dessus tout, les pales des gros hélicoptères mélangeaient leur bruit à la peste et à la poussière.

Je n'ai pas le souvenir d'une chute dans la rivière, je suis entré malgré moi dans une vapeur âcre puis tout s'est brouillé. La tempête avait 24 heures d'avance, elle s'est abattue sur le village alors que des *Avicopters* évacuaient la population.

Les dormeurs

Ils ne sont pas morts mais on le dirait. Par endroits les corps forment des paquets, des regroupements comme volontaires, avec des signes d'affection, souvent en positions fœtales. Pas de sacs, pas de bagages, habillés normalement, figés, comme cassés par une force souveraine. Je me suis penché sur le premier corps pour tâcher de comprendre, d'aider peut-être, faire quelque chose. Mais non, rien. Leur sommeil est puissant, j'ai vu un puis deux corps bouger, de loin, lentement.

Un visage a grimacé quand le corps s'est retourné, un visage nu autour de la bouche, avec des yeux fermés et aucun cheveu. Un visage sale, j'ai cru que la personne souffrait. Je me suis approché, c'était une femme ! Pas très âgée, la trentaine, emmitouflée, un peu maigre. Je suis resté là, planté à la regarder. Regarder la jeune terreuse, son poing serré dans le vide et puis un foulard enroulé autour du cou. Ça me perturbe toujours un visage féminin sans cheveu, j'y vois le cancer de Sabine.

Vont-ils y passer toute la nuit ? En fait, il fait nuit depuis déjà longtemps mais la lune brille tellement. Je pourrais continuer à enjamber les dormeurs, ou bien me blottir auprès d'une fille aux jambes nues. J'ai bien peur que ce spectacle de corps gelés par le sommeil soit seulement une première ébauche de ce qui m'attend. Je commence à comprendre pourquoi certains hameaux étaient vides.

Devant eux se dresse la silhouette d'un entrepôt, une grosse masse bâtie comme une église avec sa cascade de dépendances et son clocher de mirador. Les dormeurs doivent attendre quelque chose de cette construction fortifiée, il y a un petit rougeoiement sur le côté mais aucun bruit, à part le grognement d'un molosse derrière la grille. Je dois rejoindre mon groupe, nous sommes cinq à traverser cette région sous tension. La prochaine bourgade n'a pas meilleure réputation.

Squelettes

Pensant prendre un chemin plus calme, je me suis égaré dans la forêt. Le calme, je l'ai trouvé mais j'en ai profité plus que nécessaire : je suis tombé sur un groupe de maisons délabrées avec un couple de squelettes adossé au mur de la dernière bâtisse.

Plus j'avancerais dans cette forêt, plus je découvrais des traces d'exploitation, des troncs débités, des branchages entassés, des résidus métalliques rouillés. J'ai longé une série de bâtiments que je n'ai pas réussi à identifier avec certitude. De structures basses, très allongées avec des matériaux robustes. Rien d'un casernement, peut-être d'une ferme. Mais alors quoi ? J'aurais bien vu un élevage d'animaux autochtones, des reptiles, des rampants, et puis je suis tombé sur les squelettes, les pensées pleines de questions sur ce que je considérais être une exploitation.

Les squelettes étaient partiellement recouverts de vêtements ; je suis resté longtemps à les regarder, pensant qu'ils me parleraient, qu'ils se métamorphoseraient pour me raconter leur histoire et celle des lieux. J'avais beau scruter les alentours, les débris ne me disaient rien, la sécheresse avait tout aspiré. Je marchais sur de rares fragments de faïence, de tuile et de ferraille. A part les deux restes humains et les boutons cousus aux tissus, tout était éparpillé, les choses avaient choisi de disparaître de manière aléatoire.

Je les ai observés dans tous les sens, ces deux macchabées, je me suis accroupi pour tenter de les comprendre en détail. Je n'avais jamais vu de corps humains décomposés jusqu'aux os. Je ne les ai pas touchés, j'aurais eu le sentiment de violer des années de solitude. Les postures ne montraient aucune sorte d'agression, ce n'était pas à moi de faire le charognard.

Je me suis rappelé ces émissions documentaires qui faisaient si bien parler les ossements préhistoriques. L'un de ces scientifiques aurait analysé un fémur, une molaire ou un bouton pour en déduire des connaissances et formuler des hypothèses. Tandis que moi, je voyais un couple qui avait attendu la mort en

s'asseyant ici un beau soir d'été. Une exploitation mystérieuse, quatre maisonnettes en ruines, deux cadavres : Il y avait de quoi faire un documentaire.

Village fantôme

Encore un village abandonné, envahi par la végétation. Portes, portails, volets, clôtures, soigneusement fermés. On dirait que les gens sont partis en prenant leur temps puisque rien ne témoigne d'une quelconque soudaineté. Aucun signe de malheur, à l'exception d'un camion-citerne éventré. Ce petit camion, chargé de livrer du fuel aux particuliers, est figé sur la chaussée, à une entrée du village, sa cuve est déchirée tout du long, le métal de la citerne est bombé, il a dû craquer. Sans cette déchirure, je serais tenté de croire que l'utilitaire vient de faire halte à l'instant. Serait-il responsable de la désertification du village ? J'ai tourné autour à la recherche d'indices mais rien, pas de trace, pas d'odeur. Comme partout, la fraîcheur du végétal, la même que celle qui m'accompagne quand je longe des talus. Je m'étonne de ne pas voir de squelettes, comme j'ai pu en découvrir l'autre fois le long d'un mur. Le seul squelette, c'est ce camion. Ses portes sont verrouillées, sa cabine vidée, même pas un papier ! Je retransverse le village fantôme comme si je ne voulais pas quitter un musée sans revoir une ou deux œuvres : la branche cassée qui repart du sol, les bassines envahies de plantes qui débordent comme des jardins suspendus. Je cherche les détails de l'histoire qui s'est emparée du village, il y a bien autre chose à comprendre que le logo du camion de fuel, un coquillage jaune.

La guerre est finie

La guerre est finie parce qu'elle ne veut pas recommencer. On ne va plus envoyer de soldats, ça ne veut pas dire que les autres vont rentrer tout de suite. Un accord a été signé, un de plus. Va-t-il tenir ? Tant mieux pour ceux qui sont rentrés en attendant les jours meilleurs mais moi, je n'attendais rien, je n'ai pas rebroussé chemin.

Leur guerre n'avait pas encore commencé que des mondes tournaient déjà en conflit, les anciens disaient qu'il tournait à l'envers parce que le rationnement s'était instauré dès les premières menaces. Le couvre-feu était censé calmer le jeu des provocations, on réduisait les consommations pour anticiper les pénuries. Des manipulations étaient inventées pour trafiquer les informations, y compris celles que donnait la santé publique. La guerre fait gagner du fric aux spéculateurs, un club qui entretient le système en laissant fuiter de temps à autre des révélations scandaleuses, un emballement de quiproquos suffisant à réveiller les haines. J'ai voulu rompre cette spirale, casser les raisonnements protectionnistes, mais ma voix n'était plus assez puissante. Ceux qui avaient un nom en profitaient pour capter l'attention des médias mais ne proposaient rien de concret. Il fallait faire ceci, faire cela. Il fallait...

La guerre s'est toujours appuyée sur les crises qu'on ne sait pas résoudre. A qui profitait la haine ? Je n'en avais rien à foutre, le cessez-le-feu me permettait de continuer comme prévu, j'appliquais personnellement ma politique du *mouchoir de poche*. Petites distances par petites distances, avancer.

La statue

N'importe qui l'aurait déjà mise à la fonte, vendue au poids du métal mais non, la statue gît sur une place de parking à la sortie du bourg. Un gros bourg fatigué de vivre et dont l'opulence l'empêche de s'intéresser à son riche passé. L'officier natif de la ville a donné une victoire à son pays, sa gloire a été fondue dans un bronze, presque à taille humaine. Elle est maintenant couchée, ils ne savent pas quoi en faire mais ils ne veulent pas prendre une mauvaise décision. La statue du militaire attend, elle a son parking, avec un break et une camionnette pour voisins. C'est une statue équestre qui ne tient plus sur ses pattes.

Ombres chaudes

Les ombres chaudes des grands arbres veillent sur les ruines d'un mur de pierres. Elles ont bien raison, ces ombres, parce que les pierres maçonnées ressemblent aux torsos des dieux qui ont courtisé la population autrefois. Le polissage m'intrigue, j'ai l'impression que des peaux sont tendues sur des muscles. Je passe ma main, une fois, deux fois, dix fois. La chaleur du grain attrape mes joues, puis l'autre main. Alors je comprends pourquoi le mur est si beau : tous les pèlerins dans mon genre s'y sont frottés.

Malgré moi, je cherche la pierre à douze angles de Cuzco, je la connais par cœur. Mais celles-ci sont plus régulières, indifférentes aux désordres qui les menacent. Mais quelles menaces ? Le végétal et le minéral ne sont pas dans le conflit puisqu'ils ont la même couleur et la même peau, un gris chiné au rendu lisse. Seule la construction est menacée. Des réflexes d'historien ou de téléspectateur abreuvé de *Chefs-d'œuvre en péril* alertent encore ma conscience.

Tombera ce qui doit tomber. Quelques lianes pendent, esquissent une chevelure puis abandonnent. Je crois apercevoir des sculptures, des bas-reliefs, mais je ne suis pas au Cambodge. Seulement des arbustes qui ont tenté de se faire une place dans les jointures. Je vais rester ici encore une journée, pour épuiser mes fantasmes de civilisé.

J'évite les bourgs de cette région parce qu'ils ont des problèmes de rationnement, il y a une pénurie sur des produits de base depuis l'alerte embargo. Les gens se précipitent dans les magasins avec cette idée dans la tête : *vent de folie !* Ils dévalisent les rayons puis se plaignent qu'il n'y a plus rien. Pour moi, ce n'est pas le moment de passer par là. Les citadins lancent des expéditions de plus en plus loin pour se ravitailler, si bien que les épiceries de campagne ne veulent plus les servir. Les inconnus n'ont aucune chance, les locaux s'approvisionnent discrètement, en passant par les portes de garages. Les devantures ne sont plus accessibles, rideaux baissés, volets tirés. Il y a même des panneaux de bois, on se croirait revenu au temps des grandes manifestations qui dégénéraient sur les luxueuses vitrines, cibles des anticapitalistes violents.

C'est terrible de traverser cette bêtise, il y a ceux qui luttent pour augmenter leurs stocks personnels et ceux qui luttent pour contenir l'effolement. C'est bizarre pour moi de croiser deux sortes de populations, je ne regarde plus de la même manière ceux qui sortent d'un magasin avec de gros sacs : tout est chargé en eux. Ils ont peur de manquer alors qu'ils possèdent tout. En double, en triple.

Les écoles

Il y a encore des écoles qui accueillent les enfants jusque tard dans la soirée. Pourquoi si tard, ne sont-ils pas fatigués ? Je me surprends à regarder ces jeunes gens, avec leurs visages très concentrés et un crayon au bout des doigts. Ils prennent facilement la parole quand on les interroge. Je ne sais pas ce qu'ils disent mais je crois les comprendre. Ils ne récitent pas, ils disent ce qu'ils pensent avec une sincérité que je perçois bien parce qu'il n'y a pas d'hésitation dans leurs paroles. C'est beau, un enfant qui parle sans s'interrompre.

Un jour, je suis resté figé une ou deux minutes à découvrir une curieuse chorégraphie : quand ils lèvent la main, la manche glisse comme un petit rideau, le bras monte sur scène, un va-et-vient de bras levés puis baissés. Trois adultes répartis dans la salle de classe, devant et sur les côtés, mitraillant à tour de rôle les élèves, la main se lançant à l'assaut de la réponse, la main se repliant sur la table. Je n'étais pas capable de savoir si c'était toujours la même main qui s'activait, ils sont tous habillés à peu près pareil

La vie n'existe plus dans les rues que je traverse mais seulement dans les écoles. Je suis curieux de ces enfants, ils me paraissent surnaturels. A mon époque, tout s'arrêtait à quatre heures et demie, ici c'est presque le contraire, je les retrouve d'un village à l'autre avec la même ambiance qui se joue : ils sont chez eux, beaucoup dorment sur place. Une petite société qui s'épanouit par périodes intenses. Les adultes ne parlent jamais très longtemps sans qu'un élève soit mis à contribution.

Au début, je pensais que c'était un slogan sorti des élections pour calmer les électeurs et puis j'ai vu les chantiers se mettre en place. Il y a maintenant des travaux dans presque toutes les communes. Le but, c'est que les concitoyens s'expriment en direct, à la manière des ecclésiastes. Alors ils construisent des grandes salles de réunion. Inspirées des stoas grecques ou des basiliques romaines, les néomairies sont capables d'accueillir les habitants en *assemblées représentatives*. Ce sont les femmes qui sont à l'origine du changement, elles ont lancé la formule *moins de délégation, plus d'implication*. Néomairie comme néopolitique...

Elles avaient bien raison, plus ça allait, plus le monde politique se professionnalisait et moins les décisions étaient courageuses. *L'opinion publique*, c'est comme cela que les élus appelaient leurs électeurs. Cette *opinion* en a eu ras le bol, la protestation a commencé avec le *Hirak*, les jeunes maghrébins dans la rue pour réclamer le changement, avec beaucoup de femmes à leur tête. Ensuite le Proche-Orient, les pays du Sahel, l'Asie centrale... Et *#Metoo* ! Je ne sais plus comment la vague *#Metoo* était revenue sur le devant, le vieillissement des élites peut-être, mais ce fut un véritable embrasement de *foulards verts*, symbole d'une jeunesse écœurée par la corruption des anciens, leurs habitudes mafieuses et patriarcales.

Bonnets rouges, gilets jaunes, chemises blanches et aujourd'hui les foulards verts : des bouts de tissus galvanisent les foules. La couleur verte devrait être posée sur la porte d'entrée principale des néomairies mais pour le moment, il n'y a que du béton, des parpaings et des briques.

La couleur verte

La couleur verte, disent-ils, ce n'est pas la religion musulmane mais la couleur des plantes qui se portent bien. Le vert c'est la vie et sa jeunesse. L'écologie avait pris cette couleur, on disait les Verts. On avait dit les Rouges pour les communistes. Mes grands-parents n'avaient pas cessé de me faire la leçon sur les couleurs politiques, c'est eux qui les distribuaient à mes yeux. J'ai grandi avec un nuancier dans la tête.

Bénévolat

Les écoles cherchent des bénévoles pour s'occuper des enfants malades ou empêchés de se déplacer, elles veulent entretenir une dynamique d'intégration à distance. Des néomaires me demandent parfois de faire jouer mes compétences mais je n'accepte que très brièvement, pour permettre aux enfants d'accéder réellement à d'autres horizons. Ces temps ne doivent pas durer plus deux journées sinon je me retrouve à prendre du gras et à sortir des idées pas forcément correctes. On me fabrique une réputation que je ne possède pas, les gens d'ici n'ont pas le temps de me connaître.

Nonante me plaisante régulièrement sous prétexte que je vais la détrôner dans les rêves des enfants. C'est sa manière de me remercier mais je suis conscient de n'être qu'un jouet « pédagogique », un jouet provisoire.

Le blindé

Le blindé est énorme. A cheval sur un fossé, il sert de tremplin à trois garçons d'une dizaine d'années qui courent sur le fût du canon pour se lancer dans le vide en mimant un coup mortel. Avec sa longue déchirure sur le flanc, l'engin prouve tout simplement que le village est inexistant aux yeux de l'administration militaire. Ce n'est pas le premier matériel de guerre que je croise à l'abandon, les villageois l'appellent « le musée », c'est tout ce qu'il reste du conflit avec la province de l'Est. Il y a une paroi transparente qui ferme l'espèce de trou et qui permet de voir l'intérieur, on dirait un bureau chargé de manettes et de trophées carbonisés !

Kibboutz

Il ne faudrait pas grand-chose pour qu'on revienne aux Kibboutz ! Je suis tombé sur un campement de jeunes gens qui se posaient des questions parce qu'ils vivaient dans la vallée depuis au moins un an. Ils n'avaient guère plus de vingt ans, tous passionnés de kitesurf, de glisses acrobatiques et d'inventions aériennes. Ils avaient fondé une pêcherie : quand ils n'étaient pas sur l'eau, ils étaient en-dessous, avec leurs poissons et leurs algues.

Nous avons parlé des colonisations, des expériences autarciques mais ils ne sont pas pressés de s'installer. Ils attirent de plus en plus un monde qui a juste envie de produire assez de nourritures pour s'assurer de bonnes conditions physiques. Les autorités locales leur proposaient régulièrement des opportunités, trop heureuses du voisinage, mais je crois que ça n'allait pas plus loin que du troc.

Je les ai un peu aidés pour la pêche et les plantes mais le spectacle de leurs acrobaties avait tendance à m'hypnotiser, il fallait que je m'éloigne. Ma place n'était pas à leur côté et en même temps, je me suis senti propulsé.

Esperanto

Ce n'est peut-être pas de l'espéranto pur mais une version vraie de vraie, avec beaucoup d'anglais. Je tombe sur des communautés très avancées dans le langage universel, elles sont composées de nationalités variées et nombreuses qui communiquent entre elles. Le XX^{ème} siècle n'a pas réussi à faire décoller l'espéranto mais aujourd'hui l'esprit n'est plus le même, il n'y a plus cette condescendance, ce mépris de l'élite pour un langage populaire. Tant pis pour l'étymologie, tant pis pour la civilisation de l'écrit. Quand j'étais gosse, j'adorais découvrir l'origine des mots,

j'aimais rédiger. Relire, corriger, rédiger. J'aimais ce contact avec l'écrit mais aujourd'hui, je le vois bien avec les jeunes, pas le temps ni l'envie de tourner une pensée dans de belles phrases, ils me parlent directement avec le besoin de comprendre tout de suite qui je suis et ce que je veux. Du coup, la poésie est devenue un véritable refuge pour ceux qui aiment les mots écrits.

Le territoire de l'oiseau

Je suis tombé sur une héritière de Konrad Lorenz. Quand elle m'a demandé ce que j'écoutais, je lui ai répondu à voix basse. Je n'osais pas bouger, depuis deux ou trois jours, un oiseau m'offrait son chant. Au départ, pendant les pauses, le soir : le même chant, précédé des mêmes cris. Quand je marche, je n'écoute pas les oiseaux, j'entends des sons ; c'est comme la vision, tout est global jusqu'au moment où la vue se concentre sur un élément précis. Mais depuis peu, si je fais une pause, je suis envahi de stridences ; elles descendent des feuillages directement dans mes oreilles. J'aperçois bien l'oiseau mais il est trop loin pour le reconnaître ou l'identifier. Je me sens invité, je sens presque arrivé à destination.

Mais pourquoi me suit-il ? L'espèce de chardonneret qui occupe mon champ sonore voudrait-il m'offrir une mélodie personnelle ? Il faut suivre les sons, ce n'est pas pour rien qu'ils montent alors que l'attraction nous cloue au sol. Ce qui monte, ce qui descend ; ce qui s'élève, ce qui tombe. Il n'y a que les poussières qui retombent. Mais je ne suis pas encore une poussière.

En discutant avec cette dame qui a de solides compétences en éthologie, j'ai réfléchi à mon rapport aux animaux. J'en ai croisé une bonne quantité, auprès desquels il m'est arrivé de m'excuser pour avoir traversé leurs domaines. Ils ne sont pas propriétaires de leurs territoires mais je me suis senti obligé. Solitaire au milieu de nulle part, je me suis perçu comme leur obligé, comme un patient qui pénètre dans la salle d'attente d'un médecin.

Les animaux sont plus conscients que nous de la diversité du peuplement de la terre. La dame n'a pas étalé sa science, elle a été séduite par ma tête penchée en arrière à tourner dans tous les sens. Elle qui ne voulait pas tomber dans le piège du classement alors que nous ne faisons que ça, d'une manière binaire, elle m'a invité chez elle pour que je lui détaille mon périple.

Traces

J'ai pris cette habitude depuis que mon chalumeau m'a lâché : tracer des formes humaines partout où le sable et la terre me le permettent. Il y a toujours un morceau de bois, un long caillou, pour me permettre d'enfoncer mon dessin dans la surface des sols. Quand je trace des corps, ils ne peuvent que s'élever et marcher. Voilà comment je reste accompagné en croyant que je suis solitaire. Je réensemence le

monde avec des créatures innocentes. Soixante, ma presque sœur de rêve, dit que la vitalité première s'écoule de la sève, alors je sacrifie une jeune branche de temps à autre pour qu'elle incise mon chemin et lui fasse absorber ma mémoire.

Sud lassitude

La marche est source de méditation, j'avance plongé dans mes pas et mes pensées, je dévore des paysages aussi bien visuels que sonneurs, dans le silence le plus complet en général. Quiétude plutôt que silence, je devrais dire. Aujourd'hui j'ai siffloté pendant un bon moment à cause d'un oiseau dont le chant faisait *Sud-Sud-Sud*. J'ai cru qu'il voulait m'accompagner, il répétait sa mélodie, *Sud-Sud-Sud*, en volant d'un acacia à l'autre. J'étais un peu fatigué certainement, le Sud n'existait peut-être que dans la gorge de cet oiseau perché à contre-jour sur des branches nues, obstinément curieux. *Sud-Sud-lassitude*, *Sud-Sud-lassisSude*, je n'ai jamais été fort en poésie, passé l'âge adulte, voilà ce que j'ai fini par siffler : *Sud-Sud-lassisSude*. Je me suis tu à l'approche d'un groupe de travailleurs, qui a répondu à mes saluts en sifflant, avec beaucoup de sourires et de dents blanches. J'avais dû distraire leur début de journée, le soleil ne se pressait pas d'augmenter sa chaleur, tout était en place pour qu'aujourd'hui ressemble à hier et à demain.

Méditation

Il m'arrive certains matins de ne pas bouger alors que je suis éveillé. Je dois partir mais je ne bouge pas ! Je ne me suis jamais fixé d'étape, jamais je me suis dit : il faut que j'arrive là ce soir. Comment saurais-je ? Je ne connais pas les régions traversées et il y a des moments où je ne trouve personne pour me renseigner sur le chemin à suivre.

Je ne peux pas me lever parce ça cogite dans ma tête, ma conscience se promène encore dans des pensées confuses. Souvent ce sont les paroles ou les images de la veille qui l'accaparent. Je crois que c'est de la méditation mais ça ressemble à la promenade du chien : le fidèle compagnon de l'homme a besoin d'un peu de liberté pour faire ses besoins.

Je suis réveillé, mes yeux sont ouverts, je pense, je pense mais le corps joue au spectateur assis dans son fauteuil.

Les communautés féminines

Il y a des terres sans hommes. Des communautés féminines élèvent leurs enfants sans les pères. Je suis moyennement à l'aise pour demander un hébergement, moi qui n'ai pas été élevé par ma mère. En revanche, pour les écoles, mes propositions de services passent bien : une installation, un petit truc style land art, un montage

d'exposition, en échange de quelques repas et d'un lit. Je mange peu, je dors peu mais ces deux nécessités m'obligent à négociation.

Les communautés n'ont rien à voir avec des monastères, comme celui qu'on trouvait à une heure de chez moi, en bordure de la forêt. Ceux qui vivaient là le faisaient par habitude, une vie finissante car ils étaient âgés. Ils ne s'occupaient pas de recruter, on savait qu'il n'y aurait pas de succession. La religion faisait encore partie du paysage mais sous couvert de barbes blanches, de crânes chauves et de lunettes à monture métallique. On se rendait au monastère pour acheter du fromage et des spécialités gastronomiques, cet argent leur permettait d'entretenir les bâtiments mais le sentiment religieux avait disparu des comportements.

Ici, ce qui frappe, c'est le désir d'autonomie. Il n'y a rien à vendre parce que le commerce est synonyme de séduction, ce qu'elles ne veulent pas entendre. Quand j'étais au lycée, j'avais compris que les filles travaillaient mieux que les garçons parce qu'elles voulaient passer à autre chose. Les connaissances, la culture, la philosophie, ces choses-là étaient évidentes pour elles ; ce qui ne l'était pas, c'était leur place dans la société. Je vois maintenant qu'elles ont trouvé des lieux pour remettre en question le machisme. Au départ, trois ou quatre nanas venues s'installer dans une ancienne entreprise, autour d'un projet de travail et de compétences partagées.

C'est ce partage-là qui a mis fin au capitalisme, elles en sont sûres. J'ai tout de suite aimé l'absence de pouvoir, le renoncement au prestige. Leurs belles choses reposent sur l'émotion. La sororité. Elles ne cherchent pas pour autant la discrétion, ce qu'elles ont appris de l'art et des techniques est investi dans des styles qui se distinguent immédiatement des autres ; leurs constructions, leurs aménagements sont pleins de nouveautés et d'originalité. Leurs écoles colorées font envie, les formes sont bienfaisantes. L'argent qu'elles reçoivent des dons ou des héritages est investi dans des structures pédagogiques plutôt que dans des bureaux. Elles commencent par le commencement ! J'adore travailler dans ces écoles, il y a des ateliers circulaires absolument géniaux, on dirait des amphithéâtres mais tellement évolutifs !

Elles savent tout sur moi, je suis systématiquement approché par des communautaires quand ma route croise leurs domaines. Ma vie nomade leur convient, elles disent que je *transporte un passé plein d'avenir*. La première fois que j'ai reconnu leur néomairie — le style n'était vraiment pas pareil que les autres — je me suis approché des bâtiments et quelqu'un m'a demandé si je comptais passer la nuit dans la ville. Trois maisons et une grange, pour elles c'était une ville.

Le mur

Les routes seront-elles plus calmes, les camions circuleront-ils comme avant ? Devrais-je encore marcher dans les fossés pour ne pas être balayé par les appels d'air ? Les roues sentaient le chaud, elles fonçaient sur l'asphalte alors que moi, la

fourmi au fond de son trou, j'avais quelques secondes avant d'être giflé à nouveau par l'une de ces tornades. La seule voie pour approcher de la côte, les champs n'étant pas praticables à cause des irrigations ou des mines anti personnelles. J'avais eu droit aux consignes : ne pas marcher sur les rigoles, ne pas creuser les couloirs de l'eau. Et tout, et tout. L'eau est rare mais que dire de ces engins qui produisent plus de vent que ce qu'ils veulent arrêter avec des murs ?

J'ai promis de participer, je serai des leurs. Ils vont faire une chaîne pour poser les mottes de terre cuite. Rien de très lourd, des blocs larges et crantés qu'ils veulent ériger contre les sables envahissants. J'ai promis de les aider dans la construction du rempart, je commence demain matin très tôt. On m'offre les repas, des plats à base de dates et d'amandes. La clé du chantier est là, dans ces repas qui font leur fierté.

Ils ont fini le premier mur, l'avant-poste, celui qui sera chargé d'atténuer la force des rafales avec des briques creuses, assez larges pour piéger les débordements. Je découvre un chantier qui a déjà testé de nombreuses techniques, maintenant la communauté est sûre, son entreprise est lancée. J'admire leurs blocs de terre cuite, je les imagine dans quelques siècles, vestiges d'une civilisation modeste mais volontaire, je les imagine dans les mains d'archéologues surpris par l'ingéniosité de ces hommes qui ont lutté pour rester sur des terres pas spécialement favorables.

Confinement

Une pluie de messages est tombée sur le hameau pendant la nuit, on demande aux habitants de ne pas circuler pendant une semaine pour faciliter les opérations de maintenance. Une date est tamponnée, les gens ont quarante-huit heures pour s'organiser avant le confinement, ils sont invités à ne pas s'éloigner de leurs maisons. Ceux qui ne respectent pas les consignes risquent d'être inoculés par un produit vaccinant destiné aux non-mammifères. Les autorités n'envoient pas systématiquement leurs services de surveillance alors que la Sécurité Civile ne dispose de rien d'autre pour lutter contre cette saloperie débarquée on ne sait comment à la suite d'un convoi militaire. Evidemment, il y en a toujours qui bravent l'interdit et qui malheureusement chopent le virus et le diffusent.

Je ne serais pas surpris d'apprendre qu'il a été fabriqué par des scientifiques de l'armée, c'est le genre de secret que tout le monde se partage depuis une analyse de l'OMS mais impossible d'aller plus loin : secret-défense. Depuis la première pandémie, il y a eu tant de pistes étudiées pour lutter contre les propagations virales qu'on ne sait plus démêler les actions terroristes des mesures sanitaires officielles. Je vais quitter ce petit bout de village quand on m'aura expliqué par où passer.

La néomaire m'a prévenu hier qu'il y avait un projet de sécurisation sanitaire en cours. Cela revient à peu près tous les deux mois. Elle n'avait pas plus d'informations. *C'est imminent*, elle m'a dit. Dans sa main, elle tenait un message anonyme, qui menaçait un jeune couple soupçonné de ne jamais respecter le protocole. Le papier avait été plié sous les essuie-glaces du pare-brise de leur

camionnette. Il y a des gens qui bravent les consignes parce qu'ils n'ont pas peur et d'autres qui n'ont que le courage d'être haineux.

La néomaire ira voir les jeunes pour discuter avec eux des risques qu'ils prennent en s'exposant. *Peut-être sont-ils immunisés*, m'a-t-elle dit avec une grimace. J'ai senti la pointe d'humour un peu jalouse. Elle s'est justifiée : *nous avons eu des attaques bactériologiques qui se sont mal passées pour les agresseurs, des terroristes venus de l'Est, parce que nous avons procédé à des vaccinations à large spectre, très bien tolérées par les populations. Mais les tout jeunes ont développé des résistances que les scientifiques sont loin d'avoir cernées à cause de la richesse des mutations génétiques.*

Mais qu'est-ce qu'ils voulaient ces terroristes ? L'élue ne savait pas trop quoi me répondre : radicalisations, aveuglements politiques, aveuglements religieux... Depuis les pandémies, elle voyait s'accélérer les « modes ». Je mets des guillemets à modes parce que c'est comme ça qu'elle appelle les idées, les mouvements de pensée. Des modes.

Timidités

Ils m'ont proposé un hébergement pour la nuit, une chambre au rez-de-chaussée de leur maison, qui a longtemps servi pour un parent âgé. Ils sont jeunes, souriants, timides. Très vite je ne me sens plus étranger, bien au contraire. A vouloir les mettre à l'aise parce qu'ils ne savent pas comment me faire plaisir, j'ai l'impression que c'est moi qui les invite et les accueille. Ils maîtrisent plutôt bien l'anglais mais leur langue maternelle a pris racine dans la timidité : je décrypte les sourires, une pluie de sourires, de *s'il-vous-plaît* et de *please, please...* Une surenchère de politesse que je ne sais pas comment briser.

Je m'assois en réponse à la main qui m'ouvre le salon, au milieu de coussins carrés et colorés. Une théière fumante m'a précédé, je ne sais pas comment elle est arrivée là, accompagnée d'une assiette de pâtisseries. Trois enfants s'inclinent devant moi comme si j'étais un dieu. Le plus jeune ne résiste pas à l'attrait des sucreries, nous rions tous lorsqu'il se penche sur la pyramide de gâteaux pour en déguster la bienheureuse présence. Mon rire soulage les parents, les petits reçoivent l'autorisation de se servir une fois que j'ai pioché dans l'assiette tendue par l'aîné. *Please, please...*

Ils ont la peau mate et des yeux noirs. Je me sens intimidé par la générosité qui enveloppe le grand salon. J'explique comme je peux d'où je viens et où je crois aller. Je vois très vite qu'ils me comprennent mal, la brillance heureuse des regards tente de percer mon âme. Je ne cache rien, ils me font du bien avec leurs yeux de velours. Le vent frappe fort derrière les petites fenêtres, j'ai la chance d'être assis au milieu d'une famille qui veut adopter un voyageur. Plus il y a de bourrasques, plus nous semblons dialoguer vers l'inconnu : mon aventure revêt une part d'incertitude qui les fascine.

Ce mauvais temps est mon récent compagnon de voyage, fidèle, robuste, le genre qu'on laisse à la porte avant d'entrer. Je n'ai pas honte d'être accompagné par cette chose un peu déchaînée (et ça m'amuse de lire des interrogations sur les visages de mes hôtes). Je fais halte dans la quiétude alors que les mondes s'entrechoquent. Un havre de paix et de timidités au milieu de grondements. Je ne me sens plus étranger sur les terres que je traverse, mon identité s'est renforcée, je suis universel, je suis propriétaire de l'air qui s'agite dehors.

Je ne me lasse pas d'avancer au rythme des journées pleines de paysages et d'humanités nouvelles mais que j'observe de loin. Tout comme je découvre les nuances du vert néomairien.

Père Noël

J'ai croisé le Père Noël, un vieillard pure race, il marchait comme un éléphant en route vers son cimetière. Je l'ai reconnu à ses vêtements : manteau et pantalon vastes, taillés dans un cuir rougeoyant, rangers noires de sept lieues. Ses lunettes rondes au bout du nez faisaient de lui un homme affairé, un bouffon perdu dans un paysage presque vide, loin de la civilisation des enfants sages.

Comment pouvait-il rester habillé de la sorte en pleine journée à quarante degrés ? Il remontait au nord, de ce côté de la planète, il emprunterait l'autre face une autre année. Je devais comprendre qu'il se gavait de chaleur pour tenir. Il avait passé commande auprès des trafiquants de jouets. D'ailleurs, sa barbe était encore maculée d'ombres mafieuses.

Je l'écoutais, je l'écoutais. Pauvre homme solitaire ! J'ai pensé à Rimbaud tout à coup, poète puis aventurier, appliquant à lui-même son *raisonné dérèglement des sens*. Effet miroir : étais-je parti croiser des fantasmes comme ce vénérable monsieur ? J'ai eu peur de me retrouver face à un sosie.

Les Amazones

On les appelle *Amazones*. Elles ne sont pourtant pas guerrières, loin de là. Elles m'ont dit d'entrer et d'arrêter de poser des questions. *La violence a toujours existé, la connerie aussi* : un leitmotiv dans leurs bouches. On les appelle comme ça parce qu'elles s'organisent entre femmes, donnent la priorité aux femmes et, surtout, ne manquent pas de caractère. Elles n'apprécient guère le surnom parce qu'elles ne veulent pas être renvoyées aux légendaires créatures de l'antiquité mais faire du neuf. Et zéro fantasme. Elles acceptent les hommes comme moi, au compte-goutte.

Au moment où je commençais la lecture de l'écrêteau:

Women's Solidarity Housing Centre
Centre d'hébergement solidaire au féminin

Centro de acogida solidaria para mujeres...

Une femme est sortie secouer un tapis. Comme je lui ai adressé un bonjour avec mon accent français, elle a attendu de bien frapper son truc sur le mur pour me lancer une invitation : *tu rentres ou quoi*, elle m'a dit, *j'ai du boulot*. Je lui ai emboîté le pas en posant des questions : n'était-ce pas réservé aux femmes ? Quelles étaient les conditions ? *Tu trouveras une chambre de libre à l'étage, je ne sais pas laquelle, tu verras, tu frappes aux portes, si on te répond ou pas. Comme ça bouge beaucoup, je ne sais plus quelle pièce est libre depuis hier.*

J'ai grimpé en ralentissant au beau milieu des marches, à cause des odeurs qui parvenaient à mes narines par petites vagues, il fallait que je prenne le temps de les saisir, puis c'est la couleur des boiseries qui m'a interpellé. Des choses que mes sens ne reconnaissaient pas. Exotiques. On aurait dit du tek en plus clair, le veinage faisait penser à un ciel romantique. Mais pour les parfums, peut-être l'essence d'un bois proche de la loupe de thuya, en plus résiné et poivré. J'ai franchi encore plus doucement les dernières marches pour profiter de l'ambiance fraîche et agréable. Je m'étais arrêté dans la rue à cause de cette odeur particulière, maintenant j'étais dedans.

Epuisé mais comblé. Je n'avais pas cessé d'avancer vite. Trop vite : je voulais fuir les caillasses, accélérer la distance par peur de je ne sais quoi, un malaise sans nom qui avait séché d'un coup ce qui me restait dans les veines. Cette auberge allait me protéger de l'hostilité minérale des paysages, pour une nuit. Peut-être deux.

J'ai marché dans le couloir sur une natte très épaisse, il y avait là aussi une odeur qui rentrait en ligne de compte parce que je ne reconnaissais pas la matière. Je sentais une épice, une plante qui venait d'être broyée ou cardée. Derrière les portes, je ne percevais pas les sons, cela m'obligeait à cesser de respirer pour tendre l'oreille. Soit je m'occupais des bonnes odeurs, soit je captais les bruits : les conséquences de ma fatigue étaient impitoyables. Là, ça pianotait, là, on chuchotait, là aussi, et puis des gémissements de bébé... A la cinquième porte, aucun bruit, aucune réponse mais des vêtements partout. J'ai testé huit portes comme ça avant de trouver la chambre libre. Comme elle se tenait presque au fond du couloir, le temps d'y parvenir m'a donné l'impression de connaître la petite société de la pension.

Vents forts

Hier je me guidais au son des voix lointaines, des femmes qui lavaient du linge dans la rivière et leurs hommes qui débroussaillaient un terrain.

Aujourd'hui, le vent s'est réveillé à nouveau : quelle force ! Les arbres fouettent l'air dans tous les sens, je ne sais pas qui est le plus enragé, le vent ou les branches ? Un combat s'est déchaîné au-dessus de moi, sifflements contre gifles, la violence est d'autant plus forte qu'elle est soudaine. J'ai relevé mon col, malgré la chaleur, j'ai

fermé les derniers boutons et j'ai repris la route, un peu flatté d'être accompagné par une nature symphonique.

Cette campagne hystérique me flatte. Elle me flatte parce que je reste debout, elle me flatte parce que j'avance. L'intempestive. Je ne suis pas là pour attendre que ça lui passe. Allez le vent, vas-y ! Cogne ! Fouette ! Comme des chiens qui se jettent sur la bouffe !

La source

La rivière qu'on me fait visiter aurait le pouvoir de protéger les filles des agressions sexuelles et des mauvais mariages. On ne parle pas de sexe parce que les candidates sont trop jeunes mais tôt ou tard le mot est utilisé. *Prédateurs*, j'entends plus facilement ce terme pour qualifier les violences sexuelles des hommes qui ne savent pas réguler leurs pulsions.

La baignade est fréquentée, les filles viennent de très loin. Il suffirait peut-être d'exporter son eau pour en faire profiter le monde entier ? Dix-ans m'explique que cela se fait déjà depuis un bon moment, discrètement mais profondément. Tout est dans le transfert de la confiance, cette eau n'est pas un produit de consommation comme les autres. Il y a l'acte, il y a le mental.

Il me semble que toutes les religions ont un rituel sur l'immersion, c'est la recherche de purification qui veut ça, le bien-être au plus profond de soi. Cette rivière-là doit être de la famille du Styx, une rivière légendaire dans laquelle Achille a été plongé par sa mère pour le protéger de la mort.

Il n'y a pas d'effet magique sur les filles, le pouvoir d'écarter les prédateurs sexuels est juste logé dans un petit coin de la tête, celui qui centralise volonté, émotions et langage. Les hommes croient qu'ils vont être châtrés s'ils tentent le moindre geste agressif, *médusés* au sens vrai de la Gorgone. Je dois être l'un des rares mâles présents, les filles sont trop jeunes à mon goût mais celles qui les accompagnent sont dotées d'un grand pouvoir sur mes sens, d'autant que les vêtements sont réduits au strict minimum.

Je me régale moins du spectacle des jeunes femmes dénudées que de l'ambiance joyeuse des scènes de baignades. Saines baignades, passé le recueillement (il y a bien un côté religieux dans cette chose rituelle), passés les récitatifs et les serments, il y a une explosion de joie qui me ferait des larmes. C'est presque indécent d'être confronté à cette vitalité pour un candidat à la vieillesse comme moi.

L'attitude neutre que j'adopte me vaut progressivement des gestes de salutation appuyée, me voilà de nouveau pris au piège de mon physique messianique, il est temps que je m'éclipse.

Je soupçonne Dix-ans de m'avoir télécommandé pour lancer son plan d'eau, l'endroit est fréquenté par des jeunes filles assoiffées de bonheur.

Le couple qui m'a hébergé cette nuit est responsable des archives de la circonscription. Ils pestaient contre l'encombrement de leur couloir parce que le transporteur n'était pas venu chercher les cartons comme prévu. Des colonnes de boîtes numérotées, annotées, bichonnées. Mais oubliées !

Ça doit avoir votre âge, mon hôte s'est amusé de me voir passer à distance des cartons que je ne voulais pas faire tomber et endommager. C'est comme ça que j'ai appris que la collecte de disques durs devait partir aux archives de la néomairie, 200 à 250 disques durs externes par boîte, 30 boîtes... Qu'est-ce qui pouvait avoir mon âge, les disques ou les images qu'ils contenaient ? Les appareils photos numériques avaient produit des images au quotidien, mais les années passant, ce quotidien s'était réfugié dans des mémoires artificielles. J'avais grandi avec les disquettes de 1.44 Mo, maintenant je voyageais avec un mémoflash à 10 To qui s'était perdu dans la doublure d'une poche.

Cette petite chose pleine de téraoctets m'est revenue à la mémoire, désireuse de narguer les cartons. J'ai promené mes mains sur mon vêtement jusqu'à retrouver une petite bosse que j'ai libérée. Je ne voulais plus conserver les vidéos de Sabine, mon voyage allait prendre fin, je n'avais jamais cherché à les visionner. L'archiviste m'a proposé de venir directement aux archives l'enregistrer dans les règles, il n'y avait pas beaucoup de clé USB comme la mienne.

Nous avons rempli une fiche, il fallait être précis dans le descriptif pour faciliter les recherches du public, historiens, étudiants, adolètes ou amateurs si nombreux qu'ils encombraient les créneaux loisirs. Un comité allait analyser les contenus pour affiner la présentation, Sabine allait devenir un document historique.

Je me suis fait expliquer le fonctionnement des archives *nouvelles générations*. Pas de scénographie, rien que des tiroirs, des boîtes, des rangements, un système qui me rappelait mes années universitaires, où les livres étaient tranquillement apportés sur un plateau roulant.

Ils sont obligés de faire de la place pour accueillir les œuvres contemporaines, le présent est riche de propositions, une vraie explosion en réaction aux années de confinements et de conflits. Interdits de circuler pendant de longues périodes, tout le monde a voulu montrer ses créations et voir celles des autres, amis ou non. Les réclusions forcées ont exacerbé l'envie de créer des productions en 2 ou 3 dimensions. Cette soupape a été encadrée par les gouvernants qui ont réquisitionné les musées et procédé à des reconversions, excepté ceux qui se consacraient au contemporain. Le passé a été déplacé, archivé. Tout, absolument tout, est maintenant logé aux archives, dans des lieux de consultation gérés par les néomairies.

La femme archiviste est confiante dans le travail de sa *néom'*. La vie de *madame Sabine* sera en ligne, consultable d'un bout à l'autre du monde, si le Comité le décide. Ce ne seront peut-être que des extraits mais ils étaient la cause des

femmes. Elle aurait bien aimé que je reste un peu dans le secteur pour travailler à des communications mais je pensais qu'on me connaissait suffisamment assez comme ça. L'histoire trouverait largement de quoi s'écrire et poser des questions le moment venu.

Les vieux d'avance

Ne pas tricher, l'âge adulte appartient à tout le monde. Ça m'arrive plus souvent de rajeunir que le contraire, non seulement je n'ai pas les moyens d'observer mon vieillissement mais j'ai toujours l'impression de marcher en reculant dans le temps. Octante s'amuse des rides de mon visage parce qu'elle les emprunte pour me rendre visite, sous prétexte qu'elle s'y sent protégée, et en même temps elle râle parce que les passages commencent à se rétrécir. Elle n'est pas capable de me préciser si ce rétrécissement est dû à un creusement ou un colmatage.

J'ai traversé un village où la population se répartissait comme des anneaux de croissance : les plus jeunes à la périphérie, les plus âgés (beaucoup d'Alzheimer ne réagissant pas aux traitements *bi-phasiques*) au centre pour qu'ils ne se sauvent pas. Les rues formaient une spirale, difficile d'en sortir, il y avait des axes transversaux mais il fallait bien les connaître pour les emprunter.

Vendeur de poèmes

C'est la deuxième ville où je vois des vendeurs de poèmes dans la rue. La première fois, il y avait le marché, l'affluence commençait à se faire sentir. Un grand garçon, jeune et plutôt sec, se tenait au milieu des passants en les interpellant dans un style chanté: « poèmes, poèmes, lisez, achetez... » Un ton mélodieux, étiré : des gens s'arrêtaient, la transaction se faisait un petit peu à l'écart pour ne pas être gênée dans la manipulation des feuillets. Je croyais qu'il vendait ses poèmes au fur et à mesure qu'il les écrivait mais non, pas seulement, il interrogeait ses acheteurs puis cherchait dans son paquet une ou deux copies qu'il leur faisait lire. Cela pouvait durer plusieurs minutes. Ensuite, il rédigeait quelque chose en s'appuyant sur un rebord de fenêtre.

Je l'ai observé un bon moment puis je l'ai accosté mais il n'a pas répondu à ma question, il m'a dévisagé longuement, comme s'il cherchait à me reconnaître. Le jeune poète a semblé deviner quelque chose mais je ne sais quoi, il a fouillé dans son petit paquet : *Celui-ci devrait t'intéresser mais tu me donnes ton avis dans la marge*. J'ai lu d'instinct avant de m'apercevoir que je voulais d'abord lui parler. Mais trop tard, il avait profité de ma lecture pour retourner à son public. Il avait rendez-vous avec ses lecteurs.

Maintenant que j'étais à ses côtés, je le détaillais. Parfois il prenait commande d'un poème, à partir de quelques mots de ses clients, parfois il livrait ce qu'on lui avait

demandé. Certains de ses textes ressemblaient à des calligrammes, il ne dessinait pas avec les mots, il les inscrivait dans des formes. Cela pouvait ressembler à un dessin illustré.

Il a attendu que le marché se vide pour s'adresser à moi de nouveau. Je lui ai dit qu'il avait beaucoup de succès, il m'a répondu qu'il ne voulait surtout pas en abuser, juste continuer à vivre bien. *J'ai mes ficelles*, il a dit, puis : *Si on mangeait quelque chose ?* Il m'a tendu une pomme, prise directement sur l'étal d'une marchande qui l'a regardé avec un très beau sourire avant de saisir un cageot pour s'activer au déménagement, comme la plupart des exposants.

Nous nous sommes assis, alors que je ne voulais pas m'arrêter. Je suis resté quelques jours alors que je voulais fuir au plus vite cette ville confortable et paisible. Peut-être que le Sud commence ici, me suis-je dit le premier jour, mais le Sud commence partout, cela ne suffira pas.

Je t'ai reconnu, m'a fait le poète en croquant dans sa pomme. *Je ne savais pas que tu passerais par ici sinon je t'aurais préparé quelque chose. Alors tu vas prendre le temps de me lire.* Il a regardé la feuille où je n'avais écrit qu'un mot : DEROUTE, en majuscules fébriles. Je l'ai écrit en pensant à Kerouac et à tous les mots qui commencent par dé ou des.

Assimiler

Ma petite semaine avec le poète fut chargée, je dormais dans la réserve de légumes de sa copine, une femme troublante, un peu moins jeune que lui. Je me suis senti ému à plusieurs reprises quand nous avons manipulé et trié les récoltes. Ses seins, ses fesses, ses cheveux, ses mains, ses cuisses : son corps me jouait une symphonie sensuelle, une orchestration que je me repassais en nocturne avec le baume silencieux qui précède le sommeil. Son frère, musculature fine et sensualité dorée, faisait danser ma chaleur quand il ne portait plus qu'un débardeur et un short.

J'ai pu entrer dans une école, le poète m'a présenté comme un stagiaire hors d'âge. Je voulais comprendre comment ça se passait pour les adolescents, avec les horaires tardifs qu'on leur imposait. J'ai été bien accueilli, dans l'ombre de l'intervention programmée du poète. Les élèves ne passaient pas toute la journée assis à écouter sagement de bonnes paroles, c'était très variable, ils n'avaient pas d'emploi du temps comme à mon époque, heure après heure, changement de prof et de matière. J'ai découvert une classe qui s'organisait en fonction de *l'assimilation*. Le vocabulaire avait changé, on ne disait plus enseigner mais *assimiler*.

J'ai aidé mon jeune ami à faire parler les élèves quand c'était à son tour d'intervenir. Ses idées nous plaisaient, comme celle du *Comment t'es* : chacun devait prononcer un mot sous une forme musicale ou chantée, à la suite de quoi il fallait commenter brièvement ce qu'on avait entendu. Pas de censure, pas de moqueries mais obligation de prendre la parole en lien avec ce qui avait été perçu. D'autres fois, je

distribuais des consignes pendant que lui et la professeure se partageaient les élèves au travail. On habitait ces jeunes à dire très vite les choses qu'ils ressentait, il y avait l'idée de matches d'improvisation où le temps de réaction devait être bref.

Poèmes calligraphiés

Ce que je retiens des poèmes calligraphiés, c'est la nouveauté du vocabulaire. Les mots ont grandi et ils ont envie de le faire savoir. L'académisme a été bousculé, ça me plaît beaucoup, je n'ai jamais aimé les choses figées. Respecter le passé n'a pas de sens puisque le passé ne s'est jamais respecté, remettre les musées aux archives, ce n'était pas une mauvaise idée de la part des néomairies qui voulaient de la clarté dans le fonctionnement des institutions et répondre aux attentes des concitoyens.

Comment dire occidentalisée pour le Sud ? Et méridionalisée ? Avec leur calligraphie particulière les poèmes font danser les mots, les pensées deviennent vivantes. C'est de l'énergie, pas de la grammaire. Dans les joutes chorégraphiques des poètes, la musique est souvent remplacée par des paroles ou des vocalises, le public est invité à produire des *phrases gestuelles*. Pour moi c'est comme du slam, cette société ne deviendra jamais muette.

Les prénoms

J'ai rêvé que Sabine écrivait un poème lié au prénom d'un enfant en gestation, son premier enfant. Je l'observais, allongée sur le dos, nue, caressant son ventre enflé, brossant ses poils pubiens comme s'il s'agissait d'une chevelure. Elle cherchait ses mots, calculant les pieds, pesant l'affection, je l'entendais prononcer les syllabes sur le ton d'un compte à rebours. Ses mots étaient justes, elle ne disait pas *microbe* ou *bactérie* mais c'est ce que je comprenais, l'infiniment petit, les micro-organismes. Elle donnait sens à l'être qui se logeait en elle en battant ses jambes, elle relevait puis abaissait ses jambes, l'une après l'autre, légèrement, avec douceur, pour permettre à l'oxygène de bien circuler. C'était comme un pompage. Ses enfants venaient d'organismes sauvages, aussi prenait-elle soin de les refaçonner. J'étais le premier et la dernière, une fois son fils, une fois sa fille.

Elle a posé son bloc de papier, le poème devait être terminé. Elle a passé ses bras autour des genoux pour amener ses cuisses contre son torse en disant des mots qui finissaient par *trice*, des mots à elle qui ressemblaient à des germes difficiles. Je ne parvenais pas bien à comprendre ce qui sortait de ses lèvres, quelque chose me disait qu'il y avait des mots en *teur* et en même temps, je voyais les risques qu'elle prenait à rester comme ça, le ventre comprimé avec un bébé en mode foetus écrasé. Un bébé qu'elle ne garderait peut-être pas. Seul le poème était né.

Beaucoup de maisons refusent de me laisser les approcher. Des pestilences et des grognements sauvages se chargent de me convaincre de rester à distance. Les gens ne sont pas morts mais périmés, ils n'admettent pas que je passe chez eux. Ils vivent en circuits fermés, entre déchets et décompositions : qu'ils y restent, je ne fais que passer ! Tant de choses attendent encore ma dérive, je ne vais pas échouer ici.

Je me dirige en me guidant sur le soleil. La région est très découpée, très minérale, je dois être prudent. J'ai besoin des hauteurs pour découvrir ma route, les quelques personnes qui pourraient m'indiquer le chemin à suivre sont persuadés qu'il n'y en a pas. Aucun enfant n'est là pour me renseigner, eux qui se précipitent habituellement pour m'interroger et me faire parler. Il n'y a pas de ces petits débrouillards qui sautent sur le visiteur pour le dépouiller de quelque information extraordinaire ou lui porter secours. Les locaux ont peur de quitter leurs *Terres oubliées*, ils ont peur de franchir les crêtes au loin parce qu'ils y voient des brumes vertes, des brumes maléfiques. Ce sont certainement des forêts, je n'ai qu'une hâte, rejoindre ces forêts vaporeuses. Ils ne savent pas ce qu'est un arbre, ils ne le savent plus car ils ont consommé tout ce qui ressemblait à un arbre, au point de transformer leurs vallées en marécages. Alors l'arbre est devenu mon unité de mesure.

Cannabis

Ce que les *Terres oubliées* prenaient pour maléfices mais que je voyais comme une forêt s'est avéré être d'immenses plantations de cannabis. Comment en étaient-ils arrivés à redouter cette partie du pays ? Des légendes colportées à l'époque des grands trafics avaient dû perturber leur raison et les emprisonner dans leurs montagnes du nord.

La plante est belle, son côté effiloché correspond exactement à ce que je pense de la nature : elle n'est pas là pour se montrer mais pour se déployer, se lâcher. Il n'y a que le végétal à savoir faire ça, nous pouvons toujours essayer de nous prendre pour des fleurs, ça reste une imitation. L'odeur n'était pas extraordinaire, la floraison ne faisait que commencer. Je me suis approché, la plantation grouillait de petites feuilles dentelées comme des langues d'oiseaux.

Un cabanon en parpaings multicolores, vaguement à l'effigie du drapeau rasta, a attiré mon attention. Je me demandais ce qu'il faisait là, je me suis approché mais je n'ai pas eu d'autre réponse qu'une grosse natte roulée sur une dalle. Il était trop tôt pour faire ma pause sommeil, sinon je me serais laissé tenter, je me suis contenté d'essuyer des feuilles et de prélever quelques bourgeons, des petites pelotes bariolées que j'ai glissées dans l'une de mes poches fatiguées. J'avais bien envie de caresser les feuillages pour les remercier de leur beauté, c'était la première fois que j'avais devant moi un tel spectacle. J'y croyais à peine tant c'était surréaliste au sortir des montagnes oubliées.

C'est une abeille qui m'a réveillé ! Elle vole comme une guêpe, le son plus court, la trajectoire aussi. Elle sent le miel, je devine l'odeur. Ma faim se réveille à son tour, fidèle compagne dont je négocie la patience avec une expérience grandissante. J'ai envie de miel tout à coup. Je prends mon désir en filature : je vais suivre l'abeille. En me concentrant sur elle, petite bestiole dorée, je vais réussir à tromper ma faim. Elle bourdonne de gauche à droite, de droite à gauche comme une guêpe. Ses pattes arrière sont chargées de pollen, des pattes sans muscles avec une paire de manchons d'un joli jaune pour lesquels elle a dû visiter des dizaines et des dizaines de fleurs, pendant que je dormais à l'ombre.

Je la suis, je la suis à l'œil parce qu'il y a beaucoup d'insectes en vol, mais mon oreille est sensible à son ronronnement. Rester concentré, ne pas la perdre, c'est elle que je veux. Elle se déplace vite, elle m'échappe mais je reconnais son balancement, gauche-droite, horizontal comme la guêpe. L'idéal, ç'aurait été de lui coller un mouchard, une puce ! Et de la suivre sur mon portable. Mais je n'ai plus de portable.

L'abeille ne se dirige pas vers une ruche mais une boîte abandonnée. Va-t-elle danser ? Il paraît que les abeilles se donnent des renseignements en dansant sur le pas de leur porte. La distance, la direction, la quantité de nourriture trouvée...ces choses-là, qui ne sont pas politiques.

Je commence à sentir le miel. Quelques feuilles sèches pour enfumer les ouvrières et une pierre plate pour recueillir le nectar : voilà, c'est simple. Quelques lampées me suffisent.

Je rêve que mon voyage vers le Sud sera le pèlerinage d'un homme-abeille, la jeune fée Dix-ans, au nom de ses grandes sœurs, me donne mission de visiter le monde gagnant. Nous devons aux apiculteurs la reprise des consciences, quand ils ont dénoncé les programmes des multinationales sur l'élevage d'abeilles, Nonante les a aidés à faire comprendre aux gens qu'un seuil de non-retour risquait d'être franchi. Ceux qui croyaient encore en un avenir sainement possible se sont associés aux adeptes de la collapsologie pour propager l'idée que le monde allait connaître un déluge de sécheresse si la pollinisation disparaissait. S'appuyer sur le mythe de l'Arche de Noé, c'était bien joué, je n'oublierai pas *Le déluge de la sécheresse* ! Les politiques ont commencé par voter des interdictions avec des exceptions mais les conséquences du réchauffement climatique ont fait fondre les exceptions des lobbyistes.

L'enfant blessé

J'avais à peine franchi le parapet que j'ai entendu derrière moi un bruit de ferraille et de sonnette suivi d'un cri d'enfant. Je me suis précipité vers le gosse qui venait de se casser la figure. J'ai attendu qu'il bouge quelque chose avant de le toucher, il était

groggy. Quand il a voulu sortir de son vélo, je l'ai saisi par les épaules, tout était enchevêtré, puis j'ai soulevé ses jambes l'une après l'autre. Je l'ai porté dans la direction qu'il m'a montrée. Vu sa taille et son âge, sa maison ne pouvait pas être loin. Je l'ai porté dans mes bras, une main sous les genoux, l'autre sous le dos. La petite tête qui émergeait du paquet que j'ai fini par serrer contre moi, me lançait des mots que je ne comprenais pas ou bien me faisait des signes pour me diriger.

J'étais comme un con. Peut-être aussi un grand-père portant son petit-fils blessé. Il avait des écorchures sur une joue et le dos d'une main, à cause de moi. J'étais forcément responsable de cet accident.

En m'engageant dans un chemin, un chien tout bâtard a aboyé, faisant sortir un couple de deux endroits presque en même temps. La femme a couru en brandissant un mouchoir, elle m'a tiré par le coude pour me faire comprendre de la suivre. Elle ne voulait pas toucher à son fils. Ses mains effleuraient le petit puis aussitôt elle les portait à sa bouche, avec le mouchoir, pour étouffer sa frayeur. Le sang avait bien coulé depuis l'accident. J'avais l'impression que ça pleurait de partout alors que c'était le chien qui nous affolait. La mère et son fils gémissaient, l'homme ne disait rien mais ne quittait pas des yeux le blessé.

J'ai déposé l'enfant sur un canapé qu'elle a recouvert d'une petite couverture. J'ai expliqué pour le vélo, son mari est allé le chercher aussitôt, je l'avais juste repoussé du pied contre le muret. Quand elle m'a fixé brusquement, je n'ai pas attendu qu'elle pose sa question, j'ai commencé à lui raconter dans une langue mélangeant l'anglais, l'espagnol et le français, comment j'avais enjambé le mur de protection pour plonger dans la rivière. *Vous êtes fou ?* Elle s'est exclamée en français ! J'avais tenté de plaisanter sur ma véritable intention. Bien sûr, je ne visais pas la baignade dans une eau couleur d'émeraude. Trois, quatre jours à avaler n'importe quoi. La fatigue, le paysage accueillant, la couleur de l'eau : mieux que le Sud espéré, j'ai pensé. Une hallucination, un piège. J'ai perdu la tête, une fois de plus je n'avais pas pris le temps du repos avant d'agir.

Tout en caressant les joues de son garçon endormi, elle m'a répondu : *Vous n'allez pas repartir comme ça.* Elle parlait très bien le français, je lui ai demandé pourquoi, elle m'a expliqué qu'elle avait beaucoup travaillé dans le tourisme. Elle et son mari rénovaient le hameau pour accueillir des randonneurs, il n'y avait rien dans la région pour ceux qui souhaitaient parcourir les paysages *qui m'avaient plus*. En faisant allusion à mon appréciation des lieux, qui avaient failli m'être funestes, je démontrais indirectement qu'un gîte était indispensable pour les voyageurs.

Ça m'était difficile de la regarder en lui parlant, elle m'avait trop bien sondé. Son français était pur, presque précieux, je l'entendais comme un outil manipulé avec la précision d'une brodeuse. Elle faisait en sorte de n'en rien laisser paraître tout en me montrant qu'elle prenait de bonnes initiatives pour moi : *Vous nous aiderez à finir deux ou trois choses, si vous le voulez bien, avant de reprendre votre chemin. Des choses un peu lourdes à déplacer mais rien de fatigant. Vous avez besoin de repos, n'est-ce pas ?*

Je suis sorti boire le café qu'elle avait préparé, une fois le père revenu avec le vélo et le garçon ragaillardi, un café avec du marc dedans, qu'on laisse reposer avant de le siroter. Cette famille était d'un calme souverain, je la sentais habiter le monde comme si le temps était son invité. Je ne m'étais pas trompé sur la possibilité d'un Sud, il y avait ici de quoi faire asseoir son destin mais elle avait raison, j'avais une mission à accomplir ailleurs.

J'ai repris mon chemin le quatrième jour, les poches pleines de fruits et de fromages. La veille de mon départ, elle a tenu à ce que nous fassions une promenade le long de la rivière, là où j'avais failli me jeter. Il n'y avait pas tellement profond, je me serais bien abimé si j'avais plongé. Nous nous sommes tous baignés, même le chien. J'ai nagé les yeux ouverts, à la recherche des images qui m'avaient appelé dangereusement.

Vendeurs de poèmes

Ils occupent toute la rue, habillés de la même manière, un long T-shirt avec des mots écrits dessus dans tous les sens et un pantalon en jean à patte d'éléphant comme quand j'étais étudiant. Je croise beaucoup de groupes costumés par ici, je ne sais pas s'ils font tous de la poésie mais ils ont un petit air de confrérie. Parfois, c'est juste une chemise de la même couleur claire, pour s'identifier à une cause. Ils donnent aux passants un crayon pour qu'ils s'expriment sur cette chemise. Les gens s'arrêtent sans problème pour griffonner quelque chose, là où il y a de la place (quitte à chatouiller le corps). Et ça discute, ça discute.

Cette fois-ci, je ne m'arrête pas. Hommes ou femmes, ils sont tous occupés : ils n'écrivent pas, ils ne prennent pas de commande. Je n'avais pas fait attention, même leurs chaussures se ressemblent, un genre de Doc Martens marron clair, cette couleur fauve que j'aime beaucoup. Je ralentis pour faire mon curieux, j'ai droit à des regards appuyés, on me repère. Peut-être bien que j'apparaîtrai dans leurs prochaines poésies avec mon visage de vieux tanné et ma chevelure un peu hirsute.

Père Noël ! m'a-t-on crié un jour avec un brin de nostalgie au fond de la voix. Je ne m'étais pas rasé, je sortais d'un refuge de berger, isolé par une pluie qui n'en finissait pas. Vous avez déjà vu un Père Noël, maigre comme un clou, descendre dans le Sud ? J'avais failli répondre, je ne sais pas quoi quand j'ai pensé que le vrai Père Noël aurait gardé le silence en souriant.

Zay

El Char Zay, j'ai visité cette école un peu perdue dans la campagne, seule au bord d'une route, avec la néomairie pour tout voisinage à deux cents mètres. Réunis dans des classes dont la composition varie sur la journée : mixité, pas mixité, tranches d'âge, groupes-matières, là aussi les enfants travaillent tard, ce sens de l'effort fait

partie de leur programme. Partout où je passe, ils rentrent chez eux quand le soleil aborde l'horizon, le temps de parcourir le chemin du retour. Ils changent tout le temps, malgré la durée, ils n'ont pas l'air de s'ennuyer, l'école est comme un QG pour eux. Un quartier général ou une maison de quartier bien à eux. On ne les mobilise pas toute l'année mais par périodes. J'ai quand même l'impression qu'ils reçoivent plus une formation qu'une éducation mais on m'a dit que *formation* n'était pas le bon terme : les enfants reçoivent des *informations*, ils analysent et assimilent des *informations*. Je fais partie de ces *informations* comme tous les étrangers de passage, migrants ou pèlerins, commerçants ou touristes...

Je n'ai pas d'affection particulière pour les mêmes, je les prends comme des chatons : joueurs, vifs, curieux, rusés. Mignons aussi, ils n'ont pas de rides, leurs peaux sont tendues comme des fruits frais. Je suis sûr que ma visite fait partie d'un coup de chance pour les enseignants : un monsieur de mon âge capable de voyager à pied avec des rides et de dessiner au chalumeau.

Quand j'ai approché la bourgade qui précède Char Zay, j'ai ressenti une telle envie de dessiner que j'ai sollicité les rares passants pour qu'ils m'aident à trouver un gaz et des murs de papiers peints abandonnés. Ce n'était pas un rêve mais ça m'a fait l'effet d'un sortilège, une impérieuse nécessité, rien de commun avec les pauses que j'avais pu connaître jusqu'ici. La personne qui m'a trouvé de quoi satisfaire mon envoutement s'est proposé de m'héberger. C'est elle qui m'a convaincu de passer un moment à l'école, et c'est encore elle qui m'a expliqué comment elle s'y prenait avec la plupart des voyageurs.

Je suis arrivé à l'école, attendu avec beaucoup d'intérêt et pensant que ces enfants venaient de nulle part ailleurs que de mon imagination. Ce n'est pas qu'ils habitaient loin, c'est que je ne savais pas repérer leurs maisons dans le paysage. Ils se sont relayés pendant plusieurs heures pour me questionner, me parler, me regarder, peut-être aussi me sentir. Je dis des heures mais le soleil s'est moqué de moi, il avait à peine glissé vers son zénith. J'ai fini par comprendre le petit manège des enfants : celui ou celle qui me posait une question n'était pas le même ou la même à qui je répondais puisque nous ne cessons pas de nous déplacer autour des dessins.

Je suis reparti de là plus fatigué qu'après une grosse journée de route mais dès que j'ai trouvé une rivière à longer, les voix et les bousculades se sont *invaporées* en moi. *Invaporées* ! Je n'ai pas inventé ce mot, c'est lui qui m'a fait signe que de l'énergie entrait dans mon corps d'une manière inhabituelle. Pas mystérieuse mais pas habituelle. Et ce n'était peut-être pas terminé.

Le musicien

Il écoute les premières notes des mélodies, parfois il ne va pas plus loin. Produire une phrase captivante, une seule phrase plutôt qu'une symphonie ou un concerto, c'est ce qui l'intéresse, il ne recherche pas autre chose.

Je suis resté trois jours au pied de sa musique, entre piano, synthé, contrebasse et percussions. Surtout le piano et la contrebasse : les cordes le fascinent, elles sont plus humaines que les vocales, j'acquiesce. Je suis nul en musique mais quelques notes me suffisent pour savoir si une mélodie va me plaire.

Je lui ai demandé de m'aider à traduire des sons, les petites mélodies que je m'invente en marchant pour accompagner le vent, ou pour m'accompagner moi-même parce que cette musique-là me vient à l'esprit. Il me comprend, il perçoit mon désir d'être musicien dans un autre monde. Musicien ? Non pas vraiment, je lui dis, plutôt compositeur qu'instrumentiste. Il se moque de moi, la création a besoin d'outils que je découvrirai dans *l'autre monde*.

Je n'en suis qu'aux prémices, quand je chantonne ta ta ta ta, il me répond do sol si do en frappant des touches au milieu de son clavier. Il me propose une suite, l'élan est donné. Ça me plaît beaucoup. J'aime déjà *l'autre monde*. Celui où il faut tendre des cordes sur les objets de la cuisine, quand ceux-ci sont capables de résonances. Nous testons tout grâce à son jeu de pinces : ta ta ti, ta ta ti... Je comprends que le rythme y est pour beaucoup, il n'y a pas que les notes. J'approche de *l'autre monde*.

La musique, sa musique, se ressent d'abord en silence, un silence au niveau de l'abdomen, une modulation qui s'empare de la peau et qui remonte par vibrations jusqu'à la zone des oreilles. Mes oreilles sont trop petites pour capter sa musique, la nuque, la gorge, les joues réceptionnent le trop plein des vibrations.

Avant de reprendre mon chemin, je veux comprendre pourquoi je n'étais pas doué pour la musique : il dit que mon ignorance l'a libéré. Il se corrige : pas exactement de l'ignorance, juste un problème de synchronisation, il a découvert quelqu'un qui ne peut pas jouer de la musique et l'écouter en même temps. Il me dit que j'aime tellement la musique que je réagis en reculant alors que je devrais aller de l'avant, comme une baignade. Nager pour ne pas couler, marcher pour ne pas tomber, chanter pour ne pas s'assourdir. Vocaliser depuis l'intérieur profond, fait-il en portant ses doigts écartés sur sa poitrine, percuter les matériaux pour entendre *l'autre monde*. *C'est une rencontre, la musique, une rencontre !*

J'ai à faire à un génie. Une créature pleine de dons, sortie d'un monde qui ne se voit pas. Comme le Sud que je veux atteindre ? je garde cette question pour moi. Il agit vite, très vite, avec une précision sortie de nulle part : ta ta, ta ta, tatata. Des heures comme ça à faire gronder sa gorge ou son piano, pendant que le soleil tente d'écartier les nuages pour profiter de ses performances. Sa maison est la dernière du village, les sons ne gênent personne, cela se passe entre le soleil et nous. Il n'était pas obligé de travailler la fenêtre ouverte lorsque je suis passé dans sa rue mais maintenant, c'est lui qui m'a pris en otage. Je pense qu'il avait besoin de changer d'air, ce qui est normal pour un musicien, après tout.

Je lui ai ouvert mon réservoir de sons, je lui ai donné ma solitude. Son regard perçant m'a désinhibé, il doit avoir les oreilles qui commencent dans les yeux. J'ai senti des vrilles toutes fines, ses yeux vont trop loin en moi si je refuse de lui faire

confiance. C'est la première porte du Sud que le viens de franchir depuis que j'ai quitté El Char Zay.

Hibiscus

Leur forme, leurs couleurs m'ont arrêté, j'avais sous les yeux un gisement de fleurs d'hibiscus. Des pastels tombés d'un arbre en pleine floraison parce que fanés. J'ai ramassé l'une de ces délicates tubulures pour observer la forme momifiée de ses pétales soigneusement enroulés. L'abondance comme un cadeau offert : j'avais l'impression de gagner un trésor entier. Les pétales desséchés craquaient entre mes doigts, me rappelant le papier à rouler des cigarettes, mais je voyais surtout un bâtonnet de pastel.

Je me suis assis pour rassembler les fleurs mortes, certaines encore gonflées sur le milieu, plus souples, plus fraîches au toucher. J'ai joué avec elles, les alignant, les regroupant, les manipulant comme un alphabet plein de ressources. Éphémères beautés.

J'ai décroché dans l'arbre celles qui venaient de se refermer sur une dernière gorgée de sève. Je les ai cueillies comme des fruits, les accumulant dans le creux de ma main, sans trop savoir quoi en faire mais conscient de posséder de merveilleuses fragilités. J'ai retrouvé en moi le gamin qui agissait sans se poser de question, pour le plaisir d'être là au milieu des belles choses. Le gamin m'a surnommé tour à tour *Homo hibiscus*, *Machin althéa*.

Rivières

Quand une rivière s'approche de moi, je m'arrête pour la regarder mais je ne vois que de l'eau s'enfuir en me faisant croire qu'elle revient. Elle revient mais jamais pareille, jamais exactement pareille, je contemple un flux qui ne pense qu'à s'éloigner tout en restant là. Et quand il fait gris, je me dis qu'il ne faut pas se laisser guider par une rivière qui va drainer les larmes du ciel, magnifiquement bavardes. J'aime me pencher sur les ponts, à la fin d'une pluie, pour lire un testament fluide : les choses mortes sont charriées à la vitesse d'une vidange et avec la grâce d'une valse. Tout est miroir pour un vieillissant comme moi, ces rivières renouvellent ma vie jusqu'au jour où elles l'emporteront.

Les vieux de Pâques

Ils partent à la recherche d'enfants comme s'il s'agissait d'œufs de Pâques. Les enfants et leurs grands-parents jouent à cache-cache dans le village, suivant une tradition récente lancée par les écoles pour fêter le printemps. Chaque enfant prépare l'événement longtemps à l'avance parce qu'il faut confectionner des

déguisements et des cadeaux. Le déguisement doit symboliser une idée forte que la famille et l'enfant partagent, tandis que les cadeaux, à base de souvenirs lointains, sont destinés aux grands-parents. Les enfants questionnent leurs familles sur les jouets d'autrefois, font des recherches, découvrent ou redécouvrent le passé de leurs grands-parents. C'est une fête qui demande du travail mais elle a le mérite de toucher beaucoup de domaines.

Quand les familles s'entendent bien, cela donne lieu à des scènes réjouissantes, si ce n'est pas le cas, l'institution scolaire arbitre la festivité dans le souci de pacifier le conflit.

La rue appartient ce jour-là aux anciens. Ils ne sautent pas dans les flaques d'eau, ils ne jouent pas à chat perché mais l'esprit est là, jouer, surprendre, rire. Faire les gamins, profiter de la vie, marquer l'arrivée du printemps. Les enfants sont tellement chargés de responsabilités qu'on a voulu les replacer dans un monde proche de l'insouciance. Du coup, ce sont les vieux qui montrent aux jeunes comment rester jeunes.

On finit par voir grands-parents et petits-enfants assis devant les entrées des maisons, sur des chaises ou bien posés à même les bordures de trottoirs. Les plus grands, les adolescents ne boudent pas la fête, elle leur permet de passer un moment entre cousins.

La famille qui m'accueillait avait souhaité connaître mon *passé préféré* alors j'ai fait une démonstration en improvisant un jeu de petits chevaux avec une planche et des cailloux de couleurs collés à des figurines en bois. J'ai découpé de quoi faire deux dés dans un tasseau (certains jeux de hasard n'ont pas la cote ici, ça m'a fait drôle quand j'ai compris que le dé n'existait pas). J'ai eu mon petit succès, surtout quand je frappais le plateau avec mes chevaux pour qu'on entende bien le décompte.

Desperados

Dès l'entrée de la petite ville, pour sensibiliser la population aux grands crimes du passé, des bannières monochromes étaient déployées de chaque côté de l'artère principale, accrochées aux lampadaires et aux arbres. Dans les couleurs de l'arc-en-ciel, elles affichaient des mots comme Hiroshima, fascisme, shoah, Auschwitz, Amazonia, Sars-cov 3... Ces deux-là étaient liés puisque la déforestation avait entraîné la migration de singes porteurs d'un virus qui aurait mieux fait de rester caché. Des indiens avaient même lâché ces singes dans les meetings politiques de leurs adversaires, on n'avait pas pu raisonner ces *desperados*. Les conséquences avaient été terribles, la planète s'était retrouvée coupée en deux par la pandémie. Je n'avais pas pu inaugurer mon expo dans le Costa Rica, mes amis américains, du nord au Sud, avaient lutté contre la déprime à force de voir les périodes de confinement se succéder vainement.

Je me suis demandé à quoi pensaient les organisateurs de la manifestation, je n'aurais jamais disposé les noms comme ça, on ne pouvait pas les lire facilement, il n'y avait pas de contrastes. Des terroristes avaient tenté une opération microbienne dans le secteur, j'avais eu droit à deux interpellations, avec fouille et interrogatoire. Mais c'était moi, le randonneur, qui posais le plus de questions. Partout je dois ruser pour ne pas me retrouver en quatorzaine. Je sous-estime mes allures de vagabond, j'attends trop le dernier moment pour remettre mes apparences à un niveau civilisé. Parfois je m'étonne d'avoir une réputation, parfois je regrette que celle-ci ne soit pas mieux diffusée.

Interrogatoire

J'ai l'âge où les questions ne trouvent plus que des réponses incertaines. Le milicien a dressé les feuilles de papier dans la glissière de son imprimante, très optimiste. Il est prêt à lancer sa machine, il ne me reste plus qu'à lui dicter son contenu. Sa chemise verte montre de la fatigue sous les aisselles, une légère décoloration. La transpiration. Il faut que je sois concis si je ne veux pas faire travailler sa sueur. Plusieurs fois je fais répéter la question parce que je ne comprends pas ce qui est recherché. Pas de maladie, pas d'antécédent juridique, pas de motif politique. Aucune déviance avec la route du Sud. Petit à petit, chacun à notre manière, nous nous comprenons. J'appartiens à un monde étranger aux préoccupations locales, quand le milicien oublie d'écrire ce que je lui raconte, je me ressaisis. Ne pas être hors sujet. C'est difficile pour moi de collaborer à une enquête qui cherche à renforcer la sécurité de la population locale, ma curiosité n'est pas fille du soupçon.

L'homme a observé le silence de son imprimante puis s'est ému de me connaître sans famille, sans lien. Il pense que je suis une version anachronique du présent. Le café qu'il me sert a le goût d'une terre ensoleillée, il vient de sa famille. Je le remercie.

Suicide hémorroïdien

Maintenant que j'approche de ma destination, me voilà hanté par le suicide d'un pauvre bougre. Je lui ai très peu parlé mais pas lui. J'étais assis en train de manger mon pain quand il m'a rejoint, commençant par m'appeler *frère*. Il m'a raconté sa vie comme si je le lui avais demandé. Une confession fatiguée dont je n'entrevois pas l'issue fatale.

Quand on lui a donné de la salicyline pour qu'il ne fasse pas d'autres AVC, personne n'a fait de rapprochement avec les hémorroïdes dont il souffrait régulièrement. Le jour où son saignement a duré longtemps, il a compris que ce médicament liquéfiait son sang au point qu'il pouvait terminer sa vie sur une lunette de chiotte. Mourir sur un abattant !

On ne le sollicitait plus, on ne lui demandait plus conseil. Son quartier changeait, beaucoup de gens étaient nouveaux mais, ne connaissant pas leurs langues et persuadé qu'ils bougeraient encore, le pauvre homme ne faisait rien pour les saluer. Ils étaient si nombreux, si soudains : il ne pouvait plus absorber ces changements, il ne savait plus les reconnaître. Heureux malgré tout de voir que la vie continuait, avec des trottoirs et des magasins bien fréquentés. Et en même temps, la solitude qui asséchait son cœur.

Quand je me lève ou me couche, c'est un air empuanti de vieillesse que je respire. Voilà ce qu'il m'avait dit, voilà ce qu'il pouvait dire quand on s'informait encore de son état, lui qui avait été un *bougre de fonctionnaire* très apprécié autrefois, rendant service aux habitants avec sa charge de gardien sur zone. Le titre de la fonction n'était pas très joli mais il n'y avait que le bulletin de salaire à le dire comme ça parce que les gens l'appelaient *monseur légardien*. Il rendait des services sans chercher à en tirer des avantages, son désintéressement était total. Ce travail, ces gens, c'était devenu sa famille, depuis qu'il s'était expatrié pour des raisons politiques.

Il se sentait déchu, son corps attaqué par les *facéties du temps* et le malheur du veuvage. La vie n'était qu'une *impitoyable distribution de douleurs*. Les *gratifications financières* qu'il avait reçues grâce à son travail lui permettaient de maintenir un semblant de *respectabilité* mais elles ne l'aidaient pas à casser la solitude qui le traitait comme *il ne le méritait pas*.

Autant se vider avec une dernière merde ! Comme tout le monde, j'avais entendu son grognement, il avait de bonnes raisons de ronchonner. Je l'aurais bien emmené avec moi si j'avais eu un autre projet. Ce n'était pas la première fois que je recevais des paroles négatives, bien au contraire, ceux qui me les confiaient étaient animés par l'envie de s'en débarrasser. Je les encourageais d'une certaine manière quand ils comprenaient mon projet, parfois même, j'y percevais une mission.

Le lendemain matin, je tardais à reprendre la route quand je l'ai vu marcher dans la rue, habillé d'un costume d'un autre temps. *J'ai bu une infusion d'écorces de saule, j'ai vidé la plaquette : je me soigne de la vie. Avec ce que j'ai mangé, j'espère bien martyriser mon trou du cul une bonne fois pour toute.* Il connaissait les toilettes attenantes à la remise où j'avais passé la nuit, il m'a salué pour que je parte sans plus attendre. Je me suis éloigné rapidement, perturbé par l'étrangeté de son plan impudique, mais *Hasard* a voulu que je fasse une grande boucle et revienne tard le soir sur mes pas.

Le cratère

J'ai cru que ce cratère était la trace d'un ancien volcan mais non, il n'y a jamais eu d'éruption volcanique par ici. Le grand cercle provient d'une météorite, il y a des millions d'années. Un beau spectacle, j'en ai fait le tour à pied, la tradition

superstitieuse veut que tout voyageur procède ainsi pour ne pas être responsable d'une extinction de masse. Ce n'est pas très clair dans la tête du jeune homme chargé d'accueillir le public mais il m'a prévenu, un autre astéroïde, qui serait *une poussière de plusieurs kilomètres venue de l'espace*, peut déclencher un tsunami, chasser la mer. A priori, personne ne s'esquive, il y en a même qui descendent se reposer ou méditer après leur *circumpérégrination*. Les arbres étant plus beaux et plus nombreux à l'intérieur de la dépression, c'est effectivement très tentant de profiter de leurs ombres.

Je prends plaisir à faire parler le jeune guide, il a une très bonne connaissance de la géologie, il raconte comment c'est formée la Terre sans faire la moindre allusion à une origine divine, ce qui est un peu en contradiction avec le rite légendaire qu'il explique avec sincérité. L'accueil du public n'est pas une source de revenu mais comme sa famille est propriétaire du terrain, il se sent investi par un double devoir, expliquer et apprendre. Astro ou géophysique, il ne sait pas encore dans quelle branche faire ses études mais je le sens passionné.

La tectonique des plaques nous rappelle que nous vivons sur la croûte d'une bouillote. Comment un futur astrophysicien peut-il sortir une phrase comme celle-ci et conseiller de faire le tour du cratère pour chasser les mauvais esprits ? Ce garçon est doté d'un grand pouvoir de séduction ! Sa parole est d'un calme souverain.

Les mômes perdus

Ils ne sont pas orphelins, ni même abandonnés comme des petits Poucets. Les temps sont durs mais pas de la même manière pour tout le monde. Je ne suis pas sûr de mon jugement parce que les enfants sans parents, souvent des préados, cachent leurs sentiments et mettent toute leur énergie à survivre. Ils n'ont pas le temps de regretter leur famille. S'ils se sont jetés sur les routes, c'est une chance et non un malheur, me dit-on, mais je pense que ce n'est ni l'un ni l'autre.

Les écoles restent ouvertes très tard pour accueillir ces jeunes migrants pas forcément originaires de pays lointains. Les crises ont ruiné leurs parents, ça commence comme ça les effondrements. Et quand il n'y a plus moyen de faire pousser de quoi manger, alors on s'en va, on quitte définitivement la misère pour tenter sa chance ailleurs. Parents et enfants se séparent, surtout les garçons à partir de dix ans. Chacun va suivre sa route, les familles n'ont jamais été soudées comme nous autrefois, elles se séparent. Pas de solidarité, pas de sentimentalité, tout se passe comme si l'indépendance commençait dans ces âges-là. L'indépendance mais pas vraiment l'autonomie.

Les garçons que je croise me demandent où trouver du travail, quand ils ne cherchent pas un centre scolaire. Les petits vagabonds se méfient des foyers gouvernementaux, ils les fuient sans l'avouer, de même que les structures scolaires

se gardent bien de faire appel à leurs services. Parfois ma réputation me précède, je suis le Vieux qui s'est perdu en chemin mais qui retrouve des mômes.

Paternité

Plusieurs femmes ont noué une relation avec moi dans l'espoir que je devienne le père de leurs enfants. Elles ont vu en moi un père idéal alors que je ne sais tout simplement pas ce que c'est qu'un père, un vrai père. JJ a été comme un père pour moi mais je ne vivais pas sous sa paternité, je vivais sous sa responsabilité. J'ai grandi avec deux personnes qui ont dirigé ma vie, ce n'est pas pareil, je l'ai compris avec les copains. L'affection, l'attention, le bonheur : j'ai eu à peu près toute la panoplie mais ce n'était jamais exactement comme pour les autres. Ni bien, ni mal, juste l'absence de fluidité. Enfin, peut-être pas absence, juste moins de proximité. Mais ça ne me gênait pas, j'étais comparable à tous les jeunes de mon âge, je ne me suis jamais senti différent de ce côté-là.

A force de partager la vie des gens qui m'hébergent, je commence à comprendre ce que c'est qu'être père au quotidien. Dans le détail des activités d'une famille, je vois des présences pleines d'attention et de confiance. J'ai remarqué aussi que la paternité est plus facile avec plusieurs enfants, les différences de caractères et de sexes donnent de la souplesse. A partir de 3 ou 4 enfants, tout semble relatif, moins grave quand il y a un problème, plus heureux quand il y a de quoi se réjouir.

Maintenant, si je devais avoir des enfants, je saurais en être le père. Le retour de ma mère m'a traumatisé, elle s'est présentée à l'âge où je pouvais commencer une activité de géniteur. Sabine aurait dû rester abandonnée par son fils et non ouvrir la porte des questions sans réponse. Je suis sûr que j'aurais eu des enfants si je n'avais pas eu de mère.

Nourrir les animaux

C'est bien le genre de service que je ne rendrai plus, tout ça pour un couple d'architectes qui voulait reconstruire la ville de Noé. Deux personnes absolument charmantes qui disaient réfléchir sur la place des animaux et le partage des lieux de vie. Ils élevaient pas mal de lapins et de poules, ils s'étaient lancés sur un cheptel, jusqu'au taureau qui entrait dans une formule *multi-proprios*. Ils avaient aussi un magnifique pata negra, qui se promenait sur les terres et savait me laisser tranquille, contrairement aux deux moutons dont les billes de merde se collaient à mes pauvres semelles.

Ce ne sont pas des animaux domestiques qu'ils élevaient mais des monstres, qui ne pouvaient pas attendre quelques minutes parce que j'avais pris du retard dans la distribution de la bouffe. Au départ, je croyais qu'ils me faisaient la fête quand j'approchais, leurs maîtres m'avaient montré comment procéder. Je croyais bien

faire: pas d'eau sur les croquettes, le foin bien bouchonné, le blé en petites mottes, les volumes de granulés comme ci, les carotte comme ça, les crottes enlevées, l'eau changée ...

Ces monstres m'ont fait payer l'absence de leurs maîtres ! Ce que je prenais pour de l'enthousiasme s'est transformé en chahut moqueur puis méchant. Les animaux me bouscullaient parce que je ne respectais pas leurs habitudes, j'avais eu tort de négliger certains détails. Les voisins sont venus à mon secours, aux cris des bêtes, ils avaient compris que le régime avait changé de manière négative. En fait, les voisins ne m'ont pas aidé, ils m'ont corrigé, m'expliquant que je propageais une ambiance nocive dans le voisinage !

Je m'approchais du Sud en absorbant les modes de vies que je croisais sur ma route, Avec les Noé, j'avais pensé revenir à mes racines, l'époque où tout le monde dans le village possédait une petite basse-cour. Ce n'était pas la première fois qu'on me confiait des animaux mais ceux-là avaient fait des études d'architecture.

Hordes

Les migrants ont pris l'habitude de voyager en groupes dans les régions dangereuses ou inhospitalières puis de se disperser quand ils abordent la civilisation, pour ne pas être catalogués comme des hordes d'envahisseurs. Ça m'a fait tout bizarre de remonter un de ces groupes, il devait provenir de l'Est. Des hommes jeunes, encadrés par deux policiers au visage fermé. Ils marchaient en silence, leurs vêtements étaient tristes, aussi fatigués que leurs visages. En route pour un camp d'internement ? Il y avait trois enfants dans la petite troupe, à peine dix ans, ce sont eux qui ont capté mon attention. J'ai failli m'arrêter pour les regarder passer mais j'ai senti qu'il fallait rester discret, je me suis contenté de petits mouvements et d'un léger sourire. Je ne devais pas être plus en forme qu'eux mais ma pensée était pleine de compassion. Ils portaient tous des sacs à dos, même les petits. Je suis resté fixé sur leurs sacs parce que je n'ai pas osé les dévisager. Le malaise d'être jeune et candidat à l'exil ! Leurs sacs devaient contenir leurs biens les plus précieux. Je me sentais solidaire du groupe, il m'arrivait de voyager avec des hordes de familles chassées par un conflit local, il valait mieux pour moi faire un détour en leur compagnie plutôt que de me rendre là d'où ils venaient.

Les herbes vieillissent

Je pourrais me fondre dans les folles avoines qui vieillissent au bord de la route, ces grandes herbes ne sont pas encore blanches comme mes cheveux mais elles taquinent la couleur paille vers une clarté qui me ressemble. Les graines sont orientées vers le sol, petites clochettes que le vent agite doucement pour qu'elles

fécondent les fossés. Le bruit des tiges, une partition aérienne. J'ai toujours aimé l'élégance de cette plante.

Les herbes vieillissent, elles aussi, elles nous prêtent des sensations, des odeurs ou des souvenirs. Quand il m'arrivait de courir sur les longues tiges couchées à terre pour le plaisir de glisser dessus comme si c'était verglacé, j'étais heureux d'en sentir le goût un peu sucré, j'étais amusé de les découvrir juste après le passage de la faucheuse, machine à raser capable d'offrir un spectacle de nudité aux enfants.

La sécheresse produit ses effets, les plantes fléchissent en se décolorant. La résistance s'organise pour absorber la lumière et réclamer de l'eau. Le silence lutte contre la chaleur. Je suis entouré d'un monde végétal qui aimerait changer de saison. Je voudrais savoir ce qu'elles pensent, ces tiges fatiguées, je voudrais les entendre, elles ont tant de vies passées alors que moi, je ne suis plus capable de savoir si j'ai poussé ou mûri.

Je ne toucherais pas aux pissenlits et aux plantains qui poussent dans le bitume que les colons ont étalé entre leurs maisons, ces plantes m'impressionnent à défier la pisse des chiens, des hommes et du soleil. J'espère que dans cent ans, dans mille ans, elles auront *surplanté* les villes, comme au Turkménistan et comme dans bien d'autres régions du monde que les hommes ont abandonnées pour renaître ailleurs.

Fatigue

Je ne me sens pas fatigué mais épuisé. Ce n'est pas pareil, il y a l'étourdissement, l'ivresse : le corps avance en croyant planer. Les forces sont vides, les jambes se lancent en avant l'une après l'autre. Déconnection, balancement, réflexe, continuité, il y a deux pieds qui jouent à se dépasser.

Des effacements s'emparent de moi. Les surfaces de mon âme se décourent. Extase de l'épuisement, je crois bien que c'est ce que j'ai recherché. Une hypnose m'avance, d'une route à l'autre. J'ai pris la route du Sud pour épouser mon inconscience, chaque matin elle est là, souvent en retard, mais indépendamment présente.

Je raconte mon odyssee dans l'espoir de purger ma volonté. La volonté ne connaît pas la fatigue. Je marche mieux de jour en jour, parce que je ne me comprends plus aussi bien. Mon cerveau finira par produire l'ultime drogue dont j'ai besoin pour mentir à la mort. Donc j'avance. J'avance et je ne réfléchis pas. Ce n'est pas comme si j'avais peur de louper la bonne sortie. Je ne peux pas rater une correspondance ni me tromper de sortie. J'ai toujours eu peur de ne pas descendre du bus au bon endroit : mon voyage prendra-t-il fin autrement qu'arrivé à destination ?

Lézards

Personne au lever du jour puis quand vient le soleil, je commence à voir des petites bêtes s'enfuir à mon passage. La chaleur installée, je marche au milieu des bruissements de feuilles. Je ne m'y habitue pas, je sursaute dès qu'un lézard court se réfugier sous les feuilles des branchages. Je ne surveille pas mes pieds mais je ne voudrais pas écraser ces créatures. Parfois cela me distrait quand ils sont nombreux à se sauver, il y a comme un dérapage concerté. Concerto ou fugue.

Dans le village de mon enfance, il n'y avait pas de lézards. Il n'y avait qu'aux vacances, une fois la Loire dépassée, que je pouvais en découvrir. Les observer, les capturer, les admirer. Je ne savais pas que ces animaux avaient besoin de soleil pour s'exposer, c'est grâce aux lézards que j'ai appris que j'habitais dans une région plutôt froide. Je connaissais les tritons, les salamandres : des animaux comparables, toujours cachés mais faciles à attraper puisqu'ils bougeaient peu. Le lézard me paraissait être le signe du luxe, le signe de la richesse solaire. Sa rareté, la difficulté de l'attraper, la queue arrachée qui repousse, les vacances : tous ces facteurs entretenaient le mystère fabuleux.

Le petit filet de vent

Je zigzague à travers les ombres comme un vampire craignant le soleil levant. J'en suis là ! J'ai encore voulu prendre une route peu fréquentée mais son altitude est catastrophique dès que le soleil tape. On va me retrouver tout desséché !

Les arbres ne disent rien, ils déploient leurs quelques branches à regret. J'entends le murmure de la sève, j'entends le vertige de la photosynthèse mais les feuilles sont trop hautes pour étancher ma soif.

Une petite falaise me fait presque signe. Je sais, le paysage est fantastique, même les vautours s'en délectent. Un petit filet de vent s'attaque aux joues et aux oreilles de mon visage, sa douceur n'est pas fraîche mais les frottements de l'air me font du bien, ça s'appelle un miracle. Mon visage reprend ses joues, mes oreilles reprennent les sons : j'arrive au bord d'un plateau, devant moi une nouvelle étape avec des bouquets d'arbres généreux.

De l'air ! De l'air ! Je porte mon barda comme une valise, je ne supporte plus ce sac qui me fait transpirer, tout poisseux contre mon dos ou mon ventre. Le vent ne se presse pas de me soulager, il s'occupe de lui-même.

Dernière échéance

C'est peut-être la dernière fois que tu fais tes besoins. Les feuilles de papier qu'il te reste ne savent pas quelle décision tu vas prendre. D'un côté tu sens que le ventre ne veut plus rien avaler. Tant de plis, de fripures, de fatigues ont raison de l'appétit.

Tu ne manges plus rien : c'est peut-être la fin des merdes expulsées de plus en plus douloureusement. Une délivrance vraie de vraie. Regarde bien cet étron, il est à l'image de son légataire, presque informe. Une excrémentable coulée, penses-tu, mais ce n'est pas l'apparence de la chiure qui compte, tu réalises que cette opération naturelle, si naturelle et si quotidienne, va cesser. Une conscience va s'éteindre, la partie la moins glorieuse de ta vie va se taire.

Tu as toujours pris soin de donner raison à cette envie, tu as toujours su résoudre tes besoins. Mais bientôt, tu n'auras plus de besoin, tu n'auras plus cette désobligeante nécessité de baisser des vêtements et la moitié de ton corps. Pourquoi ne laisserais-tu pas une ultime défécation faire ce qu'elle veut comme elle peut ? Aurais-tu peur d'avoir de la merde collée à tes vêtements ? Tu as rêvé de rejoindre la mer par un ultime voyage, n'est-ce pas ? Quand ce sera le cas, déshabille-toi et allonge-toi pour regarder le ciel et ses étoiles. Oublie tout ce qui va sortir de ton corps. L'urine et la merde se frayant un doux passage dans le sable profond. Et alors ? Ne perds pas de vue le ciel, tu es toi-même une petite chose rejetée.

Tu dis que la déchéance physique n'est pas raisonnable mais tu l'invites au plus beau voyage de ta vie. Qu'as-tu fait la première fois que ton corps s'est accouplé à un autre corps ? Quelques mouvements sur un lit ont suffi à te rendre heureux, tu n'as pas pensé à regarder ton petit univers parce que tu te croyais totalement fondu dans un plus vaste, fait de tumescence et de désirs sans fin. Pourquoi interrogues-tu la fin de ta vie en regardant un étron laborieux ?

Ta volonté commence à se détruire, tu penses à ta mère, son combat pour la dignité. Elle gaspillait ses dernières forces à marcher dignement, rejoindre son lit sans se précipiter. L'élégance de la douleur au seuil de la mort : Sabine avait pris tout son temps pour rallier le lit depuis les toilettes.

Les arbres sont civilisés

Ils ne cherchent pas à conquérir le monde mais ils vont se passer de l'homme, reprendre les sols et grandir au milieu des tombes. C'est auprès d'eux que j'ai cherché refuge, par mauvais temps ou par fortes chaleurs. Je les remercie au terme de mon voyage, eux qui ne savent pas mourir une bonne fois pour toute.